

Une si brève éternité

Philippe Talé

Les Anneaux d'Or

A Gagi

" sans qui les choses

n'auraient été que ce qu'elles sont"

"Rien n'est mort , -que ce qui n'existe pas encore"

Apollinaire

"Il n'y a jamais eu que le couple.

**Dieu a créé deux corps jumeaux unis par des lanières
de chair qu'il a tranchées depuis, dans un accès de confiance, le
jour où il a créé la tendresse"**

Jean Giraudoux

Pour l'absente

Je voudrais te faire un poème:
De mots, pour toi seule inventés,
Un chant, pour toi seule chanté,
Qui ne dirait rien que: " Je t'aime":

Poème secret comme un rite,
Sans fanfare et sans étendard:
Rien à voir avec l'oeuvre d'art !
De la simple tendresse écrite,

De ceux qu'on lit entre les lignes,
Retenu chagrin dans les mots,
Sourire au travers du sanglot.
Mystère en l'au-delà des signes,

Je voudrais te faire un poème
Qui soit l'aurore et le couchant,
Quand la peine même est un chant
Qui ne dise rien que: " Je t'aime"

5 mars 2003

Cela s'appelle éternité

La vie,-la vraie vie,la seule qui vaille-est une marche,inconsciente ou déterminée,une impulsion,une attraction pleine de songes,-timides ou violents aveux de nos désirs-vers des pôles inconnus,qui éloignent sans cesse les bornes du monde,que nous appelons l'infini,et que certains ont nommé Dieu,

Cheminement tenace quoique incertain,désir,tropisme,aimantation,aventure,tout ensemble.Avec des épreuves et des allégresses partagées-si l'on a la chance,qui semble rare,d'aller vraiment de compagnie.Il n'y a plus alors de détours inutiles.

Un instant,on touche à l'absolu,à l'au-delà du temps.Il arrive qu'on le croie atteint,

Non paroxysme mais plénitude.

De pareils moments,-paix infuse,connaissance jubilatoire,eschatologie singulière,enthousiasme imprévu-qui sont hors de l'âge parce qu'ils sont sans mesure,-

l'existence et l'amour confondus,

le temps périmé,

cela s'appelle l'éternité.

Mon chemin n'allait pas à Rome

Je n'ai été ni ce qu'il y a de pire, et je m'en réjouis, ni ce qu'on fait de mieux, et je n'en suis pas surpris.

J'aurais voulu être différent.

Je n'ai tyrannisé personne mais j'ai toujours été rebelle. Si je ne m'acceptais pas sans peine, il n'était pas pour autant question de me soumettre.

J'ai choisi ma propre route sans définitivement m'égarer. Sans bien concevoir où je pouvais aller, j'ai su quels chemins je devais ne pas prendre. D'instinct, même si le sort m'a toujours été favorable. Sans calculer les conséquences tant l'évidence me semblait vive!

Lisieux, une étape...

Quel décrassage au milieu d'une bande de types humbles (d'aspiration...) mais indomptables, intraitables et cependant fraternels. Anciens normaliens (Claude) ou garçons de ferme (Hervé), marins-pêcheurs, (Marcel) ou officiers de la Royale ("l'amiral"), ajusteurs au Creusot ou fils de banquiers milliardaires (Marc), nés dans des bourrines ou descendants (o combien!) du premier roi de Jérusalem (Georges), anciens de l'Ecole des Mines (Francis) ou des Beaux-Arts (Jacques) Quel remue-ménages !

Quels fanatiques enthousiasmes! Que de tirades fiévreusement applaudies! Que de joyeux malentendus dans les non-dits!

Voilà qu'en fin de "stage", je suis nommé à la "Mission de Paris"!

Je n'avais pas vraiment osé imaginer. Le nimbe et le fardeau furent cependant acceptés sans modestie exagérée.

L'usine...

Moment de vérité. Pour qui change de terrain, il faut, avant de s'enraciner, se déraciner. Se désengager pour s'engager. Ce n'est pas une distraction. Qui n'est pas trempé s'est trompé...

L'atelier, immense, bruyant, anonyme. On ne joue plus! Métallurgie : courroies qui sautent, acier qui tranche, outils qui flanchent, mauvais affûtages, sulfure, carbure, limaille, huile, éclats, éclaboussures, engueulades, embrassades, retards, regards...

Usages d'un autre monde qu'on proclame dur, mais qui est simplement vrai. D'abord méfiant, vite complice et fraternel. L'inconnu, qui m'observait, m'a vu en panne sur mon tour, il est venu terminer pour moi ma pièce avant de retourner silencieusement à sa machine... J'apprendrai, par d'autres, que c'est un ancien de Dachau et qu'il est le délégué de l'atelier.

Il ne deviendra votre ami que s'il croit que vous le méritez. Salut, Maurice ! Tu étais de ceux qui, sans croire au père Noël, ne désespèrent jamais et rendent courage.

La Révolution n'est pas qu'une chanson. Il y a des matins sans sourire. La sirène de l'usine ne tient pas du chant nuptial. Le robot râle et pue. Le vacarme vous oblige à hurler. Brave type, le contremaître ne veut pas d'ennuis et donc vous tient à l'oeil

Importés, étrangers, "prêtres" - "ouvriers"... Un incroyable mélange, une "salade" pour notre nouvel entourage. Pas une vocation, une provocation.

Certes nous stimulait l'enthousiasme. Nous avions du dévouement et nous n'étions pas réfractaires à tout renoncement.

Mais nous manquait l'instinct, qui aide à réfléchir et ne craint pas, s'il le juge utile, de forcer et même d'assujettir. Nous pensions fraternité, libération. Exaltation. Nos nouveaux camarades, les meilleurs, se voulaient simplement, si l'on peut dire, des "militants" comme on disait alors, c'est-à-dire des combattants qui affrontent, s'exposent et frappent s'il le faut. Courageux mais souvent épuisés, ils n'avaient pas lu Marx mais non plus Teilhard de Chardin. Ils n'avaient pas le temps de dormir; ils ne rêvaient pas sur les accointances, chères au jésuite, de la religion et du progrès.

Sachant d'expérience qu'il fallait la recommencer jour après jour, ils chantaient la "lutte finale" avec les nouveaux venus mais en sachant, eux, que ce ne serait pas "pour demain"

Pour eux nous serions des ennemis ou des alliés.

"Mission de Paris"..On n'y était pas seul...

J'avais eu la chance d'y entrer sans arrière-pensée, d'y vivre sans masque. Au bout de trois ans aussi honnêtes que possible, il fallait l'admettre: je demeurais un corps étranger dans ce monde où j'avais sincèrement désiré, selon le jargon de l'époque, "m'incarner". Sitôt repéré, respecté par les uns. Pas mieux payé mais mieux traité par les autres. Différent. Conscient ou non, il est des dissemblances qui éloignent ou rapprochent plus que d'autres.

Nous étions partout singuliers!. Atypiques à l'atelier, dans la rue, dans la turne. Séparés comme d'autres, autant parce que nous n'avions ni femme ni enfants que par une sorte d'aura obscure due à notre choix de vie paradoxal. Étalage innocent? Voyeurisme? Ascétisme vain et vaniteux? Un sorte de parasitage qui devenait vite risible et indécent.

Ma bonne fortune, qui n'était pas la première, ce fut de m'en sortir sans dégâts. Sans gloriole mais sans honte. Là aussi, l'évidence était si forte que, l'hésitation n'étant pas possible, la délibération ne fut pas longue, ni la rupture, dramatique.

Je retrouvai la vie commune,c'est à dire,pour moi,la solitude,la pire,celle qui vous plante face à vous-même:il y a des aveux qu'on ne fait aisément à personne.On digère les échecs mais il a fallu les avaler.

Je n'étais pas un "revenant":je ne sortais pas de l'enfer.Pas non plus un "revenu":mes ressources étaient fort limitées et ne pouvaient rapporter gros.

C'est alors que...

Quelques mois plus tard,je te rencontrai. Le chemin ne menait pas à Rome mais qu'il fut bon,notre voyage !

Miraculeux et redoutable-géré selon des humeurs imprévisibles?-tel était le monde que j'avais jusqu'alors habité.Je n'en sortais pas tout à fait indemne.

Le tien était avant tout mystérieux:l'envers n'en était pas" l'enfer".Avant de scruter "l'au-delà",tu observais ce qui était devant tes yeux,ce"mystère des choses"qui émouvait tellement Einstein et dont l'attrait demeure si fort.

Sans prétendre me rien expliquer,tu me l'as fait comprendre:le monde n'était ni un don ni un piège mais une question dont il convenait de rechercher sereinement et si possible,sans illusions,la réponse.Tu avais,de naissance,échappé à ce "catholicisme" paradoxalement sectaire,ensemble de contre-sens conscients ou inconscients,à moins qu'il faille voir dans les évangiles une somme d'affabulations que l'artisan galiléen n'aurait pas même imaginée.

Toi,tu ne confondais pas le monde et les mots !

C'est la flamme qui fait la bougie,prononçait Claudel que sa foi a fait prospérer dans le commerce des cierges....Il y a des feux qui enfument.Tu fus toute clarté.

Ainsi donc je t'avais rencontrée,-sans même t'avoir-consciemment- cherchée !

Tu as été,d'emblée,incomparable.

Tu l'es restée .

Le "grand amour" est peut-être rare ; ce n'est pas qu'un fantasme!Par ta simple présence,tu m'as sans cesse ouvert à la réalité.,à la beauté et à la pitié du monde

*

Depuis cinq ans,sans cesse,je repense à ce trajet. que nous avons fait ensemble...

Nous avons vécu dans le monde sans nous y enfermer,sans doute soumis,contre notre gré,à ses gammes et à ses embarras,à ses vraies peurs et à ses fausses valeurs,mais tous deux soucieux de bien assumer notre sort singulier Un destin si simple malgré d'apparentes complications avec ses allers-retours et d'imprévues destinations.

Il nous arrivait d'imaginer des univers impensables mais sans nous y égarer.Que serait la vie sans vertiges?

Ma crainte,pas tout à fait irréaliste,c'est qu'en te rencontrant,je t'aie retenue.Si je t'ai vue heureuse avais-je de bons yeux?

Sont venus deux beaux petits qui,au-delà de l'adolescence,sont restés de bons fils.

Mais le mari,Gagi,que tu as si gentiment plus que supporté,aurait pu,s'il avait été autre (ce qu'il désirait) être tellement plus délicat,plus perspicace,plus positivement singulier ! D'autres t'avaient admirée,qui valaient sans doute plus que lui.

Tu as vraiment été tout pour moi mais je me sens en faute de t'avoir gardée toute à moi.En faute...mais sans repentir .

Si seulement,ce chemin,je pouvais le refaire avec toi..

Peut-être pourrais-je devenir celui que tu méritais...
...

.c.Attente

**Au milieu des ceps en arceaux,
J'étais allongé dans les vignes...
Le ciel semblait me faire signe:
Étais-je donc marqué d'un sceau ?**

**Ma main caressait les raisins,
Ma joue effleurait la vendange.
Je riais en silence aux anges
En qui je voyais des cousins.**

**C'était, pensais-je, par hasard,
-Si proche était la soeur d'Elise !-
Que le coq, en haut de l'église,
Allongeait le cou vers l'Isar...**

**L'air de dire: "C'est par là-bas !"
Il insistait, souple volaille,
Sans le moindre bruit de ferraille,
Dressé comme avant les ébats !**

**Il proclamait sur son pivot:
"C'est à l'Est que l'aube se lève,
De là-bas que viendra ton rêve
Là-bas où point le jour nouveau".**

**Moi, j'attendais, -sans savoir qui...
Content tout simplement d'attendre.
Je devinais un regard tendre
J'inventais un sourire exquis.**

J'étais heureux mais sans excès
Sans complaisance et sans envie...
Satisfait de quoi? Je ne sais...
D'être tout simplement en vie !

Mon bonheur était sans remords
Et ma joie était sans mérite...
Naïvement certain qu'au port
La voile arrive à l'heure dite ...

Sans doute étais-je paresseux,
Comme à son rêve on s'abandonne,
Compagnon sans feinte de ceux
Qui ne seront jamais personne...

De ceux que nul vraiment ne voit ...
De ceux dont jamais nul ne doute
De ceux que jamais nul n'écoute,
Puisque nul ne capte leur voix,

Pour l'opulence ou les honneurs
J'étais de ceux qui n'ont pas d'armes.
J'aimais dans mon naïf bonheur,
Rêver d'une terre sans larmes!

J'avais quinze ans, belle saison.
A cet âge on est téméraire:
On ne perçoit, à l'horizon,
Que le bleu d'un ciel sans horaire.

**Tu n'avais alors que dix ans,
De bons patins,de longues tresses,
Des yeux naïfs et séduisants
Des mains faites pour la tendresse.**

**Heureuse,tu l'étais de riens
Qui n'ont pas besoin de paraître;
A la fois,déjà,bel et bien
L'esprit qui convient à la lettre ...**

**Une telle chance pour moi !
J'étais,pour l'espérer,trop sage...
Qu'on imagine mon émoi
Devant ce prodigieux mirage !**

**Anges et diables,mes cousins,
Des mêmes ciels imaginaires,
Comment rêver de tels raisins
Parmi des pampres ordinaires?**

**Et pourtant un beau soir d'été,
Sur le pont tu t'en es venue,
La mer au chant d'éternité
M'a présenté cette inconnue !**

**Des yeux,un sourire,une main:
Le but suprême de ma course
Et dans mon désert une source
Pour y poursuivre mon chemin.**

**...J'ai passé mon bras sous le tien:
Nous deux,sans vaine providence
Nous deux,c'était une évidence
Nous allions vivre ensemble,-bien!**

Renaissances

Une belle vie à deux? Une suite de renaissances!
Traditions maintenues et sélections nouvelles.

Faculté d'émerveillement qui n'a rien
d'hallucinatoire; façon de trouver, dans un quotidien ambigu et
changeant, le courage avec l'espoir, parfois l'allégresse et même
l'ivresse,

Regard naïf qui perce la grimace et le grimage. Qui
exclut les simagrées avec un sourire,

Quête du réel, dans le désaveu de l'apparence et sans
la griserie des songes,

Adhésion intime au journalier, émancipation de ce
qui risquerait de tourner en routine,

Amour du familier et parfois du subversif, de la
sagesse et du paradoxe; dialectique de la convoitise et du
dépouillement

Travail de réflexion qu'est une contemplation muette;
silence qui est un chuchotis ou un cri,

Attachement sans chaîne qui n'est ni effraction, ni
rapt ni domination, -mais ravissement,

Telle est la naïve aventure, -l'éternel retour-qui, par
une chance peu ordinaire, a pu durer autant que nous.

La définir?

Comment et à quoi bon? Affaire d'âge, non de
calendrier, -de corps et d'âme, confondus au cours des ans.

Un homme, une femme, dont le temps ne diminue en
rien la ferveur tranquille, en seront, -venue la vieillesse- comme à
leur premier matin.

Redevenir un primitif,-sans prélogique et sans mystique,-en convenant que les objets,les êtres,sont eux-mêmes et plus qu'eux-mêmes-nous fait entrer dans un royaume qui tient à la fois du réel et du rêve,

Pour refuser un monde qui ne serait qu'une glaciation continue,au mieux un chœur,au pire une orgie ou tout simplement un échaffaudage compliqué,inutile ou pervers,-seule une certaine lumière intérieure,c'est à dire un amour inusable,entretient une renaissance sans fin.

Les gens dits sérieux(souvent de ceux qui attachent de l'importance aux sornettes)peuvent n'être que des somnambules qui suivent un circuit-fermé-de convenances, de conventions triviales ou burlesques,de consensus spontanés ou imposés...

Que d'individus trop tôt"organisés" c'est à dire transformés en organes!Immatures,ils se croiront responsables; disqualifiés,ils brigueront pourtant des obligations ou,à tout le moins,des titres.

Pour eux l'amour sera une affaire de muqueuses (la délicatesse obscène du porno,comme promet la carte).Le métier,une servitude sans grandeur?La vieillesse,une déchéance,celle d'un papillon redevenu chenille,-une"retombée en enfance"?

Bien sûr qu'il faudra périr! Que ce soit nouvellement né! Et si mourir n'était qu'achever de renaître !

.Solitudes

La solitude à deux? Il se peut qu'elle n'ait rien d'apparemment tragique.

Il n'y a pas d'émotions inévitables chez un homme et une femme qui ne s'aiment plus: nul n'attend de l'autre vraiment rien d'intime. Ils peuvent vivre en bonne entente, agréablement, comme des voisins qui partagent équitablement des budgets et des tâches, avec des craintes, des espérances et des satisfactions, à l'occasion communes ...

Suprême échec ! On peut donc être veuf à deux !

Pour être vraiment seul, il faut qu'un autre manque. Que vous mine une véritable carence. Que vous soyez totalement privé d'une présence. Que vous accable la disparition d'une femme dont l'amour et l'amitié, la tendresse et les malices vous étaient, bien plus que précieux, indispensables !

Par définition, l'incommunicable ne saurait être mis en commun. On reste seul, au-delà de toute mesure, quand celle qu'on aime toujours plus n'est plus là. Désespérément seul quand-malgré les déchirures du rêve, -on sait; quand, -jusqu'au plus profond de la chair, -on sent -que, plus jamais, elle ne sera là !

Elle n'est plus là et pourtant ne vous quitte pas. D'elle, on n'est donc pas vraiment séparé. Voilà bien le paradoxe.

Raconte-moi !

**Raconte-moi!-Je suis encor si loin du compte!-
Les jours,les jours si longs,que j'ai vécus sans toi...
Dis-moi ce que tu fus tout ce temps-là ...Raconte
Quand tu comptais les ans encore sur tes doigts.**

**Törwang,le lourd vélo sur le chemin qui monte...
Sepp avec son plumet tout en poils de chamois...
Annelise qui meurt,seule,de pauvre honte...
La Hochriess,le Jardin Anglais ...Raconte-moi !**

**Je veux me souvenir,avec toi,du garçon
Qui,d'un naïf amour,a fait une chanson
Et qu'on n'a plus revu sur le front de Bohème...**

**Raconte-moi! Mais sans jamais me dire tout ...
Laisse-moi retrouver tes jours selon mon goût
Puisque je peux t'aimer différente et la même!**

c. Le tremplin

Devant ce qu'on appelle le hasard, -s'il n'est pas ouvertement le résultat d'un calcul-on aimerait croire que quelqu'un quelque part, pour le meilleur et pour le pire, s'en est, discrètement ou non, fait le maître d'oeuvre.

Au néant de l'anonymat on préfère l'amour (du "bon" dieu) ou même la haine, "cette auréole"... C'est ainsi qu'on supplie autant, -et souvent en même temps !- qu'on invective: la prière et le blasphème ont la vie aussi dure l'un que l'autre.

Nous nous servons de sobriquets: providence, démon, sort, accident, horoscope, chance etc... parce que nous ne pouvons ou ne voulons appeler les choses par leur nom ni lier des effets imprévus à des causes obscures. Nous nous préférons protégés ou menacés. Dieu est un mot qui a beaucoup moisi dans les églises... Mais, le ciel, nous le remplissons d'étoiles vivantes... Qui n'a jamais eu besoin d'apothéoses?

Le stoïque et le révolté, tout comme le dévot - dans le domaine des phantasmes - sont la proie du même délire: ils croient qu'il existe un Responsable et qu'ils sont un point de mire ...

C'est se surestimer. L'absurde, parfois comique, voire émouvant, demeure insensé! Dieu n'est ni amour ni haine et on n'en demande pas tant. Si déjà il était ... S'il était sens, raison, explication !

Poussières d'astre? Pas tant qu'on vit et qu'on aime .

Plus?... Peut-être...

L'amour, ce tremplin discret de l'espérance.

Calendriers

Le disque s'est rayé de nos vieilles rengaines,
Les jours ont défilé à grands ou petits pas.
Il faut pourtant oser se le dire tout bas:
On ne sait quel destin réglait la mise en scène...

Chaque année a duré cinquante deux semaines
Dont chacune a connu des ébats et combats,
Fêtes, chagrins, amours, célébrations ou pas...
Déserts, -soudain fleuris de riantes fontaines

Nous avons vu tomber beaucoup de feuilles mortes ...
N'est demeurée en nous que peu de place forte;
Et nul astre pourtant n'a, dans la nuit, crié !

Nous nous sommes tournés, esprits et coeurs avides
Vers des dieux indolents dont les yeux étaient vides:
Il fut un temps fervent où nous avons prié...

Silence intemporel des espaces immenses. !
Vont rester sans échos nos intimes romances
Dans les blocs périmés de nos calendriers ...

c. Tout savoir ?

"Je n'ai pas dit"... "J'aurais dû parler"
"Dommage, elle aurait été heureuse d'entendre" etc..

Reproches tardifs, inutiles et même souvent injustifiés. Il est des propos agréables, indispensables et profitables, qui n'ont pas toujours besoin d'être énoncés. Il est des révélations superflues.

Il n'y a que le secret, s'il n'est pas déjà partagé, qu'il faut, à bon escient, dévoiler. En sachant que, même vigilants et, bien entendu, sincères, nous avons dans notre inconscient, des abîmes inexplorables. Ce qui est invisible à nos propres yeux ou incommunicable avec nos mots à nous, comment le transmettre ?

Il en est de même à l'égard de la femme qu'on aime. Tout en savoir, si c'était possible, serait la dépouiller de sa propre intimité. La comprendre totalement, ce serait l'effacer .

Le vrai mystère n'est pas ce qui se cache, c'est ce qui se cherche.

. C'est une chance de savoir qu'elle existe, -la femme que vous aimez. Et que d'elle, vous ne saurez jamais tout ! Un livre qu'elle ne cesse d'écrire et que vous n'aurez jamais fini de lire.

Je la vois ; j'essaie aussi de l'imaginer ; je l'aime.

Ce que je n'ai pas dit ? Elle l'a entendu ! Et pour que je la comprenne, elle n'avait pas besoin de parler non plus.

Appia Antiqua

**C'est un soir tiède et bleu d'Italie. Il fait beau.
Nous avons quitté Rome à la Porte Latine,
Nous voici parcourant la Via des Tombeaux...
Partout ici le Temps a laissé sa patine.**

**Dédicaces, tympanes en l'honneur des héros,
Marbres et bas-reliefs de pierre tiburtine...
C'est ici que mourut loin des mains du bourreau,
Sénèque... C'est ici qu'avait pleuré Sabine...**

**Candélabres, arceaux, pilastres corinthiens,
Dérisoires témoins de fastes et de biens,
De Comices bavards et de togas altières:**

**Le penseur de Cordoue, auguste stoïcien,
Le Maître d'un Néron maître du Monde ancien,
Dans ce tombeau déchu n'est même plus poussière ...**

Le mois de mai sur ta joue

Il me semble qu'en moi la jeunesse n'est pas tout à fait morte! On peut ainsi se faire illusion.

En vérité je n'ai plus d'âge. Les jours se suivent, tous pareils. Magma d'illusions, d'allégresse et de désespérance, le temps n'existe plus...

J'exagère sans doute. Car le passé, -et quel passé avec toi!-, demeure

J'ai failli me noyer en examinant mon image dans un puits. j'avais cinq ans. Déjà Narcisse! Innocente curiosité qui ne fut pas fatale.

La coqueluche m'a attrapé à sept ans, puis la rougeole. Communs fantômes.

Vers quinze ans, peut-être avant, j'ai contracté une fièvre chronique, à savoir un romantisme qui ne m'a plus lâché. Cette "maladie" selon Goethe, c'est elle, je crois bien, qui m'a guéri de multiples malaises. J'ai été plus sensible, plus imaginaire que raisonnable mais si l'emportement m'a conduit à des erreurs et à des fautes, le rêve m'a donné des bonheurs que la seule raison m'eût interdit d'espérer. Ecartant la romance et même le roman, je ne t'aurais pas rencontrée. Quand je songe à ce que j'étais, je n'en reviens pas de ma candide sérénité, de ma présomptueuse assurance, de mon enfance retrouvée..

.C'était hier !

Ensemble, nous avons dû parfois "compter", comme on dit. Mais nos calculs étaient ceux d'une pauvreté qui avérait sa richesse. Et nous avions à nous ce qui ne se pesait pas, ne se mesurait pas, ne se dénombrait pas, -un amour vrai.

Nous fêtions les anniversaires. Sans inquiétude, comme si nous étions immortels. Comme nous changions d'échelon. à l'Education nationale... Comme un éternel retour !

Il y eut des étapes. Qui ne furent pas des ruptures dans le cours du temps.

Venu le moment de la retraite, nous avons quitté les pupîtres, les tableaux noirs et la craie qui nous avaient aidés à ne pas vieillir trop vite. En continuant notre route tous deux, pleins de bons souvenirs et de beaux projets.

Sexagénaires ? Septuagénaires ? Des mots, nous semblait-il. Rien de plus. Tu n'as jamais changé. Pour moi, "tu as toujours eu le mois de mai sur les joues" comme a dit merveilleusement Musset.

Ni à honorer, ni à déplorer, nous n'avions pas d'âge: précieuse et dangereuse illusion.

C'est quand tu m'as quitté, Gagi, que le temps a pris fin. Octogénaire ? Je suis bien plus vieux. Ou bien moins. Il y a cinq ans que je ne suis plus.

Mais je me rappelle bien la couleur et la douceur du mois de mai sur ta joue!

Dernier mot

Lorsqu'à mon tour j'aurai quitté le bac à sable
Où seront écroulés tant de frêles châteaux
Qu'enfant joyeux j'avais pensés impérissables
Puisque les avaient faits ma pelle et mon rateau;

Le jour où l'aube même, à jamais impensable
Ne se lèvera plus sur notre ancien bateau,
Notre image emportée aux bords insaisissables
Dans les brumes perdue, évanouie aussitôt...

Mon rêve aura quitté la nuit de mes paupières;
Et mon cœur devenu soudain comme la pierre,
Mon dernier mot pour toi, sur ma lèvre durci,

O Gagi, mon intime et familier mystère,
Quand on me posera près de toi dans la terre,
J'aurais voulu pouvoir te dire encor : merci ...

Le rêve et le réel

Sacré?Même plus un juron...Ni une irrévérence.Tout juste une interjection!D'ailleurs,le "sacré nom de Dieu" admiratif que lançait mon père devant une bonne sauce était-il,je ne dis pas blasphématoire mais blâmable,plus que le"Doux seigneur Jésus"que lâchait ma mère excédée par une de nos sottises ?Tout est dans l'intention:il y a des silences injurieux.

Le vocable,jadis, désignait ce qui touche au divin:le mystère,l'espérance,la crainte,l'adoration,l'extase,voir la violence anonyme,l'angoisse,la terreur..Ce qui ne pouvait s'atteindre ni s'éteindre,qui menaçait ou rassurait,attachait ou délivrait...

L'intime et l'au-delà .

Maintenant,le sacré n'est plus que banal.Ou secret.Avec arrière-pensée,chiffre inventé,célébrant patenté et appointé,dispensateur de sourates,intolérant ou complaisant ?

Recomposées en sectes diverses selon,la géographie et l'histoire,les religions en ont fait leur refuge et leur aliment,leur visage et leur masque.

Aux questions qu'elles posent,-elles proposent ou imposent leurs réponses,bienveillantes ou menaçantes,graves ou farfelues,quelquefois inquiètes,le plus souvent définitives:c'est leur job.Les prophètes ont laissé la place aux glossateurs.

Il est pourtant vrai que le sacré ne cherche pas l'explication;il s'éprouve plus qu'il ne s'énonce.Qu'il y ait de l'indicible ne scandalise que les bavards.

Pourquoi opposer le sacré à la raison et partager le monde entre ce qui est rationnel et ce qui reste secret?Qu'on nous préserve des chamans -on les rencontre bien ailleurs que chez les Yacoutes-autant que des esprits forts pour qui tout est clair!

A quelle espérance confuse mais têtue
répondaient les premiers rites?

Un biface de quartzite rouge, finement taillé et
jamais utilisé, a-t-il été déposé intentionnellement à la
Sima de Los Huesos en hommage aux trente sept
individus que renferme l'aven, déposés ou jetés? Peut-on
en déduire le commencement d'une croyance confuse en
une survie chez l'ancêtre de Néanderthal, il y a trois
cents mille ans ?

Deux phalanges humaines, associées à des dents de
renard perforées, une pendeloque, des perles en os et
une multitude d'objets façonnés, exhumés dans un
gisement d'Oblazowa, rangés au centre d'un cercle
entouré de blocs de granite n'ont-ils pas un probable
caractère cérémoniel? Le culte aurait, de loin, précédé
l'agriculture...

Il n'est pas déraisonnable d'en conclure qu'il
existait déjà chez quelques groupes d'hominidés, sinon
une ouverture vers l'infini, du moins une obscure
espérance de survie, un besoin d'au-delà, un
commencement de sens du sacré? N'en pas dire de mal,
c'est déjà touchant.. N'en rien dire (ce qui est pire) est-
mal avisé. Chacun, il est vrai, s'invente les ciels qu'il
croit mériter et s'aménage les sanctuaires qu'il peut .

Il n'empêche: on "désacralise" à tout va !

L'amour Naïf émerveillement de l'enfance et
de l'adolescence!

Je ne dis pas qu'il n'est plus que le sexe, encore
que les médias nous imposent souvent le spectacle de
ceux qui font plutôt la bête que l'ange, comme s'il
s'agissait d'un dilemme... Des centaines de sites pornos
sur la Toile et bientôt, promet-on, vingt millions de
pages... On nous gâte!

Il y a trente ans déjà la Grande Prostituée de Georges Bataille hurlait "Je suis Dieu!" Nous voilà bien loin de l'amour "sage"- ou fou !

Jadis le "péché" existait, qui rendait la transgression parfois difficile mais souvent délicieuse. Maintenant même la virginité serait une tare: il convient de s'en défaire au plus vite! Regardez la tête du jeune homme quand on le traite, suprême injure, de puceau!

Bon! On vivra plus tard ensemble-tout au moins dans le même lit... Quelque temps. Qui sera compté" On est ensemble depuis combien de temps? Un an, dix ans?" Incroyable!

Baise-moi!" titre affriolant d'un ouvrage qu'on peine à trouver génial. Mais quelle pub ! La "fille" qui "travaille" pour son "mec" rue St Vincent, - parce qu'elle l'aime-, a droit à plus d'égards. que la belle de nuit qui, - pour son image-, couche avec les princes de la Télévision, grâce auxquels on "va chez les putes" sans quitter son fauteuil.

"Initiée" avant l'âge, mais peut-être fermée, à jamais, à la beauté et au mystère des vrais commencements et des engagements durables, la nouvelle génération, déjà bien vieille, prendra sans problèmes des "initiatives".

Elle devrait se méfier de ce qui mène, sans tapage, à l'échec ou à la déchéance ou simplement à l'ennui et au dégoût.

La naissance? Un garçon ou une fille ? C'était bon d'attendre,de risquer,d'espérer,de craindre,de rêver.Si l'on avait parié pour une petite fille,le bébé,qui s'en venait avec son sifflet entre les jambes était une telle merveille qu'on ne désirait plus rien d'autre !

Maintenant,on échographie à tout va, on palpe,on pèse,on mesure,on évalue...Les techniciens ont chassé les poètes.

Que de méfiance face au petit être irresponsable! On garde ou on élimine?Bientôt,ce sera garçon ou fille ad libitum?Sur commande,brachy ou dolichocéphale,blond ou brun (ou alezan ?),scientifique ou rêveur,ingénieur ou artiste,ou carrément imbécile pour qu'il demeure aisément gouvernable ?Les éleveurs en auront pour leur affaire,leur fantaisie et leur argent!

Cette singularité fragile qu'était un enfant sera déterminée avant la naissance et pour longtemps! "Programmer"l'embryon ? L'idée n'est pas neuve...Dans quel but?Si c'est pour produire une sorte d'avorton superbe,qui aura perdu sa signification particulière,un adapté parfaitement utilisable ou,en fin de parcours,un révolté qui ne pardonnera pas le mal qu'il a fait,c'est lui imposer non seulement un apparence mais un destin,c'est le tuer dans l'oeuf,à proprement parler.Il est d'avance marqué par ses millions d'ancêtres.Laissons-lui une petite chance d'être un peu lui-même.Les "programmes viendront en leur temps,avec ce qu'on nomme "éducation" tant de l'enfant que de l'adulte,avec ou contre leur gré

La mort elle-même, inévitable et suprême échec. "Un mort libre et joyeux" ? Il suffit en effet de voir la tête de Baudelaire pour s'en convaincre ...

Une femme, un homme, si touchants et précieux aussi parce qu'ils étaient mortels, devenus affaire de curé, - s'il en reste. De notaire, - s'il y a lieu. Et de "pompes funèbres" - comme on s'obstine à parler du commerce des croque-mort!

L'attachement primitif à l'entourage, parents, amis, voisins est en voie de disparaître dans nos "sociétés" (comme on dit encore par hyperbole) industrielles: on enterre de moins en moins. Qu'on incinère et qu'on n'en parle plus! "C'est plus propre" !
Propre à quoi ?

Les "morts", on voulait jadis les "savoir" quelque part: ils ne nous quittaient pas complètement .

L'offrande d'un bouquet, l'entretien d'une tombe étaient la marque d'un espoir de survie, ou, pour le moins d'une gratitude apaisante...

Tel de mes amis a voulu qu'on répande ses cendres dans la baie d'Audierne. Excellent homme au demeurant, que n'a-t-il rejoint simplement sa femme au cimetière ? Il y a dans son geste comme une ultime rupture, une sorte de mépris. Tenait-il tant à la compagnie des mulets, des crevettes et des bigorneaux?

On promet (on menace!) maintenant de vous "cryogérer". On vous refroidira juste avant extinction de manière à vous remettre à la température ambiante (deux cents degrés?) dans mille ans... Bon dieu, quelle résurrection épouvantable !

Imagine-t-on Homère confronté à Ponge, René
Char en face d'Aristophane ou le fils de Joseph
rencontrant le pape tiare en tête?

On le sait bien- ou on l'imagine-:le soleil se
dilatera et engloutira les planètes.La terre disparaîtra
dans un immense nébuleuse de gaz et de poussières Dans
les explosions sévanouiront même les supergéantes à
jamais éteintes.L'espace ne sera plus qu'un cimetière
d'astres morts,nous affirment d'assurés visionnaires
Dans des milliards d'années? C'est donc pour demain.

Mais aujourd'hui,je veux,Gagi,savoir où tu es
et demeurer près de toi.

De notre mère la terre,(comme disaient les
Indiens de l'Ohio avant d'être abattus par les colons
chrétiens qui,pour ce faire,touchaient une prime du
gouvernement)de notre mère la Terre elle-même,on fait
un désert !

Je ne parle pas des plages bourrées de
plantigrades transparents ni des villes"tentaculaires"
où on est plus seul qu'au Tanezrouft. Mais des
campagnes qui n'ont plus de paysans;des jardins qui
deviennent sauvages;des usines qui crachent leurs
ouvriers comme des fumées.

Bientôt on sera débarrassés des
enseignants,remplacés par des machins jetables.

Voici venir le temps des moribonds superbes,la tête
pleine de slogans publicitaires.

Télévision,nouveau cathéchisme.

Théologie de la marchandise.

Jobardise de comptoir.

Hallucination collective et programmée.

La nourriture ?"L'âme et le corps rassemblés" a dit Heinrich Böll...Belle définition,car manger quoi qu'en ait glosé Monsieur Sartre,ou un autre,ce n'est pas seulement "boucher un trou" !

Surgelés, Macdo etc... De quoi s'enfièvre de bonheur,surtout si on a pu commander par clavier électronique !

Précédé et suivi de quelque sucrerie ! On sait que l'obésité galopante(si l'on peut dire,car l'excès de graisse ne permet guère de cavalier) va souvent de pair avec la mal-bouffe..

L'agneau a déjà le même goût que le poulet.Les poires ont la saveur commune aux pommes et aux oranges.Et bientôt la même forme, puisque,recherche indispensable,on a enfin trouvé le gène qui les faisait s'allonger minablement à partir de la queue.

Va-t-on se contenter d'un comprimé par jour d'abord,puis d'un par mois-comme pour la pilule contraceptive...?

Finis,les banquets où l'on riait beaucoup en mangeant bien.Terminés,ces repas en famille où l'on se retrouvait avec tant de bonne humeur! !

Le plus simple repas était naguère une fête avec de loyaux heurts de fourchette,des félicitations satisfaites pour une sauce toujours réussie,des jugements d'experts pour une rasade bien sentie,entre propos familiers.On parlait patois mais,si on ignorait la grammaire des écoles,on ne manquait pas plus de savoir-manger que de savoir-vivre.

Démodés, ces déjeûners à deux, ritualisés avec amour et humour (je pense à toi, Geneviève et à toi, Jean-Paul avec vos dîners aux chandelles; nous avons aussi connu ça...) et qui donc ne risquaient ni la paresse ni l'ennui. Qui étaient plus sincères, plus efficaces et d'un charme plus solennel que les anciennes eucharisties ...

Les fines bouches, s'il en reste, l'auront, comme on dit avec une audacieuse frivolité, "dans le...dos"! Et, bien entendu, "allaiter", cette grossièreté, aura disparu des habitudes et du langage même le moins distingué, alors que donner le sein manifeste, de façon si authentique et si belle, la transmission de la vie. !

L'argent... qui n'est pas bête, quand on en dispose avec intelligence; ni odieux quand il est généreux; ni sale quand il est mérité. Sans argent, l'honneur n'est pas qu'une maladie, comme Racine le fait dire à Petit-Jean. Mais avoir les mains pleines de ce qu'on n'a pas volé n'est pas non plus déshonorant .

Il est vrai que certains en font une religion assez répandue -sauf en quelques rares contrées encore sous-développées (ne dit-on pas que les habitants de certaines petites îles du Pacifique sont absolument sans le sou et vivent heureux, pauvres gens, de la pêche de poissons savoureux et de la cueillette de goûteuses bananes !)

Or cette religion qui a de si belles liturgies et des officiants si prestigieux dans ses temples bancaires, est bel et bien, dès maintenant, en passe de disparaître: plus de monnaie bien concrète dans la main, plus de billets à l'effigie de Molière, de Jefferson, et tutti quanti; plus même de chèque marqué au sceau de votre signature.

Rien ! Un carton, qu'on glisse dans une machine! Finis, ces "rapports d'argent" que méprisait dévotement Claudel ! Et le "rapport avec l'infini" que Valéry prétendait entretenir poétiquement en touchant la monnaie de sa pièce....

Jadis, l'argent était pourtant une vraie valeur, quand on le gagnait avec honneur et qu'on le donnait sans orgueil. On ne dépensait pas sans raison, "on ne le jetait pas par les fenêtres" comme on disait dans notre patois. Il servait au besoin et à la fête. C'était le fruit de l'effort et de l'intelligence mais aussi de la chance- de sorte que la générosité même savait être discrète.

Quand mon père et ma mère, après leur bail non-renouvelé de St Eloi, grande et belle ferme où ils avaient ensemble travaillé trente ans, vendue par les héritiers mais trop chère pour leurs économies

quand donc, âgé de huit ans, je les entendais compter, non sans inquiétude, leurs "pistoles" pour acheter faute de mieux, les bâtiments et les champs de La Maladrie, j'ai compris que l'argent est ou peut être un gage de fidélité aux choses et à soi-même.

Pas seulement une valeur élémentaire, une convention mais une conquête et un contrat: une maison familière, des arbres, un chemin, un jardin, des champs et des pâturages bien entretenus, des bêtes qu'on "soigne" qui, toutes, du coq à la jument, sont, à l'exemple des chiens, des "animaux de compagnie". Une équivalence, un voisinage, un partage, un horizon. Une propriété? Une réalité et un rêve que vous faites et qui vous font. Un don de soi en même temps qu'une prise en main.

On dut, pour l'hiver, rentrer les troupeaux encore trop nombreux pour les dimensions de la nouvelle étable.

J'ai alors vraiment compris qu'une bête, c'est un bien, mais aussi un être à part qu'on connaît et qu'on aime: mon père, qui avait pourtant "fait" les tranchées de Verdun, avait les yeux humides en découvrant un taurillon étranglé avec sa longe. (Descartes disait d'un veau qu'il gardait dans son arrière-cour en vue de le disséquer- "Voilà toute ma bibliothèque "... Chez nous, on "communiquait" avec les bêtes, on les "lisait" autrement qu'avec un scalpel).

Pour le meilleur ou pour le pire, on peut appartenir à ce qu'on possède. Se dépouiller demande parfois moins de courage que de prospérer. Le stylite se fait admirer ? Moi, je salue le balayeur qui nettoie ses restes au bas de la colonne. Siméon, descends et prends la serpillière!

Nous avons toujours été riches, Gagi De peu (comme on dit, parfois, si mal). Que le partage sacralisait. Ce qu'on appelle si prosaïquement le "numéraire", c'était pour nous la monnaie qui autorise à bien vivre mais aussi Moneta qui est la mère ds Muses

L'amour, la naissance, la mort, la nourriture et même l'argent donc étaient de l'ordre du sacré.. Pour nous, ils le sont restés.

Et même l'illusion, si elle aide à vivre. Le "divin" n'est pas nécessairement ce "bouche-trou" que dénonçait fièrement le pasteur Bonhöffer face au gibet dressé par les Nazis.

Le sacré? Le signe retrouvé,-le juste sens.

Galvaudé,ravaudé,banalisé,vulgarisé,on le trouve désormais partout et nulle part,et pour le pire.Le sacrilège même est une manière de dévotion .

Quand on aime,tout ce qui tient d'une vie commune,depuis les drames jusqu'aux fous-rires,n'est qu'une suite d'évènements dont chacun est un avènement parce qu'il est partagé et de ce fait, presque solennisé,avec sérieux et gaîté.Sans onction ni sacrement,tout, absolument tout,ce qui tient à l'amour est véritablement hors normes.Sans bigoterie mais sans irrévérence.

Le sacré:invention du réel et du rêve.

.Routes

**En avons-nous rêvé d'héroïques départs,
Sanglés dans nos vertus et drapés dans nos loques,
Célébrant avec feu des fêtes de hasard !
D'usine en défilé, de tribune en colloque.**

**L'enthousiasme flambait dans nos justes regards
Nous étions innocents, généreux et loufoques,
Fiers défilés avec de rouges étendards !
Crédules, insurgés... Vingt dieux, la belle époque!...**

**Sans bruit disparaissaient de bonnes vieilles lunes
Mais la nuit s'enflammait d'étoiles opportunes
Promettant à l'envi des lendemains radieux.**

**Nos rêves, compagnons naïfs et provisoires,
Nous ont poussés, durant des marches illusoires.
Nos trajets n'étaient-ils que des chemins d'adieux...?**

c.Istambul

Ensemble nous avons flâné dans beaucoup de villes "étrangères" qui, très vite, nous sont devenues familières. Nous les avons toujours quittées avec le désir d'y revenir. J'en rêve encore! De toutes !

Je ne parlerai pas de Munich, qui ne peut être comparée à nulle autre. Autant de pays natals que d'amours heureux, avançait Colette. Pas si simple! Les racines ont une mémoire, même transplantées. Beaucoup de pays nous sont chers, on y grandit, on s'y fortifie, on s'y épanouit mais l'endroit qui nous a vus naître demeure unique. La terre où l'on naît est celle où l'on meurt même si l'on repose ailleurs.

Rome, je la mettrai aussi à part pour d'innombrables raisons qui nous sont intimes. Un salut cependant, en passant, pour les Gracques et Cicéron, pour Auguste et les Auréliens, pour Michel-Ange et le Bernin... et les petits restaurants du Trastevere où la pasta est si bonne et le Frascati si goûteux. Restons-en là sous peine de ne plus nous arrêter!

Florence et ses Offices, les paysages du Quattrocento, l'ombre de Savonarole dans le cloître de San Marco, le dôme de Santa Maria dei Fiori. Et Santa Croce devant laquelle Stendhal s'évanouit d'admiration- peut-être quelque peu ostentatoire.

Assise, ouverte sur l'Ombrie, plus secrète, plus humble et plus familière que Venise pourtant bien attachante jusque dans sa vieille arrogance.

Catane et son baroque abondant, joyeux sensuel, imagitatif et généreux .

Nuremberg, honteuse de sa gloire perverse- et martyrisée à cause d'elle,

Cracovie, épargnée par hasard, dont on ne parle plus que pour citer un pontife moins blanc que sa robe,

trahies,
Moscou,soûle,et pas seulement d'espérances
Buda-Pest,majesté morte,
Varsovie,souillée par son ghetto balayé,
Lübeck,la belle hanséatique lâchée par
Thomas Mann,

Athènes (ce modèle de la démocratie,où,au
temps de Périclès,un habitant sur deux était
esclave),avec son Parthénon (sur lequel,sans
vergogne,notre chienne impie,Gaïa,a pissé!Meknnès et
ses charmeurs de serpents repus.Grenade et les jardins
de l'Alhambra,d'où Boabdil s'exila en pleurant.
Samarcande et le mausolée de Timur.San Cristobal au
Chiapas avec ses Indiens majestueux et blessés .

Louxor! Visage fascinant d'Akhénaton dans
le musée.Marché plein de mouches.Enfants gais aux
ruses naïves,à qui nous avons fait chanter en
choeur."Frère Jacques, dormez-vous ?"Quel enthousiasme
chez ces gentils gamins!

Une mention à part pour Barcelone,avant et
après Felipe secundo,comme disait tendrement,-en
parlant de notre fils de trois mois- Martin
Sansano,ancien"commissaire politique"chez les Rouges...

Arrêtons la litanie:on en ferait des pages...

Pourquoi donc tellement penser à Istanbul ?

Nous y sommes passés à plusieurs reprises
mais en y demeurant assez peu de temps.C'est pourtant à
propos de cette ville que j'éprouve une vraie nostalgie.

Que la grande prêtresse d'Héra, Io, ait séduit Zeus au point que l'épouse légitime justement mécontente, exigea qu'il tranforme l'ex-demoiselle en vache,

que la dite encornée, tourmentée par un taon, ait traversé la mer Io-nienne, puis passé par le Bosphore (=le passage de la vache) pour aller en Egypte où elle eut le pot de "faire déesse" (Isis) à côté du boeuf Apis...

-peu nous chalaît, comme on ne doit pas dire... Il y avait tant à voir et à se rappeler!

Ce n'était plus Byzance, ni Constantinople avec sa grosse centaine d'empereurs, érudits et ivrognes, sanguinaires, artistes et même, à l'occasion, généreux.

C'était l'Istanbul des sultans et, (pour combien de temps encore), celle d'Ataturk. Sainte Sophie, transformée en musée, n'avait pas tout perdu de sa splendeur mais faisait triste figure à côté de la Mosquée bleue. C'était pourtant là que Mahomet-deux, jeune et triomphant, s'était agenouillé devant la porte pour ramasser de la terre et la répandre sur son turban en signe d'humilité avant de faire proclamer, par son imam, du haut de la chaire patriarcale, que Dieu seul est dieu.

Istanbul, capitale, au cours des temps, de trois empires...

Istanbul, magique, merveilleuse, touchante, chaleureuse, pittoresque, pouilleuse et gaie, débordante d'Histoire au milieu et au-delà de ses vieux remparts brisés

Quelle nostalgie au souvenir de nos flâneries communes!..

Avec nos petites histoires personnelles et précieuses.

Lors de notre premier voyage avec Buffalo, pendant que tu faisais quelques achats pour le déjeuner prévu devant le Topkapi, j'étais en stationnement certes interdit mais pas vraiment gênant. N'empêche qu'un énorme flic (qui n'avait pas dû ce jour-là respecter les prescriptions du Coran au sujet de l'alcool) s'était rué sur moi pour me sommer de déguerpir: c'était en turc mais la moustache était éloquent et il me crachait presque dessus...

M'en aller? Impossible! Comment nous serions-nous retrouvés dans les quinze mille rues d'Istanbul?

Force gestes pour mille excuses, accompagnés d'un humble sourire hypocritement désolé. Négatif! La brute avait ouvert brusquement la portière, avec une évidente envie de m'assommer, ce pignouf. J'avais beau faire semblant de démarrer le camping-car en m'arrangeant pour caler. Emoi simulé d'une part, apoplexie galopante, de l'autre. Je risquais ma vie!

Mon ange gardien (il ne s'agit pas de l'assassin en puissance) a dû se réveiller à temps pour prévenir le tien. Tu es arrivée, hilare: ce qui n'arrangeait rien. Inconsciente évidemment de l'extrême danger que je courais! Nous avons pu partir en beauté et en vitesse: j'avais échappé à la morgue (dans tous les sens du terme). Je tenais aux belles années qui nous restaient à vivre...

Tout près du bazar, une aventure plus fâcheuse, mais cependant moins héroïque...

Nous nous promenions sur le marché quand nous vîmes un policier (encore, mais celui-là paisible et plutôt flegmatique) disperser un groupe de jeunes en les menaçant benoîtement de sa matraque.

Bonne âme, je m'approche, paternalistement complice et ostensiblement outré du traitement qu'on réservait à ces pauvres hères, (d'ailleurs mieux sapés que moi). Reconnaisants devant un honnête étranger de bonne mine, ils tirent de la poche de l'un d'eux un tas de monnaies, des pièces d'un franc, (apparemment), qu'ils ne pouvaient changer à la banque: il leur fallait un billet. Cents francs? Mais comment donc! Allons-y pour deux cents! Pendant que l'un vide en vitesse la monnaie dans ma main, un autre se saisit du billet et voilà tout à coup tous les oiseaux envolés. Nous avons compté les pièces: il n'y en avait pas assez pour faire cinquante francs..

Le gardien de l'ordre avait vu la scène; il m'a regardé d'un air goguenard. Je lui ai rendu son sourire. Il a compris qu'il n'était pas seul à me trouver benêt... Nous avons échangé un signe d'amitié !

Le Bazar est le temple des meilleurs marchands du monde; et des plus futés et sympathiques roublards. Il y a, d'ailleurs, un officiel marché aux voleurs, où l'on peut retrouver sans problème l'autoradio ou la roue de voiture qu'on vient de vous piquer, plus quelques frais de transport. Mais pas les billets de deux cents francs...

Istanbul vaut bien ça! Si ça pouvait recommencer !

Nous y avons acheté de beaux tapis. Après de longs, tragiques, comiques, émouvants, passionnants et, nous semblait-il, rusés marchandages, nous les avons toujours obtenus "à moitié prix" - c'est à dire probablement au double de leur valeur marchande, - bien conscients d'être encore roulés, mais beaucoup moins que les pauvres gamines que nous avions vues travailler du matin au soir dans les ateliers de tissage

Lors d'un autre séjour, notre hôtel dominait la Mosquée bleue et Sainte-Sophie, avec vue sur le Bosphore et la rive de l'Asie. C'était si beau que tu as pris tes crayons et que tu en as fait immédiatement un croquis que j'ai apporté ici..

Nos découvertes individuelles devenaient des émotions partagées.

En repensant à la Sülemanyé, j'y suis. Avec toi.

Au café Pierre Loti, près du cimetière d'Eyup, dominant la Corne d'Or, j'y suis. Avec toi

Au dîner de la Tour de Galata. Avec toi.

De la Marmara jusqu'à la Mer Noire, sur le bateau plein de voyageurs émerveillés. Avec toi.

Parcourant le Topkapi. Avec toi.

Nulle part sans toi, Gagi.

Istanbul! Ce fut notre dernier voyage ...

Un seul être..

Que je ne te voie plus jamais, que tout soit fini entre nous, l'idée m'anéantit. Elle me paraît absolument invraisemblable, totalement absurde, et scandaleuse. Je ne puis l'admettre. Il y a des absences qu'on ne veut pas s'expliquer, dont on ne peut pas se consoler. - qui ne peuvent être!

Devant ce qui n'est pas seulement disparition, mais destruction, anéantissement, comment ne pas s'insurger?.

C'est le sort commun de tout ce qui vit, je le sais bien. Mais il faut n'avoir jamais aimé pour se résoudre à pareille fin. A moins d'être totalement abusé, insensible ou volontairement aveugle, comment croire que le monde est un acte d'amour ?

L'espérer, oui. Contre toute évidence - avec un peu de honte pour ce que l'on juge de la mauvaise foi? Comment, en effet, vraiment le tenir pour possible !

La foi se passe de démonstration, me dites-vous... L'homme est ainsi le seul, non seulement à donner raison à l'assassin mais à le vénérer! Le plus absurde, c'est que ce dieu qui nous aime et nous tue, on nous assure qu'il interdit d'en finir de notre propre chef!

Que cessent boniments et cantiques! Il n'y a pas de crime, puisque le criminel n'existe pas. Et qu'on ne nous parle pas d'architecte quand la maison ne tient pas debout !

"Recette de tous les maux" disait, de la mort, Montaigne, en se gardant bien de s'appliquer le remède. Si on avait pensé non à "la" mort mais à des morts bien précis, on aurait moins philosophé, ou autrement.

Survivre à l'être qu'on aimait plus que tout?`

Comment ?

Et pourquoi ?

Il suffirait ...

**Il suffirait, quand on l'appelle, qu'il réponde !
Il ne nous tient pour rien s'il ne parle jamais...
Ou que, du moins, il mette un terme à la faconde
Des gourous de tout poil, de la base au sommet...**

**Il suffirait qu'il soit le dieu de tout le monde,
Quel que soit l'encensoir, la peau, le calumet;
Qu'il dise hautement son aversion profonde
Face à tout holocauste avec ou sans fumet...**

**Il suffirait qu'un jour, en langage ordinaire,
Même une seule fois, d'une voix de tonnerre,
Il dise que lui seul est grand, -sans insister**

**Mais rien... On n'entend rien des infinis espaces !
Devant un ciel qui n'est rempli que de rapaces,
Qui peut absoudre Dieu de ne pas exister?**

**On nous a tant redit qu'il est un dieu d'Amour...
L'amour, pour le vivant, un mot de tous les jours .
Moi, j'ai besoin d'un dieu garant d'éternité...**

.

Mettre au monde

Les rejets (pour nous en tenir au langage agricole) n'apportent pas que du bonheur mais il n'est pas certain qu'un couple qui n'a pas eu d'enfants puisse demeurer sans regrets.

Accoucher? Le terme est trop près de couchage, de coucherie, de couches (même jetables) : aussi poétique que "mettre bas" ou véler. Trop léger pour évoquer la gravité de l'évènement !

Parlons plutôt de "mettre au monde".

La sage-femme est partie depuis longtemps mais l'aventure continue: elle prend des années et n'est jamais facile. Car ce qu'on appelle éducation, c'est parfois forcer la main. Ou retenir par les basques près de ce qu'on pense, à tort ou à raison, être l'abîme...

Tout petits déjà, ils se veulent indépendants sans être autonomes en rien.

Ils prétendent s'émanciper dès l'adolescence, quand ils pensent (quand ils trempent) dans le système, cet ensemble d'attraits et de refus instillé dans leurs raisonnements et dans leurs sentiments, d'autant plus contraignant qu'il est inconscient...

Les parents disent ...

Acquiescer ? Autant que faire se peut mais sans grâce, décident-ils. Applaudir? Avec réserve et si le propos leur semble irréfutable. S'engager, même au risque de se tromper, mais sans conseil. Entendre? Ce serait se soumettre-comprenez: s'avilir.

A dix, à quinze, à quarante, à quatre-vingts ans, on ne perçoit pas les mêmes bruits: on n'a pas les mêmes étonnements. On se pose peut-être parfois les mêmes questions mais on y apporte des réponses différentes. Il est difficile, même dans une famille "unie" comme on dit, de vivre sans heurts, apparents ou non.

.. Jusqu'au jour où chacun s'en tient sagement à la liberté de son propre choix. Ils partiront, -peut-être" que d'une fesse" comme disait gaillardement Monluc- mais sans vergogne. C'est dans la nature. Il faut les aimer aussi quand ils nous quittent ..

Il le faut.

Ils sont à plaindre les parents à qui leurs enfants manquent trop. C'est peut-être qu'ils sont des époux manqués.

Pour se chérir vraiment, un homme et une femme doivent savoir se séparer de leurs enfants, dont on voit bien que souvent ils ne suffisent pas eux-mêmes à garder unis leurs parents.

Dès le plus jeune âge! Que de fois, et j'avais tort, je t'ai dit: "Oui, mais les fistons? C'était répondre non.

Tu 1

Tu n'insistais pas. Et nous manquions, par ma faute, un film: à l'époque, nous n'avions pas la télévision. -qui d'ailleurs n'était pas ce qu'elle est devenue... Ou un théâtre: cette communion dans l'adhésion ou le refus, l'enthousiasme ou la révolte, la souffrance ou le rire, avec les acteurs et les spectateurs... Ou un concert...

Ou tout bonnement un dîner chez des amis.

Tu avais passé toute la journée près des petits, avec affection et intelligence mais non sans mérite. et tout en préparant examens et concours. Un divertissement, tu l'avais bien gagné !

Il est bien tard pour y penser.

"Vont-ils dormir? Ont-ils assez mangé? Faut-il les amener au bois ?" etc...etc... Plus tard: les vacances !
"Qu'est-ce qui pourrait les intéresser pour qu'ils restent avec nous ?"

Ils demeuraient gentiment, en se jurant in petto ou plus ouvertement que ce serait la dernière fois...

La dernière fois s'en venait vite! Ouf ! Pour eux!
Et pour nous.

*

On se laisse dévorer par ses enfants jusqu'à leurs dix ans. Ensuite, on s'inquiète en silence ou à mi-voix, encore mangé par l'appréhension .

Quelques années plus tard ils s'en vont pour de bon.. Ce n'est pas toujours une fuite. Mais les parents ne sont plus des contemporains; ils disparaissent.

Au milieu de tant d'occupations et de préoccupations diverses, les fiancés de jadis (de vingt ans plus tôt) ne peuvent pas ne pas s'être un peu éloignés. Heureux ceux qui se retrouvent avec leurs promesses anciennes et leurs premières découvertes! Il y a heureusement des gestes qui durent et des paroles inoubliables.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que les mots sont toujours indispensables. Les enfants ont entre eux des codes qui sont inaccessibles à d'autres. Les parents aussi. Il reste à chacun de ne pas dramatiser sans raison.

Tu avais cette sagesse,Gagi.

**Discrètement compréhensive et intime,tu savais
rester à distance.**

**Peut-être ton enfance,trop imprégnée de présence
adulte,t'avait-elle mise à l'abri des prétentions et des
sécurités satisfaites.**

**Sans enfants,-et sans petits-enfants qui ne
seraient que des succédanés pour coeurs en peine-,il est
bon,pour se chérir vraiment,que des époux puissent
exister à deux**

Avec sagesse...Allégresse...

Et mélancolie.

.Étoiles

**Avec toi nos maisons n'avaient pas cinq étoiles
Mais bien plus -si tous deux ensemble étions dedans !
Ce pouvait, à Florence, être une simple toile
Comme un chalet en bois, parmi les monts cerdans.**

**Belle est toute maison où l'amour se dévoile:
Jamais il n'est ailleurs de plus beau firmament:
Gagi, dans ton regard je voyais les étoiles
Les plus belles, -qui sont dans les yeux des amants...**

**Nous ne regardons plus les étoiles ensemble ...
Pourtant il est toujours un ciel, à ce qu'il semble
Mais des astres muets naissent à l'horizon...**

**Loin les levers du jour enflammant la montagne
Des crépuscules bleus et des nuits de Bretagne
Voici venu le temps qui n'a plus de saisons.**

.Rapport de forces ?

Un couple heureux est-il à jamais sans problèmes? Deux coeurs unanimes en tout?

Il faudrait, plus que le souhaiter, le craindre.

Que la vie ensemble est, d'abord, un équilibre de forces, inconscient ou calculé, le reconnaître ne relève pas d'une appréhension pessimiste ou désabusée du couple.

Supposer que cet équilibre, s'il doit être la norme, puisse aller constamment de soi, relèverait d'une aimable, admirable et dangereuse utopie. Même bienveillante, il se pourrait parfois que la patience soit ressentie, non sans apparente raison, comme une insulte.

Ce n'est pas seulement une différence d'âge, de culture ou, pour parler plus vulgairement, de milieu, qui demande a priori un contrepoids, une compensation, un arbitrage.

D'emblée, l'un, - quel qu'il soit, plie ou résiste? L'accord se fait trop vite ou le désaccord, trop long? Il faut alors se poser des questions. Un problème peut s'avérer stimulant, c'est à chacun d'en chercher lucidement la solution, sans se pardonner jamais la blessure qu'involontairement il a pu faire, par sottise ou par distraction.

La véritable entente est à la fois écho et préfiguration, mémoire et anticipation. Ce n'est pas la passion qui fait le couple; c'est l'intelligente tendresse. L'oreille risque de s'habituer: l'entente est à entretenir.

Il y a de lentes surdités que les plus savantes prothèses ne peuvent ni pallier ni stopper.

Kafka déclare avoir été un être faible, anxieux, hésitant. Dans sa "Lettre au Père" il avoue "Tu étais trop fort pour moi".

Un tel rapport peut exister aussi entre époux, et qui s'aiment.

Combien de couples, qu'on aura dits mal assortis (à tort peut-être, si le "sort" n'était pas en cause) se sont défaits-ou ne se sont pas vraiment faits-parce que, sans le vouloir, sans le savoir, l'un des deux "pesait" trop ?

Sans doute ai-je été moi aussi quelque peu lourdaud. Et plus sûr de moi que bien inspiré. C'est qu'on n'a pas accepté d'être un jour "consacré" sans se laisser au préalable convaincre d'être au-dessus du commun. Et sans avoir conservé inconsciemment quelque viscérale certitude d'être un peu plus que quiconque. Pire que dérisoire-c'est dangereux! Ce n'est pas exactement de la prétention; c'est une obscure et niaise importance.

J'ai toujours, ou presque, -en toute bonne foi, c'est à dire fort immodestement-cru avoir avisé au mieux.

Consolation ! On m'a constamment affirmé avec un sourire attendri qu'en réalité c'est toi qui toujours avais, en fin de compte et heureusement décidé.

Ce qui me rassure et ne m'étonne pas. Qui aurait pu voir plus juste? Avec plus de tact? Davantage de discernement? Et moins de suffisance?

Tu étais la plus forte. Mais, douce et légère, tu savais maintenir l'équilibre. Nous n'avons jamais pensé "rapport de forces"!

On peut aimer son semblable,-mais il faut se garder de l'épouser !

Consciemment ou non,ce qu'un chacun recherche,c'est-non pas,évidemment,son contraire,-mais son complément.D'heureux contrastes sont d'utiles ressorts.

Un duo d'esprits forts chez qui la plus innocente confrontation dévierait en affrontement,serait terrible.

Mais qu'une parfaite similitude apporterait peu d'agrément!Et quel ennui de se retrouver sans cesse devant sa propre image!

.Festivals

**Laissons à leurs couplets les maîtres de chapelle
Qui veulent que l'on chante ainsi qu'on marche au pas;
Les médiocres bonheurs auxquels ils nous appellent
Ne valent pas l'honneur de plus justes combats!**

**Il n'est pas sans danger de leur être rebelle !
Ils aiment qu'on ait part à leurs tristes ébats.
Ils ne supportent pas qu'on ne soit pas fidèle
A leur foi: leurs fictions ne se contestent pas.**

**Leur oeil se fait mauvais s'il voit qu'on ne s'amuse:
Chacun doit s'éclater,-sinon par goût,-par ruse...
Mauvais de ne pas rire en chœur,de notre temps ...**

**Applaudir des prêcheurs qu'on sait de faux apôtres ?
Chanter à pleine voix,l'absurde chant des autres ?
...Je rêve aux jours heureux des festivals d'antan,**

**Au bonheur ingénu qu'on trouvait dans la danse,
Quand notre joie intime était une évidence...
Ce Fasching de Munich aux portes du printemps!**

Deuils

Il y a des condoléances qu'on pourrait offrir avant décès. Le deuil commence où plus rien n'est plus possible. Parfois bien avant la mort.

Quand on ne peut plus rien espérer ni de soi ni d'autrui, le temps n'existe plus vraiment; même si on l'attife, il se porte mal.

On ne fait pas son deuil, il vous défait. Qui se console, consent... Sans doute a-t-il déjà oublié.

Je mourrai inapaisé..

Dirai-je que ma douleur même me reconforte? Apparent paradoxe: mon chagrin et ma joie vont de pair. Je souffre parce que j'ai été heureux et ce bonheur que tu m'as donné, Gagi, me garde réjoui, reconnaissant et vivant près de toi toujours présente. Tout, absolument tout, me rappelle ta présence, tu n'es plus ici comme avant. Mais tu es.

Illusion? Hallucination?

Si l'on ne sait rien de ce qui se passe après la mort, il n'est pas interdit de tout imaginer. Rejeter l'inconcevable est aussi irrationnel, même si c'est plus facile, que de refuser la réalité.

Je ne puis revoir aucune de tes photos-fillette, adolescente, jeune épouse, maman, compagne de bonheur et de peine, heureuse ou soucieuse, malade ou bien portante, en lointain voyage ou à la maison, ici, à Antony, à Eyne, tous deux seuls ou en famille ou avec des amis, sans te contempler avec tout ce que ce mot contient d'attention, d'admiration, de charme et de tendresse. Contempler: interpréter des présages, entrer dans un temple.

Deuil? Incommensurable. Avec cet espoir absurde (revoilà le fameux "credo quia absurdum!") que nous allons nous retrouver.

"On verra bien" ...Quelle que soit l'issue, merci pour ce qui fut. Je t'aime

Eros ?

**Corsets,colifichets,culottes à volants
Dessous mutins;jetés de lit,cuir et nuisettes,
Reins cambrés sous l'étoffe et ventres affolants:
Tout ce qu'il faut pour faire acheter les gazettes!**

**La lingerie est un Salon,bon an mal an:
Observez le regard oblique des minettes!
On vous dit:féminin?Pensez:affriolant.
Qu'est devenu le temps fleuri des midinettes ?**

**On porte les dessous,dessus!De préférence.
On s'exhibe sans peur,sans plaisir et sans transes.
Le mal n'existant plus,d'où viendrait le remords?**

**Le feu,jadis,était brûlant comme à la forge
Mais on savait tenir la soif dedans la gorge..
Plus rien n'est interdit ? C'est qu'Eros est bien mort !**

Intimité

Intérieure et secrète,telle est d'abord la poésie."Tout ce qu'il y a d'intime en tout" notait V.Hugo,bon juge.

Comment y accéder si l'on s'en tient aux apparences,aux dehors-quand bien même ils ne sont pas des artifices.

Elle n'est pas dans les yeux mais dans le regard:d'autres ont cru voir et n'ont rien remarqué. Seul,quelqu'un a deviné et compris.

Affaire d'intelligence?Sans doute,mais d'une intelligence innocente,qui ne cherche pas de complication et n'a pas besoin de calcul.Tendre qui,bien loin de gêner la perspicacité,favorise l'intuition vraie. Discrète,parce qu'elle est connivence

La poésie est écrite entre les lignes.Elle use de mots communs qu'elle sort de la vulgarité."Tout",à ses yeux, est singulier .

Regretter les anciens chemins sauvages ou les premiers chants de l'enfance?Entendre les yeux d'un chien;leur répondre?S'alarmer de voir déjà séparé,ce couple d'amis apparemment uni?Reconnaître dans un coupable un malheureux?Dénoncer dans un triomphe une fourberie?Estimer la faiblesse ou l'arrogance à leur triste poids?Ne pas oublier dans l'exaltation d'un juste bonheur le silence du désespéré?A travers l'obscurité des mots et des choses,percevoir vraiment les sentiments de l'autre et l'étrangeté de la vie?Assister dans son angoisse celui qui va mourir?

Qui le fera?.Tel d'entre nous qui ne peut décrire ce qu'il perçoit,ni dire ce qu'il ressent,et dont la simplicité est plus complexe qu'il n'y paraît.Et même sans poèmes,le poète.Sans doute Car la poésie est née, bien avant l'homme, avec les poissons, les oiseaux et les chiens.

s.

C'est moins glorieux que de marcher sur la lune...Que d'observer directement, en l'an deux mille trois, le flux d'énergie émis trois cent quatre vingt mille ans après le Bing Bang, il y a, dit-on, treize milliards d'années...Mais (sans-coeurs s'abstenir) c'est tellement plus généreux et plus utile! Il m'importe peu d'être l'intime des soleils.

Toutefois, se targuer de comprendre totalement la femme qu'on aime ne serait pas se montrer sage. Tout autant que lui concéder un mystère mesurable. Non qu'elle soit inconcevable mais elle n'est pas, pour elle-même, totalement compréhensible. Et l'on n'a pas toujours le regard qu'il faudrait pour voir ce qui pourtant ne se cache pas.

Nul ne peut aimer vraiment quelqu'un sans tenter, en vain, d'apaiser une anxiété profonde: celle de ne pas suffisamment le comprendre? De ne pas assez le chérir.

Il est terrible de vouloir entrer dans le sommeil pour abolir le souvenir.

Secrète aversion de survivre .

Bonheurs perdus qui sont des blessures dont on ne guérit pas.

Et des baumes, en même temps, pour des plaies qui demeurent ouvertes.

Le rêve même

J'aurai semé bien des rêves en route
Songes trop lourds que j'avais crus légers,
Trop indistincts pour échapper au doute
Ou trop brûlants dans un ciel étranger.

Amers ou trop exquis pour qu'on y goûte
Souvent trop beaux pour être sans danger...
Comment pourtant rêver sans qu'il en coûte,
Comment aimer sans vouloir rien changer?

Si je ne peux m'empêcher de descendre
Dans mon coeur lourd- où brûle encor la cendre-
C'est que j'y cherche, en vain, la vérité.

Il faut rêver; il faut rêver sans trêve
On ne vit pas vraiment si l'on ne rêve-
Même si c'est en vain !- d'éternités.

Par toi Gagi, mon amour indicible,
Bien au-delà de l'espoir impossible
Le rêve même était réalité...

Vivre à deux

Comme un duo?Comme un duel?Comme une dyade ?

Comme un couple:mâle et femelle?Une sorte d'attelage ? Seulement pour n'être pas seuls?

Fichu calcul! Ce n'est pas le nombre,c'est la tendresse qui induit la présence.Le nombre fait le numéro et absorbe le particulier,le digère et l'annule.

.... La sympathie,la connivence,l'intérêt,l'estime se réfèrent à la mesure,au calcul,au pluriel.Non l'amour.

On n'est"à deux"qu'au regard absent des autres.Il ne serait pas lui,sans elle.Sans lui,elle serait autre.A deux,on est peut-être ensemble,physiquement non séparés:on n'est pas unis.

..Si l'on vit "à deux",il faut,s'il en est temps,se "réunir" pour n'être qu'un.

..Tu pouvais être à Munich avec ta mère;à Londres pour revoir Monika;au Népal ou en Algérie avec Tati,tu me manquais mais nous restions unis.Si par hasard j'étais à Grenade ou à Berlin,je savais que nous ne serions pas séparés.

D'ailleurs,tout au long de notre vie, nous nous sommes peu "quittés"

L'absence même ravivait la mémoire.

Paradis perdu ?

Pour mêler au présent un peu d'imaginaire,
Trente mille ans avant que naisse Picasso,
Sauvages familiers,ingénus visionnaires,
Des hommes avaient pris pigments,fusains,pinceaux ...

Car ils savaient déjà dire des mots d'amour,
Compatir et chanter depuis des millénaires
Capables d'accorder la tendresse et l'humour,
Et de voir le sacré au coeur de l'ordinaire .

De leurs antécédents que sert la litanie ?
Difficile à coup sûr fut leur épiphanie
Et le terme,lointain,sur le chemin ardu.

Peut-être en Rift Valley quelque australopithèque
Fut-il plus fin que nous dans nos bibliothèques,
Qui vainement rêvons de paradis perdus !

Mourir jeune

" Celui que les dieux aiment meurt jeune".

Je ne sais plus qui s'est payé ce mot,-ou de ce mot.Sans doute un auteur"ancien"car nous aimions répéter,-non sans une emphase comique puisque nous étions bien portants et sûrement éternels-cette phrase que nous venions sans doute tout juste de traduire du latin ou du grec. Quand nous avions quinze ans.

Boutade pour rire d'un vieux bien portant? Aristophane et Plaute ont approché les quatre vingt ans et Platon les a dépassés?Comme d'autres qui furent nos contemporains..

.Ou remarque désabusée de quelqu'un que la déception ou l'arthrose avaient rendu amer?

Paradoxe,sauf exception Si la vie est bonne,plus elle dure,mieux on en profite.Et qui n'éprouverait du chagrin,de la révolte,et non de la gratitude envers le ciel,quand une vie,qu'on trouvait pleine de promesses,s'arrête juste au départ?Qu'y a-t-il de plus intolérable que le suicide d'un adolescent?J'ai connu des gens qui célébraient à l'église,le "départ" de leur petite fille,-pour le ciel.Il en est ainsi en ce temps des "martyrs" de l'Islam .Tous "fous de Dieu"!On sera d'accord.

"Ma cruelle jeunesse" autre invention d'un poète qui a fort bien supporté de vivre au-delà de la retraite.Un syntagme et rien de plus .

Notre bonheur fut notre enfance et la chance,l'âge venu,n'est pas d'y retomber mais de l'avoir sauvegardée.

Notre jeunesse fut notre amour:l'aubaine fut de le
voir non seulement demeurer mais grandir,toujours
plus plus fidèle,plus lucide et plus fervent.On "cueille"
longtemps sa jeunesse si on la cultive,

Rêves et chagrins mêlés,illusions et dépit
assumés,dieux partagés,existe-t-il une autre "jeunesse"?

Et qui dure au-delà des ans?

Les dieux font mourir "jeunes" les vieux qui
s'aiment !

Mais ensemble !

Heureux

On aime dire qu'on a été heureux et il n'est que juste de s'en féliciter devant ceux à qui nous le devons.

Aucun mot cependant n'est capable de rendre la réalité. Il se pourrait que le plus grand bonheur fût de n'avoir pas à le dire. Mais comme j'aimerais pouvoir encore te parler, Gagi .!

Je n'envie personne. Ma félicité à moi, nul ne peut me la rendre. Mais nul ne me l'a prise.

Désespoir sec, sans recours ni révolte possibles. Il laisse anéanti: on n'est effectivement plus rien.

Affamé après avoir été si bien nourri, on demande inquiet: "Ai-je assez goûté ce qui me fut si gracieusement offert? Ai-je assez remercié?" Comment savoir ?

Avec le chagrin reste la louange

Un bonheur qui saigne.

Des albatros

**Il lui fallut quatre ans pour conquérir sa belle !
Quatre ans à se montrer attentif et galant !
Quatre ans durant lesquels elle restait rebelle
A lui,-qui ne pensait avoir d'équivalent!**

**Mais l'alliance conclue,ils furent le modèle
Des couples,d'un bonheur égal bon an mal an .
Chacun,de l'autre,épris;l'un à l'autre fidèle ...
Pour le nid quel amour et quels soins vigilants !**

**.. .L'instinct sûr,qui tient bon contre vents et marées,
Ils traversent les mers,grandes ailes parées
Pour affronter sans peur l'ouragan de tout bord...**

**Ce sont des albatros,ces grands oiseaux paisibles,
Capables,quand il faut,de tenter l'impossible...
Et d'aimer simplement,à la vie à la mort ...**

**Que d'entre nous pensant faire le tour du monde,
Sont partis en chantant comme on entre en la ronde
A qui le premier vent a fait perdre le nord !**

**On ne navigue pas,dans la vie,à l'estime.
N'arpente pas qui veut les plaines maritimes;
Beaucoup s'en allés sans retrouver le port...**

Sapere ad sobrietatem

Il t'arrivait de lancer quelques piques,-
contre des travers évidents.Pas à l'encontre de
perversions présumées.

Tu savais partager un chagrin timide et
plaindre sans éclat.Mais ni l'intime ni l'anonyme de
rencontre n'étaient pour toi des "objets"-de satire ou
d'abattement.

... Si tu n'étais heureusement pas sans
malice,jamais,au grand jamais nul n'aurait pu
t'imaginer cynique.

... Attentive à bien faire,tu étais justement
fière du résultat mais si tu avais dû en tirer gloire,tu
aurais été bien mal à l'aise.

.. .Gagi se jetant sur ce qui est nouveau?Pour
la mode? Faisant du shopping ?Impensable

Tu as repris des robes vieilles de trente
ans- parce que tu les aimais,fière avec humour d'y
"loger" encore.Tu avais raison:c'est toi qui habillais la
robe.

.. Assez sage et courageuse pour consentir à la
nécessité mais sans aversion pour le progrès véritable,
et sans déguisement,tu goûtais la stabilité.

Tu affectionnais,ce qui,même vétuste,avait
servi:une vaisselle dépareillée,une couverture usagée,
un vieux rateau.La ferme des Ment,dans les Alpes de
Bavière,que tu avais aimée inconfortable durant ton
enfance,avec ses vaches dont l'étable donnait sur le
couloir et envoyait jusqu'au vieux poêle en grès de la
salle de séjour,ses odeurs fortes de foin et de bouse,je ne
suis pas sûr que tu n'aies pas vu comme une profanation
le fait qu'on l'ait transformée en chambres d'hôtes.

... L'insatisfaction persiste chez ceux qui n'ont pas de vrais désirs. Ou qui ont, -comme on dit- "les yeux plus grands que le ventre". Pour toi, la limite, matérielle ou morale, n'était pas un barrage mais une assurance, un appui, une garantie. Une retenue, c'est à dire une éthique, une tenue qui n'est pas seulement une élégance, - avec les refus nécessaires. On peut penser en gardant sa robe

A tout posséder, on risque de ne rien goûter. Peut-être pensais-tu, comme Engels, que la quantité gâte la qualité.

... La fidélité, aux êtres et aux choses, n'était pas, chez toi, une décision; c'était une prédisposition.

... Tu pensais, tu aimais, tu agissais avec mesure, ce qui ne veut pas dire médiocrement.

C'était ta façon modeste mais efficace de rendre le monde plus juste ...

... Tu étais sage- sagement :ad sobrietatem.

*

Il nous est aussi arrivé, heureusement, d'être ou de nous vouloir fous ensemble.

Etait-il raisonnable, quand nous avons si faim l'un de l'autre, de partir seuls en Italie? Nous avons constaté sans surprise, sinon sans émoi, que, partis à deux, nous étions trois, de retour rue Lafayette.

Est-ce par bon sens que nous nous sommes mariés? A cette époque lointaine, le mariage n'était pas une expérience qui relève d'un calcul, ni un engouement qui tient de la fantaisie, -mais un engagement. Il impliquait gravement et gaiement une aventure.

Tu avais juste quitté l'Université avec l'attribution d'un poste près de Munich...Moi,j'étais encore un idéaliste métallo...Tête en l'air.Dans l'air du temps.

Folie?Le chemin de l'homme vrai passe par celui de l'homme fou,n'avait pas encore écrit Michel Foucault.L'étrangeté même de notre rencontre nous apparaissait comme le résultat d'une divination créatrice et l'assurance d'une commune destinée...Nous avons la même étoile;nous l'avons suivie sans trop nous interroger.Nous étions intimement sûrs de tout et de rien.Nous avons pris la bonne direction,naturellement-presque par hasard.

A moins que...

Des meubles achetés avant l'acquisition de la maison.Un engagement à Antony pour un nouveau pavillon avant que l'ancien soit vendu.L'enchère sur le penty de Plouhinec sans le moindre sou d'avance,et le versement de l'acompte grâce à l'argent prêté par le notaire..

.Mes impulsions,tempérées par ta prudence,ont eu ce résultat que notre innocence nous a fait les mains pleines. Le néant agité?Non pas;l'enthousiasme avisé.

Sapere ad sobrietatem,certes.Mais,nous en étions d'accord:dulce est desipere in loco.Il faut savoir perdre la tête au bon moment.

Nous avons su .

Même si elle semble intempestive,il se pourrait que l'audace ne soit parfois que l'emportement du bon sens.

Un autre regard

Pour qu'à ce point l'image parle, faut-il que le visage ait à jamais disparu? Irrationnelle, la nostalgie puisqu'on sait que tout a un terme? Refus instinctif mais déraisonnable d'admettre qu'un monde, qu'un temps peuvent s'abolir ?

Tu es là, en face de moi, dans cette photo prise quelque temps avant le matin funeste. Je te regarde, je te contemple, je t'interroge, je te retrouve, chaque jour la même et différente, transparente et secrète, tendre et lucide, -comme autrefois. Tu me réponds, tu me rassures, tu souris, tu compatis. Je crois même que certains jours tu te moques un peu de moi! Tu es là. Près de moi, sereine, tendre et vigilante.

Je scrute ce qui fut habituel pour retrouver le sens de détails qui semblaient m'avoir échappé. Il s'agit d'un autre regard où se mêlent la douleur d'un temps lointain et la gratitude pour un bonheur qui dure avec un amour qui ne cesse de croître.

Une vie commune comme la nôtre fut une association inextricable d'identités. Qui se sont confortées en s'accordant, j'allais écrire: en fusionnant- ce qui, supposant la confusion, ne serait pas juste.

Le vrai bonheur n'est pas bavard mais je me reproche maintenant de ne pas t'avoir assez dit combien j'étais heureux avec toi, combien je t'aimais. Je sais que tu le savais. Je voudrais que tu l'entendes encore !

Peut-être ceux qui choisissent leur vie sont-ils l'exception, au milieu de gens qui ne font que la subir. Nous étions de ceux-là. L'indigence matérielle, il nous est arrivé de l'assumer comme un jeu quand, pour tant d'autres, elle s'imposait comme un fardeau. Nous laissions, comme à l'église, la comtesse passer avant ses pauvres; nous suivions un autre chemin.

Nous nous aimions parce que nous étions telle et tel . "Prius esse quam esse tale", tu m'as rappelé parfois l'adage avec malice. Heureusement chacun de nous savait être, se former. et se réformer.

Vivre avec un miroir? Non pas! C'est un autre qu'on désire: un autre qui change sans doute mais sans se dénaturer et qu'on ne cesse de découvrir.

Certains se trouvent des avantages à n'être pas vraisemblables. Toi, Gagi, il te suffisait d'être vraie .

. Certains croient que le succès est toujours un signe de réussite. Toi, Gagi, tu savais sans amertume y déceler un déclin ...

Jamais tu n'as caché des évidences derrière des préjugés.

Grâce à toi nous nous sommes faits sans peine à des routines intimes et à de souriantes solennités.

Dans notre vie, tout parut ordinaire; rien n'y fut banal. Tout n'allait pas de soi mais nos sentiments comme nos sens, demeuraient en harmonie.

Quand je t'ai rencontrée, j'étais brut, sinon brutal, blessé sinon mutilé, et, sinon équivoque, incertain.

Tu étais harmonie. Dans les pensées, les gestes, les mots, - avec cette distinction particulière qui consiste à ne pas "se distinguer" autrement que par un charme naturel qui ne se définit pas plus qu'il ne se calcule.

Nantis de véritable richesse, celle de nos souvenirs et de nos projets, nous avons pourtant su vivre dans l'instant, ce banal extraordinaire qu'est une vie commune, et que souvent on ne remarque plus.

Il y faut un autre regard. Ce fut le tien; ce fut le nôtre.

Généalogies

Chacun de nous compte, en naissant
Déjà d'innombrables fortunes,
Et nul ne s'en vient innocent
D'anciennes fautes importunes.

Nous sommes de vieille famille,
Nos aïeux avaient le front bas
Et des perles de pacotille
Furent l'objet de maints combats.

Ils ont partagé les refuges,
Les épouvantes, les chansons;
Ils ont pu survivre au déluge
Pour avoir été des poissons.

Sans doute au cours de quelque fête
Pour un dérisoire incident,
Ont-ils défoncé quelques têtes
Ou cassé quelques grosses dents

Il en fut même, -des sauvages !-
Qui se prenaient pour des gens bien
Et, quoique bons anthropophages,
Ont dévoré leurs propres chiens !

Ayant su, par inadvertance,
Tailler le silex et le grès,
Ils ont jugé de circonstance
De déclarer croire au progrès...

Une brebis dite galeuse
Fut saignée à tort peu ou prou.
Quelque pêche miraculeuse
Fut mise au compte d'un gourou...

L'un, porté sur l'imaginaire,
Lassé de peindre des bisons;
Voulut sortir de l'ordinaire
Et vit des dieux à l'horizon

(Ce devait être, j'imagine
L'un de mes très lointains aïeux
Qui disait guérir les angines
En brûlant un cierge au bon dieu)

C'est quelqu'un de sa descendance
Donc un de mes curieux cousins
Que sut faire entrer dans la danse
Le fils de Joseph son voisin.

Peut-être bien que l'escapade
A mal fini: pris, condamné !
Ou peut-être, la rigolade,
Qu'il eut la mître pour bonnet ...

Mais au fond, de cela qu'importe ?
Nos aïeux ont fait des petits
Et de caverne en place forte
Quelques-uns assez bien bâtis.

Ils ont ainsi gagné des guerres:
A l'école nous l'avons lu...
La bête on ne l'oubliait guère
Quand on les nommait les poilus .

On était encor près de l'antre,
Même plaisir des anciens jours
Lorsque l'on dépeçait des ventres
Ou lorsque l'on faisait l'amour ...

Qu'est-ce, depuis ce temps, qui change ?
On dirait que tout va plus mal:
Tantôt la bête, tantôt l'ange,
C'est toujours le même animal .

Bien sûr qu'il est de braves types
Nous en connaissons vous et moi.
Qui se feront casser la pipe
Sans proquer beaucoup d'émoi .

Bien sûr qu'il est de belles âmes
Heureusement qu'on en connaît
Qu'on voit toujours tout feu tout flamme
Même s'ils sont parfois benêts.

Même il en est dès la naissance
Qui n'ont ni défaut ni travers
Et qui le restent sans nuisance,
Eté, printemps, automne, hiver.

Mais si la mort au bout du compte !
Vient toujours clore le parcours
Alors, c'est vraiment une honte
Qu'on nous parle d'un dieu d'amour !

Le diable souffle à mon oreille
:" C'est bien la preuve, le trépas,
Que Dieu dont on dit des merveilles,
Dès lors qu'on meurt, n'existe pas "

Je m'entends répondre: " Dommage !
Avec Gagi, c'était le ciel:
J'aurais bien aimé rendre hommage
A Dieu - fût-il artificiel !

On confond le texte et la glose,
L'imposture avec le tabou,
L'explication avec l'hypnose !
Inventions à dormir debout !

Mais s'il n'est de mort qu'on évite,
Et qu'il fait si bon d'être heureux
Dites-moi, mais dites-moi vite
Où s'en est allé le bon dieu ?

Quand votre femme était si belle,
Si douce et de si bon allant,
Quand elle était vraiment de celles
Qui sont la grâce et le talent,

Quand le hasard de quelques gènes
Donnait de si beaux résultats,
Me dira-t-on qui cela gêne
De laisser les choses en l'état ?

Quand vous étiez si bien près d'elle
Au point de n'envier rien de plus
A quel malin polichinelle
Un tel bonheur a-t-il déplu ?

Si toute généalogie
Ne se termine au fil des ans
Qu'en absence et qu'en nostalgie
Et s'abolit chemin faisant,

Le paradis que l'on nous jure
N'est rien qu'un rêve irrationnel!
Quels qu'en soient l'or et la parure
Il lui manque d'être éternel ..

"Le seul paradis"...

Ordre contemplatif...Vie contemplative...Je me suis toujours demandé ce que signifiaient ces mots et si,comme a dit l'autre,on ne marchait pas sur les mains sous prétexte de se reposer les pieds.

Qu'est-ce qui pouvait bien séduire à longueur de journée -et les obligeait de lever même en pleine nuit-ces moines et ces nonnes ténébreux mais apparemment normaux?La conviction peut relever de bons penchants et entraîner de fausses évidences mais je n'ai pu m'introduire dans ce monde imaginaire...Les heures qu'il était convenu de passer à la chapelle,je les considérais comme une ascèse,un exercice de dévotion;je m'hébétais,je m'embétais,je m'endormais,

J'aurais dû écrire des poèmes! Mozart,toute révérence gardée et toute référence écartée,inventait bien des partitions en jouant au billard !

Malgré moi,mais sans m'inquiéter,je restais loin des ruminations paresseuses,des exaltations sublimes et des abîmes métaphysiques.

Il ne pouvait y avoir de sens,c'est à dire de direction,sans repères.Il n'y avait aucun signe,-rien à voir,quelque louables(mais à quel titre et je ne dis pas méritoires,car qui en aurait profité ?)que fussent les efforts.

J'ai changé d'aire géographique.Les jalons que nous y avons laissés me permettent de te retrouver aisément sur les chemins de ce voyage d'outre-tombe que nous refaisons ensemble.Et voilà que je me reconnais à mon tour,au sens propre du terme,-contemplatif!

L'apparence est aussi transparence. Il y a tout ce que j'observe et que je devine grâce à ce que je sais de toi.

Le bébé de quatre mois, je le tiens dans mes bras quand nous nous promenons dans le Jardin Anglais sous les grands arbres qui se penchent comme pour nous parler.

La fillette de cinq ou six ans, avec son noeud de ruban dans les cheveux, tendre et modeste, amusée et rêveuse qui semble dire: "Patience, on se retrouvera tous deux", elle est bien déjà celle que j'ai vue et ce qu'elle est devenue.

La jeune fille, sur la Zündapp, elle va où nous irons, confiante en sa destinée plus qu'en sa volonté.

Elle est cette jeune femme qui renonce au Münich de son enfance, de son adolescence, de ses amitiés, de ses premières amours, au bras d'un baladin dont le coeur est plein de rêves mais la tête, bien exiguë sous la tignasse...

Toutes ces images et tant d'autres, je les contemple souvent; je le pourrais des journées entières avec le même bonheur mélancolique et reconnaissant .

Sur ma table et sur tous les murs, elles sont touchantes, toutes ces photos. Elles évoquent des moments singuliers. Je n'oublie pas nos deux garçons-, à l'époque où ils étaient nos enfants, et qui furent non seulement convenables mais aimables, même à l'âge où les chérubins, ne serait-ce que le temps d'un été, admirent de fabuleux voyous.

On voudrait, avouons-le, possible l'action de grâces!

Il suffit de revoir ce que nous avons été, et d'imaginer ce que la vie nous a accordé.

Il suffit de garder mémoire, "le seul paradis dont nous ne pouvons être expulsés" comme dit Jean-Paul, grand amateur de bière et de larmes. "Elémentaire instinct de défense relié à l'inconscient" c'est ainsi que Freud identifiait l'oubli.

On peut heureusement en dire autant des souvenirs.

Une simple coupure de journal, glissée dans un livre, avec quelques mots soulignés en rouge et te voilà, questionneuse érudite et modeste.

Un regard, l'amour c'est d'abord ça Une question et une réponse. Une conversion intérieure. Une continuelle naissance, une façon nouvelle de voir le monde. Non pas seulement la conjonction d'un hasard et d'une nécessité intime, peut-être illusoire ou momentanés, mais un dialogue souvent silencieux, à la fois spontané et maintenu, dont on éprouve inconsciemment le besoin de se rendre dignes

Te voir regarder, Gagi. Te voir rire. Te voir, dans ton fauteuil devant le feu de la cheminée, bâiller-ent'excusant "Je m'endors. On se couche ?" Te voir affairée au milieu des parterres. Étendue dans le transat, à l'ombre des pins, dormant ou lisant...

Vie contemplative ! Te voir ! Contempler : voir l'apparence et l'intime, le dehors et le dedans, l'un et l'autre, l'un grâce à l'autre.

Te voir ! Je n'en finis pas. Tu me parles encore. Et je t'écoute plus que jamais.

L'amour ordinaire

Puisque nous aimions tant célébrer Valentin,
Peut-être a-t-on pensé qu'il s'agissait d'orgie,
Et qu'il faut un moment où la flamme s'éteint,
Preuve qu'avec le corps, l'âme s'est assagie.

Mais ils furent toujours l'un et l'autre indistincts
Pour nous ! Ils relevaient des mêmes liturgies
Si le hasard, à sa façon, fait les destins
Le cœur seul convertit l'ordinaire en magie.

C'est dans mes yeux, Gagi, que ton corps se modèle,
Bien au-delà des mots ton âme se révèle...
Et la tendresse rend chaque jour singulier.

Le manteau bigarré de l'amour ordinaire
Familier, -bien plus beau qu'un frac imaginaire,
A besoin, pour lui seul, d'un chant particulier ..

Privilèges

L'âge est venu des bilans, si tant est que ce mot n'est pas démesuré pour le court instant que représente notre vie !

J'ai été atteint au plus profond de moi-même par la mort de Gagi et je ne m'en remettrai pas. Le voudrais-je, que je ne le pourrais pas; le pourrais-je, que je ne le voudrais pas. Ma douleur est ma fidélité.

Mais, je me garderai de ne pas le reconnaître, j'ai eu dans ma vie des chances extraordinaires. Des instants d'éternité.

Mes parents étaient de simples gens, de vrais "cultivateurs" (un mot désormais périmé), je veux dire que leur "culture" était celle qui fait les champs fertiles (tous les champs, ceux aussi de l'intelligence et de la sensibilité) avec ses semences et ses moissons. Le soc, la bêche et la faux, tout autant que le pinceau, le ciseau ou l'archet, sont des instruments d'art entre des mains d'artistes. Les paysans de ce temps avaient une manière d'exister que ne réglementaient pas les logiciels de l'agro-alimentaire. Si sua norint? Certains le savaient bien.

Nous avions à la maison beaucoup de livres, dont certains pas très "catholiques". On était strict sur les "mœurs" et même parfois sur les rites, sans trop s'informer ni se former sur les dogmes, trop savants ou trop bizarres.

Ces ouvrages-là laissés par un oncle, universitaire pas tout à fait inconnu-m'avaient donné le goût d'une autre "culture"... Mais n'introduisent à la vie dévote ni Montaigne ni Pierre Bayle.

Du collège, belle époque où une balade avec nos grosses godasses jusqu'aux Brouzils avait la saveur d'un trekking au Népal, je garde le souvenir d'Horatius Coclès, qui trouva la gloire (en perdant un oeil!) au Pont Sublicius, des désinences primaires moyennes-passives des verbes grecs en mi, qui faisaient tant d'embarras. De beaucoup de lectures ouvertes ou clandestines, (des vies de seins), d'amours brûlantes et hélas platoniques pour de jolies filles qui nous charmaient. De loin... Nous étions internes!

Nous partions en compagnie d'Ulysse, avec qui nous faisons nos haltères sur la mer Egée. Avec César à travers les Gaules. Ou, au milieu des neiges de Russie, à la suite des grognards du Maréchal Ney. C'est fou, ce qu'on peut voyager entre quatre murs !

Tout alors était grandiose même les petites querelles et les triomphes confus !

J'ai en mémoire, soixante dix ans après! une clandestine mais fameuse peignée avec mon meilleur ami Marcos Antonio Hurtado y Diaz (Nestor qui coince les pleutres au milieu des braves; Agamemnon qui gourmande ceux qu'il voit mollir au féroce combat, Ménélas qui lance "Femelles! aux soldats qui se débinent... traduire Homère n'était pas sans effets secondaires sur notre conduite)

Qu'avait donc fait Marcos? Il avait triché au jeu. Je l'avais traité de nègre! Le terme ne lui avait pas semblé convenable: il n'était que métis! Prise de bec, volées de poings et d'invectives. Jusqu'au moment où les copains donnèrent l'alerte: nous avons aussitôt quitté le pré rouges de fureur et de feinte cordialité ! Bientôt reparti pour Caracas Marcos finit dans la peau luisante d'un avocat d'affaires. Je n'ai jamais cessé de lui souhaiter tous les bonheurs possibles.

De telles aventures étaient presque aussi passionnantes que la vertigineuse et interdite descente, du dortoir jusqu'à l'infirmierie (Quatre étages) en glissant sur les rampes de l'escalier.

C'était le temps des pubertés précoces ou tardives, insolentes ou timides. Il fallait, à grands coups de gueule et de pieds, se défouler rageusement même sur ses amis.

Le directeur, Alfred Duret, était un sage qui, avant tout, voulait, sans éclats mais sans répit, "nuire à la bêtise", pour reprendre le mot de Nietzsche - que sûrement il ignorait...`

Je garde un souvenir ému pour la plupart de ces enseignants érudits et modestes.

Avec le peu de moyens de l'époque et du bord, ils étaient d'authentiques lettrés.

Duret, en "rhétorique" comme on disait encore, mais aussi Sureau, correcteur sarcastique de mes premiers poèmes'. Go-Go- Godillon, ce sympathique original qui entrait en classe en froufroutant de la soutane, le poing levé et chuchotant (bien haut, et, pour une fois, sans bégayer) "Vive Blum !"

C'était le bon temps : hors du temps !

Vint la guerre et le S.T.O. J'ai refusé de partir au-delà du Rhin. Pas par patriotisme (même s'il y avait, dans les parages, plein de camelots tout dévoués au Maréchal...) J'étais bon pour Königsberg. On m'avait octroyé une valise en bois comme à tout "requis" Je me suis fait la malle avec ! Pour bivouaquer sous les châtaigniers du Bocage vendéen. On disait "prendre le maquis" : un bien grand mot ! "Terroriste" nous étiquetait l'occupant qui était souvent Ukrainien ! et soûlé comme un Polonais. Il m'est arrivé d'avoir peur mais je n'ai "terrorisé" personne.

(Dix ans plus tard j'ai voulu avec Gagi, voir Königsberg. C'était devenu Kaliningrad : on ne passait plus !)

Je n'étais donc pas devenu un héros. Un simple "réfractaire" comme on disait à l'époque. Le mot avait perdu son enflure originelle : on ne cassait rien ou pas grand'chose ; on "se cassait". C'était, mais à petit risque, plus honorable que de soumettre. Je m'en suis sorti avec une entorse dont la Wehrmacht ne fut que de loin et très indirectement responsable. On ne m'a pas décoré.

Pas fanatiquement "patriote" ! La prescience peut-être que certains de ces Frisés étaient mes futurs cousins des rives de l'Isar. Personne ne m'a vraiment tiré dessus et je n'ai blessé personne..

Pour quelles convenances, par l'effet de quelles conventions, suivant quelles contingences, pour quels motifs clairs ou inconscients? Nos actes nous suivent obscurément. Soixante ans après, il s'interroge sur les "raisons" qui, à vingt ans, l'ont fait entrer en théologie ... L'aveuglement de l'esprit ou l'illumination des sens sont-ils le fait de mêmes égarements subtils?

Certes, la démarche était alors estimée. On pouvait la trouver bizarre mais elle était sans risques: elle promettait un cursus honorable et un statut à pantoufles. On parlait volontiers de vocation, "d'appel divin" même. Un gène spécial? Une sorte de déterminisme? Une appartenance dès l'embryon à une espèce particulière? Le privilège semblait tomber d'en haut: il était bienséant de le croire mais nul n'en était jaloux qui connaissait d'autres aversions et d'autres attirances. Les anciens amis, toujours fidèles, filles et garçons, manifestaient une révérence amusée, voire ironique devant le compagnon d'hier devenu différent d'apparence, qui savait toujours aussi mal délimiter son humeur et son humour, tantôt naïve importance, tantôt franche rigolade.

Qu'était-il donc allé faire dans cette galère ?

Sans doute était-il, plus que d'autres gamins à cet âge, innocent et crédule: il n'avait jamais été fermé aux dévotions, (il ne le sera jamais), -c'est à dire aux divinités champêtres -bienveillantes, de celles qui permettent de rêver sans empêcher de rire -ou redoutables, de celles qui font si agréablement frissonner.

Il croyait en Dieu (le pluriel serait plus pertinent) mais le catéchisme l'avait entretenu savamment et froidement de quelqu'un qui n'était évidemment pas futé (il était clair que trop de choses allaient mal: l'affaire d'un "triste ouvrier" avait dit l'Oncle Benjamin) ... Ni bonhomme (un bonbon de trop, un gros mot lâché, une pomme chipée, une curiosité dite malsaine et le Monsieur se mettait en boule). Une sorte de caractériel qu'étaient censés chanter des individus bilieux et compassés. A éviter !

Paraître, c'était comparaître ! L'ennui c'est qu'il voyait tout, affirmait-on... Mais le bon sens disait que la commune était trop vaste pour qu'il puisse avoir l'oeil derrière tous les buissons.

Alors pourquoi de la "théologie"?

Un naturel besoin de sacré ? Ou un simple défi à soi-même? Une sorte de souffle mystique? Une soudaine mésentente de l'hypothalamus et du cortex comme dirait le psy? Un coup de foudre ou un coup de tête ?

C'était pourtant de son plein gré qu'il était parti avec ses rêves en Aunis et Saintonge aux superbes églises romanes vides.

Malheureusement, le Dieu dont on discourait était l'équivalent exact de celui du catéchisme : mêmes papes, mêmes papiers! Il était secret en diable et, si l'on en jugeait par la mine de ceux qui semblaient en savoir long, peu enclin à la jubilation, pas même au contentement innocent !.

A ceux qu'inspirait une mystique, on offrait un système... Avec une place dans l'entreprise...

Le Dogme, évidemment, on l'apprenait sans comprendre, c'est dans sa définition. Qui posait des questions n'avait pour réponse qu'un regard inquiet sinon méfiant.

Quant à ce qu'on nommait la Morale, qu'était-ce d'autre qu'une liste d'interdits?. Qui n'avaient rien d'incontournable: tu ne tueras point -sauf si la guerre est "juste"! Pour ce qui est "d'honorer son père et sa mère" le motif en était que ça permettait de "vivre longtemps". Singulière équation qu'il trouvait scandaleuse

Ce Dieu, c'était donc le lointain patron d'une multinationale dont ses compagnons et lui seraient, les commerciaux?

c. La dignité rebelle

Il avait entendu parler des "prêtres-ouvriers", audacieuse antithèse. Son ambition, c'était d'être docker à La Pallice.

L'évêque, le fit venir à propos d'un litige avec le professeur de dogme, timide mais teigneux. C'était au sujet d'un "serment antimoderniste" alors obligatoire (personne ne sait plus ce que c'est).

Il avait refusé de le prononcer. Sans raison puisque (mettons-nous à table et mangeons le morceau: l'hérétique, c'était moi) je n'y croyais pas. Pour le plaisir de provoquer l'idiot péremptoire, lequel avait dit non au conseil d'ordination? Il avait dit non? J'avais dit: bon! L'éternité, je la trouverais ailleurs!

Le professeur de "morale" d'autant plus furibard qu'il ne pouvait piffer son collègue de dogme, avait dit zut! et alerté le patron du diocèse, lequel avait pris la dispute avec humour et m'avait jovialement dit "d'avancer"...

Cette affaire se réglerait à Lisieux puisque je venais d'y être admis pour une année d'études supplémentaire.

Donc, "j'avançai" honnêtement quand l'archiprêtre chevrota: "Accedant omnes qui ad etc...". J'ai bravement répondu: "Adsum!" Je suis là, c'est moi"

Nous étions trois à " faire le pas ":

Olivier, un menu doctrinaire, docile jusqu'à la corde, précautionneux et ambigu, qui devint vicaire épiscopal, - quasiment évêque: ça lui allait comme la mitre! C'est, je crois bien, quelqu'un qui, de sa vie, n'a jamais vraiment ri. ni pleuré... Le pauvre!

Didier qui avait le profil et la verve de Cyrano, (" Que Montfleury s'en aille ! Ou bien je l'essorille et le désentripaille!"). Un an après être entré "en fonctions", il fut frappé par la grâce (d'une jeune paroissienne) et annonça en chaire qu'il se mariait dans la semaine: il devint secrétaire général de préfecture ou quelque chose d'équivalent

C'était moi le troisième.J'étais promis,sans m'en douter le moins du monde,au plus bel avenir puisque je serais cinq ans plus tard,le mari de Gagi..

La chance,décidément,ne me quittait pas

Je rejoignis Bordeaux,comme convenu avec la Mission de France,pour y "faire un stage".Travail comme manoeuvre dans une usine de Bègles où l'on fondait la graisse de bêtes mortes.Sublimes puanteurs!Ayant dérapé sur les bords glissants d'une cuve,je faillis périr ébouillanté(j'eusse été proclamé martyr,belle occasion envolée!) mais mon ange gardien,qui avait de grands bras et de grosses moustaches,intervint et me rattrapa de justesse.Nous avons superbement fêté ma survie au bistro du coin.

Deux mois après,j'étais à Lisieux.Il y règnait obstinément le parfum,terrestre et ascétique,des tripes à la mode de Caen.Dans les vapeurs mystiques et anarchiques des enfants du bon dieu .

Les profs étaient de grande classe(et je ne dis pas cela parce que l'un ou l'autre d'entre eux serait un jour directeur du personnel d'une grande entreprise, rédacteur en chef d'un hebdo important ou encore,par suite de quels égarements?-archevêque)En ayant l'air de ne savoir rien de rien ils disaient tout de tout.C'était une méthode:ils nous apprenaient à nous poser même les questions qu'on ne pouvait résoudre"Le beaucoup savoir doit apprendre à beaucoup douter" avait dit l'ami Montaigne.

Je me questionnais avant,mais c'est là que j'ai donc appris à "quérir",à "quêter" humblement c'est à dire à tendre ma sèbile à l'Infini (pour faire pompier).Qu'elle se soit emplie de dons invisibles,je n'en suis pas sûr;en tout cas,ce fut sans bruit...

Dieu ne me semblait pas invraisemblable
"Moins on croit en Dieu, plus on comprend que d'autres y
croient"remarquait Jean Rostand.

J'aspirais fort à son existence.Mais pas
celui dont on nous avait jusqu'alors rebattu les oreilles

Il fallait le mettre au pied du mur,-
pensais-je non sans présomption.En allant, avec les autres
"saints en enfer" (Dixit Cesbron, qui exagère),dont nul en ce
temps-là n'imaginait qu'on pût en sortir.

J'y eus ma place:"l'enfer",ce fut Saint
Ouen.Frustrations et allégresses allègrement confondues..

Pas vraiment le paradis,mais pourtant un
séjour d'élus!(Je ne parle pas de ceux qui y dépérissaient
malgré eux !)J'étais sûrement le seul "hôte" qui avait
choisi"l'hôtel".Mes voisins et voisines,"familles"émouvantes et
mouvantes,vivaient à quatre ou six dans leurs vingt mètres
carrés,faute de pouvoir être ailleurs.Eux!

Aucune eau courante,sauf celle qui
dégoulinait du toit sur le balcon.Les tinettes,(que j'appelais
bravement chiottes,comme tout le monde)devant lesquelles il
fallait attendre son tour,débordaient de matières aux
exhalaisons complexes mais cependant précises et
pénétrantes.De grasses inscriptions sur les murs vous offraient
le septième ciel dès ce monde-ci,avec de multiples quoique peu
variées promesses(gravures à l'appui) de rendez-vous
bienheureux ...

Malgré des efforts certains mais naïfs et
maladroits.pour m'intégrer,comme on dit,je me trouvais
indécent dans ce sous-prolétariat,misérable,fataliste.-et
chaleureux! Car je fus vite accueilli et adopté par des gens
simples,prêts à m'aider.Sans doute soupçonnaient-ils quelque
incartade,aberration,faute et punition.Si j'étais là, c'est que
j'étais,à leurs yeux,comme eux,un réprouvé.J'ai beaucoup
appris et beaucoup reçu auprès d'eux.Les moments souvent
pénibles que j'ai passés là font partie de mes riches
souvenirs,avec des regrets persistants de n'avoir pu être pour
eux,d'un meilleur usage....

L'usine n'était pas précisément non plus un eden pour un médiocre expert de mon acabit. La bonne volonté n'implique pas une adaptation automatique. Ce que vous croyez intelligible paraît de l'amphigouri. Ce que vous appelez panache, on le tient pour du gâchis. Il en était peu autour de moi qui n'eussent préféré être ailleurs...

Les "camarades" me trouvaient sans doute un peu fou ("Dire que tu pourrais être heureux comme un coq en pâte à la campagne, au lieu de te faire chier ici!"). Mais voyaient peut-être une sorte de courage inconsidéré dans la démarche et j'avais une facilité de langage bien utile face aux autorités de l'entreprise, qui appréciaient le "bien dire", fût-ce l'imparfait du subjonctif. Face aux matraques, la grammaire est inefficace mais un directeur général peut apprécier la syntaxe. Je fus vite là aussi adopté. Rapidement je devins "délégué". Inopinément j'entrais dans un nouveau clergé! Ce fut épuisant, romantique, enivrant! Inutile.

@ Généreux, on se fait naturellement aimable. Aimable, on est vite aimé. Aimé, comment ne pas devenir naturellement aimant -et amant pour peu que les atomes s'en mêlent.

Des filles de dix-huit/vingt ans, jolies intelligentes, courageuses, enthousiastes, simples et gaies nous ouvraient sans façons leurs bras: ma chance, une fois encore, fut de ne pas m'y réfugier malgré un obsédant besoin de tendresse et de ...communion..

Pourquoi n'avoir pas consenti à des amours qui m'auraient peut-être alors comblé ? Je me le demande. Le pluriel peut-être: l'amour véritable est toujours singulier.

Sûrement pas cette phobie devant "l'éternel féminin", si inconsciente ou si hypocrite, commune alors dans le monde clérical. Si persistante, apparemment! Au point qu'on y choisirait un macaque, plutôt qu'une femme, pour porter la mître ou un merle pour chanter la messe !...

Il n'est pas facile de trouver un job quand on s'est vaguement teinté de théologie, et qu'on ne sait pas vraiment quelque chose d'autre. Beaucoup "restent"... avec une amie. Sans scrupules pour les mieux informés. Et avec peut-être plus de vrai dévouement que s'ils étaient mués en vieux abrutis soiffards et solitaires...

S'ils avaient une conscience propre sous leur pourpre, les juristes vaticaneux s'occuperaient moins de la problématique des mâles et davantage du mystère du Mal!

Le couple, dans lequel ils se plaisent, observateurs indigents ou malintentionnés, à ne voir qu'une copulation, c'est une discipline de vie, une jubilation de l'être tout entier, une sorte de consécration. L'éloignement du "sexe", sinon toujours affiché, du moins présenté comme évident, n'est qu'un leurre pour autrui ou une tromperie de soi-même. Une sorte d'auto-discipline, quelque peu masochiste, qui fait passer inconsciemment l'orgueil de l'ascétisme devant les attirances les plus honnêtes, les plus belles, les plus généreuses!

J'aime à croire que ma réserve, c'était l'attente d'une destinée, le pressentiment d'une rencontre à venir, à la fois promise et inespérée...

Qu'êtes-vous devenues, Annette, Mado, Françoise, Maria? De vieilles dames qui pour moi sont restées de séduisantes filles en fleur. Vous aviez le charme, le courage, l'intelligence, le dévouement. Tout pour être heureuses et rendre heureux.

Nos "prises de parole", nos distributions de tracts à l'entrée ou à l'intérieur des usines étaient, pensions-nous, du haut de gamme mais nous chantions faux. J'aurais aimé que, l'âge venu, le bon sens ressaisi, l'enthousiasme maintenu nous puissions nous retrouver tous avec Gagi. Quels rires ! Et quelles nostalgies! Nous n'avions pas changé le monde!

Je tins bon trois ans,-avant de me convaincre que je menais une vie absurde.Il fallait en convenir:si j'avais une place à tenir quelque part,elle était ailleurs.

Nos bleus de travail n'étaient pas de trompeuses fantaisies,pas plus que que nos chambres d'hôtel minables,où les courants d'air vous rappelaient la juste définition de l'humoriste:"Air:substance nutritive fournie par un généreuse Providence pour engraisser les pauvres".Le travail était pénible;la couche,inconfortable avec des punaises voraces et têtues.Mise à part la cantine de l'usine,l'autopâture était aléatoire..

Mais demeurait cette référence essentielle, notre liberté:ce monde misérable où nos voisins,nos camarades étaient condamnés à vivre,nous y restions de notre plein gré.D'un moment à l'autre nous pouvions regagner un environnement matériel et intellectuel confortable où,après désertion,on nous eût reçus comme rentrant du champ d'honneur .

Je ne m'étendrai pas sur les permissivités accordées sans complexes à des hommes de notre condition-du moment qu'elles demeuraient prudentes,c'est à dire un tant soit peu clandestines.(Nous savions que telle Eminence,d'ailleurs fort aimable,avait fâcheusement rendu l'âme dans un bordel)Un camarade m'avait demandé un soir l'adresse d'un hôtel (sans autel) discret pour y célébrer avec la femme du jour.Je suis resté hors de ces liturgies,-mais sans les trouver impies .

Il n'est pas honnête,comme l'église s'y emploie trop aisément,de mettre le départ des prêtres sur le compte des "femmes",ce qui d'ailleurs ne serait déshonorant ni pour elles ni pour eux..Et quelle minuscule idée d'un Dieu qui se préoccuperait à ce point des testicules de ses commis !

Certains ont tout simplement envie de faire autre chose que de la représentation plus ou moins commerciale.

D'autres n'ont plus la foi de jadis ou de naguère et ne peuvent vivre dans le faux-semblant

C'est vrai, les plus normaux (les plus valables) ont besoin d'aimer et d'être aimés: certains, j'en ai connu qui m'étaient très chers, auront le bête (parce qu'inutile et même nuisible) "héroïsme" de s'en passer. et de se frustrer de ce qui eût peut-être fait le bonheur et l'utilité de leur existence.

Tel de mes intimes, ancien officier sorti de St Cyr, m'a avoué, à 28 ans, qu'il venait de rencontrer "la femme de sa vie" Il m'a demandé conseil. Dangereux innocent que j'étais, je lui ai dit de "tenir". ou quelque chose comme ça : à cette époque j'étais encore quelque peu "illuminé". Tenir ! A quoi ? Il a tenu et fut tout sa vie, honoré et malheureux

Foi de Vendéen demeuré vêtu de probité candide et de bleu pas bien propre, je respectais un contrat primitivement consensuel .C'était tout. C'était trop. Seul, on n'est pas en bonne compagnie.

Bien m'en a pris cependant! Une chance, je le redis. J'ai quitté, la tête haute, (et la nuque peut-être un peu trop raide...) ce "monde" d'où l'on chasserait "le doux rêveur de Galilée" de Jean Jaurès. (Rêveur, sans doute. Doux? Je sais bien qu'avec sa barbe fleurie, ses longs cheveux, son regard langoureux, les images dévotes en font un personnage sirupeux, efféminé, mélancolique. Je préfère cet enragé, le front plissé de colère, les lèvres pincées, l'oeil noir et le bras musclé, ce jeune costaud méchant cognant avec vigueur sur les marchands du Temple, -tel que l'a peint Rembrandt !)

On a même réussi à exalter son échec en le représentant sur une croix! A quand une guillotine à chaque carrefour, en souvenir ou de Louis seize ou de Danton?

S'il pouvait encore s'intéresser à notre espèce, sans doute, transporté de fureur, sortirait-il de leurs palais, pape et cardinaux, à grands coups de pied dans le troufignon! Aucun risque: les "petits Grecs" d'Asie mineure l'ont bien enterré voilà deux mille ans... Le Polonais peut, en toute quiétude mettre sur les autels saint Machin de l'Opus dei!

Les questions du charpentier, je les ai préférées aux "réponses" des pontifes qu'on n'interroge qu'à genoux... Pour le dire en quelques mots, si je ne suis pas devenu un fonctionnaire clérical bien peinard; si j'ai voulu (sans aucune compétence et avec peu de plaisir) travailler sur un tour à métaux, c'est que me tenait la passion, -et l'illusion- de changer le monde.

La Mission de Paris, c'était une bande.

Son étendard (symbolique), par conviction et provocation, était rouge. C'était de joyeux mais inquiets compagnons, décents et truculents, qui se rencontraient une fois par mois, en groupe ou plus souvent, à plusieurs selon les affinités du quartier et du métier, sans exclure quiconque

Tous "réalistes": modestes gourmets souvent crève-la-faim moins par indigence que par négligence mais qui pouvaient se satisfaire d'une croûte de pain tout juste extrait du fournil, agrémenté, pas seulement pour la galerie, du coup de rouge prolétarien. Tous idéalistes en diable mais pas unanimes à tout propos même si les confrontations ne tournaient jamais en affrontements. Chacun en restait à ce qu'il lui fallait croire, même aberrant. ("Tout le monde a plus besoin de croire que de juger" a dit, ou quelque chose comme ça, le cousin Sénèque). Tous, s'ils mettaient en cause un système, s'interrogeaient d'abord eux-mêmes sans aucune mansuétude. Ils étaient "à la question" au sens de l'ancienne torture, toutes proportions gardées. (leur agonie fut courte). De bons types.

Un peu trop conscients d'être des phénomènes, ils n'étaient pas fâchés de leurs effets. D'ailleurs l'empressement des penseurs progressistes à célébrer leur action aurait pu leur tourner la tête. même s'ils savaient qu'on ne découvre pas la "condition ouvrière" et moins encore "l'âme" aussi aisément que des oeufs de Pâques sur une pelouse.

La mienne, de tête, par bonheur, ne tourna pas. On pouvait donc sortir de la mythologie sans tomber dans la névrose.

Je m'en étais aperçu à temps, je ne croyais plus en ce Dieu que, malgré des efforts candides et obstinés je n'avais jamais pu adorer

Transition initiatique? Catharsis bienfaisante?
Superflus, les grands mots! Evolution normale et prévisible.
Peut-être avais-je évité inconsciemment de noter les étapes
d'un parcours dont je voulais ignorer le terme... Pour ne pas
me compliquer trop la vie? Plutôt par refus d'une
introspection qui cadrerait mal avec nos soucis quotidiens et les
détresses de l'entourage...

D'autres avaient sans doute plus de conviction,
plus de "profondeur", comme on disait, -sans y voir mieux pour
autant. Je vivais, quant à moi, à la surface de moi-même, sans cet
ancrage à des certitudes, des conventions, ou des comportements
qui, à mon sens, n'étaient rien que des convenances ou des faux-
semblants.

La main, dit-on, guérit de la métaphysique. Je
me sentais mieux. Mais que faire? Je n'étais plus (l'avais-je été?)
"prêtre". Et, il s'en fallait, pas non plus "ouvrier". Encore moins
"prolétaire"! Pas troublé mais fâché. On ne renonce pas sans
regrets ni colère aux imageries de l'enfance. Tant pis! Aux
fumigations enivrantes et mensongères des clergés de tout
poil, je préférais les débats malaisés mais lucides et les
engagements efficaces et sensés.

J'en parlai à deux ou trois amis. Ils me
dirent: "Pas grave, tu te casses" Merci, les gars ! Eux ont attendu
deux ans pour claquer la porte : que Rome les condamne... Ou
sont rentrés, malheureux et confus, au bercail, comme on dit si
bien....

Se casser? Facile. En réalité, j'étais déjà parti.

Se caser? C'était une autre paire de manches. Je
n'étais pas un métallo surdoué. Chez Delahaye, je fabriquais
parfois pendant des semaines, la même pièce qui équiperait des
Jeeps pour la guerre d'Indochine. La guerre ou le chômage ! Les
plus courageux militants, avec une famille à nourrir, n'avaient
pas le choix. Moi qui ne risquais rien, je protestais souvent avec
véhémence. J'étais pour le moins indésirable auprès de la
Direction et elle ne fit pas faute de me virer au premier
prétexte. L'excuse efficace (déjà!): compression de personnel.

Le Latin, le Grec, l'Histoire, la Philosophie m'intéressaient évidemment plus que le laminage ou le profilage des métaux. J'avais pris le temps d'assister à quelques cours à la Sorbonne, pour me détendre mais sans m'en vanter... Avec un peu de mauvaise conscience.

Ce que, dix ans plus tôt, on m'avait affirmé, était donc vrai: j'étais "fait" pour être pédago... Mais à cause de l'attachement à mes compagnons et de la persistance de mes rêves je reportais à plus tard un changement de "métier."

Un ami juif, Dav(id), vendeur de chaussures au Marché de Saint Ouen m'avait proposé de partir en Israël avec lui travailler un an dans un kibboutz. J'étais d'accord.

Départ sans histoire, décrassage garanti, pensais-je.

Mais nous étions en juin: trop tard pour les vaccins. Nos congés payés seraient terminés avant les délais prescrits. Je serais de nouveau à l'atelier pour y "gagner ma vie" (comme on dit si mal).

Je suis donc allé par hasard à Barcelone, puis à Valence. J'ai pris le bateau pour Ibiza sur lequel j'ai rencontré Gagi. Le voyage a duré quarante sept ans.

Une autre vie, plus sereine et plus modeste, pouvait commencer

*

En fait nous avons pensé "rejoindre" le sous-prolétariat, dé-christianisé (s'il l'avait jamais été) trompé, méprisé ou simplement rejeté. Mais pour ouvrir des portes qu'il n'était pas question de forcer, il nous manquait les clés.

Nous nous voulions militants:or nous vivions au milieu d'un sous-prolétariat anémique et blessé qui bien loin de l'avant-garde,traînait sa misère,en demandant de l'aide et non des armes et bien plus du pain que des roses.Naturellement,nous nous sommes retrouvés en pointe,au rang des "meneurs" (comme,-dans le beau monde-on disait avec un rien de frayer et de nausée)

Avec ceux(c'est à dire les moins démunis des pauvres) qui avaient une vraie culture ouvrière,qui ouvraient les "avancées des prolétaires" et qui regardaient sans excessive bienveillance ceux qui restaient en bord de route.

C'était une autre "communauté".Il n'y avait pas eu,vraiment,de notre part,d'arrachement culturel à un milieu qui n'était pas vital:nous étions loin d'un clergé assoupi dans ses définitions et ses pratiques.Il nous avait fallu quand même procéder à un rude et continuel remaniement de notre champ de conscience et réinterpréter des signes qui jusqu'alors avaient échappé à toute exégèse.La tête ne suivait pas toujours les jambes et vice versa.

Nous étions entrés dans un culte qui avait,lui aussi,ses pontifes,ses officiants,ses rites,ses communions et ses excommunications...Rien n'y était parfait mais la sclérose n'avait pas encore gagné les rangs.

Etait-ce au cocher ou au cuisinier,- au "prêtre" ou au "métallo"-que l'on parlait?L'ambiguïté devint vite insurmontable...Dieu ne pouvait pâtir des errements du suisse mais le camarade d'atelier ou le voisin d'hôtel avaient droit à une décision claire et à une position ferme.Un propos de salut immédiat et concret qui n'avait rien à voir avec de prétendues fins dernières..

Il nous est arrivé de rentrer perclus de coups de matraque et même avec la mâchoire abîmée.Il s'agissait là de consécration moins avantageuses et moins solennelles que celle de la cathédrale,mais plus méchantes et plus durables.

Décidément les traités systématiques,les théories anesthésiques et les commentaires alambiqués étaient d'une autre époque.Les invectives et le poing du charpentier étaient nos implacables références.

Heureusement on peut naître fou et ne pas rester.

Mais une conversion, même longuement mûrie, même affirmée par un acte précis, ne se fait pas en un jour. Le moment vint de choisir "notre" monde.

Ce fut tragique pour quelques-uns. Pour les autres, je le répète, ce fut, sinon sans regrets, du moins sans drame, tant l'évidence était forte. Le voyage se poursuivait.

Passer d'un délire à un autre n'aurait pas été la bonne voie pour retrouver le bon sens. L'expérience nous avait infligé un démenti; elle nous avait obligés à nous reconstruire. En quête d'identité, nous étions pareils à des sans-papiers

Candeur des premiers jours qu'étiez-vous devenue?

Plutôt que d'admettre la vanité de notre engagement, nous aurions préféré avoir des reproches à nous faire. On rougit plus volontiers d'une faute que d'une erreur...

Il fallait en convenir: la loyauté vraie, la promotion authentique, la raison et l'honneur de vivre étaient du côté de la rupture ouverte.

Je me suis réjoui d'un choix qui ne fut pas même méritoire ni, moins encore planifié tant il parut naturel et raisonnable

Ne craignons pas les grands mots: la dignité rebelle, ce fut l'honneur pour tous.

Le bonheur, pour quelques-uns.

Pour moi, tout ensemble : ce fut Gagi.

Guidage magnétique ?

Je m'étais bien souvent demandé: "Ce qu'on nomme théologie, qu'est-ce d'autre, au mieux, que de la science-fiction qui lasse toute poésie; au pire, qu'une sorte d'imbécillité, d'arrogance ou de blasphème?"

Je ne me pose plus la question. J'essaie de comprendre des silences.

Au nom de qui et de quoi interdire à quiconque de choisir entre divers préceptes et différents concepts? L'incroyance, affichée ou non, peut relever de l'humilité, être une sorte d'ascèse. Il arrive aussi que la droiture s'accommode mal du droit, s'il n'est plus qu'un juridisme. L'hérésie ne serait-elle jamais un signe de bonne foi, de santé et de courage? Le Galiléen, dans ses justes colères, n'a jamais brûlé personne, même si lui ont échappé quelques menaces, -contre les faux-culs!. Prophète raisonnable, il s'est bien gardé justement de ne pas être trop clair. Il semble même qu'il ait douté, ce qui est souvent sage!

"Un peu de science en éloigne beaucoup de science y ramène" Des gens qui se prenaient sans doute pour des savants nous ont beaucoup répété ça-qui les arrangeait: nos doutes étaient, selon eux, le signe d'une déficience, sinon de l'esprit, tout au moins de la connaissance.

Je ne sais pas ce qu'est "l'au-delà" mais j'ai connu "l'en deça"

Demain, le paradis ? Si vous y tenez ...

Pour moi, le paradis, c'était hier et je le croyais éternel. J'aimerais dire merci à Quelqu'un qui m'aurait fait vivre ce que j'ai connu; même si le parcours s'est brutalement terminé...

Les religions, si on demeure souvent perplexe devant les rites qu'elles imposent ou qu'on leur réclame, sont d'abord ce qu'on en fait. Seulement refus délibéré du merveilleux, l'incroyance même est une croyance "On ne peut pas tuer l'idée à coups de canon ni lui mettre les poucettes" rappelait Louise Michel. Un placebo peut s'avérer utile, voire indispensable. A chacun ses béquilles...

Si une foi, sans nuire à personne, est utile à quelqu'un, n'y touchez pas !

On s'est toujours et partout interrogé devant l'inconnu.. S'incliner devant le mystère? Il le faut bien! Inventer des énigmes, ou les épinglez, pour s'offrir des réponses même dérisoires, c'est de tous les temps. Mais ne questionnez pas Lucifer.

De Voltaire, impitoyable: "On a fait un article de foi que Dieu est venu chier et pisser sur la terre; que nous le mangeons après qu'il a été pendu, que nous le chions et le pissons. grand dieu !" .

Le patriarche de Ferney, quand il voulait frapper fort, se plaisait à parler cru.

Rabelais n'eût pas démenti ! Mais il eût été moins téméraire et -quoique ou parce que moine-, plus ... "civil"

...Laissons cependant au plus hardi des deux le mot de la fin "Que chacun aille au ciel par le chemin qui lui plaît!"

1951. Réminiscences

**Tant pis si je parais faire dans l'éloquence !
Nous ,les "libérateurs", nous étions dans les fers
D'un pontife, octroyant,semblait-il,des vacances
Mais qui se repentait de nous avoir soufferts.**

**On nous avait laissés parler non sans jactance...
On nous félicitait du beau spectacle offert:
Imaginez combien grande était l'importance
Des "saints",comme on disait, qui s'en vont en "enfer"!**

**Fut vite désuet notre vieux catéchisme,
Et s'en vinrent bientôt les lointains exorcismes:
Rome avait trop longtemps fait semblant d'être ailleurs.**

**Quand on pria les "saints" de rentrer dans l'église,
Chacun, sans s'émouvoir,fit alors sa valise
Et, sans façons,quitta son auguste employeur.**

**La célèbre Mission mourut sans même un rôle !
Le fait semblait alors à tous des plus banals:
On n'était plus au temps* où l'évêque de Bâle
Citait les mouches par devant son tribunal...**

***1479**

Roses

Deux roses
Ensemble écloses
Au clair matin d'un bel été
Ne mettent pas en cause
L'éternité.

Quant un orage emporte l'une
L'autre encor veille au clair de lune
Comment imaginer
Un ciel qui peut assassiner?

Le parterre est, lui, sans problèmes .
Belles roses, beaux emblèmes,
Ce qui pourrit
Nourrit,
Et refleurit.

De vous, senteurs qui se révèlent,
Qui fanerez,
Vous gâterez,
De vous naîtront des fleurs nouvelles.
. C'est ce qu'on dit
Quand on parle de paradis...

Pardi!

Non, je n'ai pas rêvé

Mon bonheur, Gagi, c'est de penser à toi.

Triste bonheur, puisque tu n'es plus là..

**Il s'y mêle beaucoup de regrets et un peu de remords..
L'allégresse l'emporte cependant sur le chagrin, quand je me
rappelle tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons aimé,
tout ce que nous avons été ensemble. Les propos et les silences, les
loisirs et les travaux, les voyages et les maisons.**

**Quelle inimaginable chance fut la mienne ! Plus rien ,
me semblait-il, ne me restait, - quand tout me fut donné !**

**- J'aime bien quand vous venez: vous avez toujours le mot
pour rire," m'a dit la boulangère.**

Si elle savait!

**Je "blague" en effet ... Qui ne sait que l'humour est souvent
la politesse du chagrin?**

Du genre:

- Vous faites payer même le samedi ?

**- Formidable, votre méteil! Mais vous devriez donner , en
plus, - gratuitement bien entendu, - les rillettes à la graisse d'oie ou
le beurre salé ...**

**- La Sécu va vous envoyer les gendarmes. A cause de mon
cholestérol...**

**- C'est de la fausse monnaie. Mais récente. Je l'ai fabriquée
cette nuit. Le monsieur peut vous l'affirmer, il était avec moi.**

" Le monsieur" s'amuse et, bien entendu, ..confirme

**On n'en fera pas un anthologie. Traits d'esprit qui ne volent
pas bien haut mais font exister la serveuse, et le client....**

C'est vrai,j'ai aisément le "mot pour rire"

Si on savait comme je n'ai pas envie de m'amuser! Mais pourquoi le dire?Chacun a eu,a,aura son lot de chagrin et si on ne meurt pas désespéré,c'est qu'on avait fini de vivre avant le dernier soupir ...

Puisque tu n'es plus là,je ne sais qui j'y suis. A quoi servirait de le demander?Et à qui?Il est des peines qui s'assument ou non mais ne se partagent pas.

C'est vrai,je sais plaisanter.C'est inoffensif et gratuit.La boulangère rit en répondant sur le même ton.Nous sommes donc à égalité.Elle est contente.

Et moi, je rentre dans ma maison vide,manger tristement mon bon pain.

Tout seul

En pensant à toi. Avec bonheur et chagrin....

*

Non, je n'ai pas rêvé.

Je t'ai rencontrée. Nous avons eu une vie commune (comme une) qui ne fut comme aucune autre.

Ensemble nous avons aimé,admiré,compati,partagé...Si le rêve a pris fin,c'est le destin de tous les vivants.Tant d'autres, pour n'avoir connu que le malheur,ne comptent plus que sur la délivrance!

Aveux

C'est vrai que je n'étais pas beau
Ni d'une rare intelligence,
Mais il en est de pire engeance
Qui naissent avec un pied-bot.

Si je fus quelque fois premier
C'était d'une modeste école;
Mais je tirais mille symboles
Des arcanes de mon plumier.

Je pris sans doute quelques gnons
A l'heure où chantent les mystères,
Mais il est pires monastères
Et plus sordides compagnons.

Je visai quelques horizons
Pour des courses pas bien lointaines,
En cherchant dans d'autres fontaines
Ce que j'avais à la maison.

Je ne fis pas dans l'héroïsme
Mais ne fus pas lâche non plus,
Sachant que les vrais cataclysmes
Font les courages superflus.

Féru de châteaux en Espagne
Il m'arriva d'y voyager
Pour y trouver une compagne
Dont je n'aurais osé rêver!

Je n'avais pas,dans mon métier,
Les honneurs qu donnent les titres,
Mais j'essayai sur mon chantier,
De rester sage en mon chapitre.

Quand je flânais le long des routes
Sans moi,d'autres marchaient en rangs...
Je connus la chance du doute,
Le risque d'être différent

Toujours ouvert à l'hérésie
Et sujet à tous les travers,
Je tâtai de la poésie,
Et,téméraire, fis des vers

Je fus donc,comme on dit,poète,
Une fois de plus,objecteur
Car qui se passe d'exégète,
Ne peut espérer de lecteur ...

Fautif sans que je m'en accuse
Mais par moi-même impardonné,
Souvent naïf mais non sans ruses...
C'est ainsi qu'on fait des sonnets.

A chaque jour suffit sa fête:
Je sais,de chaque instant,le prix,
Et qu'on est toujours un peu bête
Si l'on croit avoir tout compris...

Mais à quoi sert donc un poème?
Puis-je m'en expliquer un peu ?
-Au plus grand bonheur,si l'on peut
Les offrir à celle qu'on aime ...

" Habiter poétiquement..."

.. "Habiter poétiquement la terre,"c'était le propos d'Holderlin...avant qu'il perde la raison...

Poétiquement?Voir le monde tel qu'il est ou tel qu'on voudrait qu'il soit ?

Tu n'inventais pas le monde,toi,tu l'observais.Tu n'en faisais pas l'inventaire,au sens juridique et comptable comme on cède ou on acquiert,-tu le découvrais.Comme une offrande,comme un partage;avec ce qu'il a de délicat,de solide,d'indéfinissable,de fragile,et de défini,de bon et de mauvais,de bon au-delà du mauvais ou de magnifique au-delà du tragique .

Ni pour la communion ni pour le refus,tu ne cédais aux apparences,tout en sachant qu'on ne peut tout élucider et qu'il y a peut-être,un sens sous le mystère .

Peut-être ...

Tu savais que rien n'est jamais définitif,c'est pourquoi tu n'aimais pas définir,c'est à dire limiter,enfermer,conclure. "On verra bien" Je l'ai répété:tu voulais"voir" La poésie est justement d'abord dans le regard qui la perçoit ou qui la crée.

Toi qui avais eu faim et froid pendant la guerre,j'ai toujours admiré comme tu étais à l'abri de la gêne,je veux dire que tu supportais la nécessité sans que jamais elle ne t'écrase.De la privation,tu ne faisais ni un drame ni une espérance.Glorioles, primautés,privautés,désirs superficiels,qui sont la satisfaction ou la torture de tant d'autres,tout cela,pour toi,était bien égal.Le pire des besoins,celui de l'impossible,tu l'ignorerais toujours.

L'utopie,l'étymologie l'indique,c'est "nulle part": on n'y fait pas de racines.Toi,tu trouvais le bonheur à planter et à t'implanter Le monde n'est pas un poème silencieux,c'est un langage discret,secret que tu savais entendre.Tout peut devenir dialogue .

Habiter poétiquement n'induit ni l'orgie ni l'extase pas plus que ne doivent s'y dissimuler l'égoïsme ou l'indifférence. C'est une présence au monde,dans la contemplation et l'effort,dans la joie et le chagrin partagés,une quête sans illusion de l'éternel dans l'éphémère,la modeste conscience d'un fonds hérité.

"Habiter poétiquement la terre" c'est la sauvegarder et la promouvoir, l'aimer en s'efforçant d'y rendre la vie meilleure. Sans proclamations, sans déclamation, sans illusions, avec modestie et courage.

Avec la décente énergie du désespoir? Non, car le désespoir relève parfois aussi, d'une prétention, comme un excès.

Avec cette noblesse naturelle qui non seulement n'attend pas de gratitude immédiate mais sait aussi se passer de reconnaissance; qui peut réévaluer sans mépris et dont le désir peut rester inassouvi.

Comme tu le savais, toi, Gagi,

Il y a toujours peu ou prou, dans l'amour, une part de sacrifice de soi. Qui, s'il aime de toutes ses forces, bien loin de songer à le mesurer, s'en aperçoit vraiment - tant le "moi" est devenu un "nous"?

Les psychanalystes parlent des souvenirs heureux comme d'une armature nécessaire. Ma mémoire en est pleine. et, de tous les sentiments que je te garde, le plus fort c'est le respect qui l'emporte, - avec la tendresse.

J'ai envie de dire merci. Mais à qui ?

Destinée? Hasard. Qui diable aurait pu s'intéresser à moi?

Dire merci à qui m'aurait privé de toi? Peut-être puisque tu m'aurais été donnée .

Poétique, touchante, fragile, absurde hypothèse.

Qui permet de survivre ...

Avoir été

**Quand nous serons tous deux sous terre,
L'un tout près de l'autre étendus,
Ensemble et pourtant solitaires,
Si près et pourtant si perdus...**

**Jadis ensemble côte à côte,
Eternels autant que des dieux,
De terre commune les hôtes,
Sans joie et sans peine,-sans yeux.**

**Nous n'aurons même plus de lèvres
De celles qu'offrent les amants ...
Nous serons à jamais sans fièvres.
Sans allégresse et sans tourments...**

**Adieu les floraisons captives;
Il n'est plus que bouquets fanés
Et les primevères hâtives
Ne poussent qu'en lieux condamnés.**

**Plus de clartés,plus de ténèbres;
Plus de proches ni d'étrangers
Et plus même un voile funèbre
Sur nos squelettes bien rangés**

**Hélas j'avais tant à te dire
Quand la mort vint nous séparer !
Le temps ne pouvait me suffire...
A sa fin,qui s'est préparé ?**

**Sont ainsi toutes créatures;
Il leur faut en finir aussi...
Mais d'où vient pareille nature
Qui tient l'amour à sa merci!**

**Nous serons tous deux solitaires...
C'était hier,l'éternité.
Laissons l'espoir à son mystère ...
C'est déjà bien d'avoir été .**

Chanson...

On dit que le divin Néron
Troussait parfois quelque vestale
Et qu'avec les femmes fatales,
Il s'en faisait le fanfaron...

Sage pour sûr mais polisson,
On dit que l'aimable Montaigne
Voyait dans sa femme une teigne
Et lui préférait les garçons...

On dit que le vieux père Hugo
Tout bonnement, sans qu'il s'en vante,
Chaque jour avec les servantes,
Jouait derrière les fagots

S'il faut en croire son gamin,
On dit que l'évêque de Nantes
Pour seconder sa gouvernante
N'y va pas par quatre chemins.

Et patati et patata !
Tranquillement laissons donc dire
En sachant que parfois c'est pire
Ce qu'on pense et qu'on ne dit pas .

...On ne m'a pas dit mais j'ai su
Ce qu'était le chemin du sage...
De la clarté de ton visage,
Je sais tout ce que j'ai reçu !

Gagi, par un beau soir d'été,
Dans la valse des millénaires,
Par rencontre extraordinaire
Tu m'as appris l'éternité.

Euphémismes

Comme les aveugles sont des mal-voyants, comme on ne parle plus des "vieux" (encore moins les vieillards!) mais du troisième âge (ou plus), ainsi dit-on les "disparus" pour ceux qui "ne sont plus". Euphémismes.

Qui "disparaît" aussi quand s'en va celle qu'il aime? Lui autant qu'elle! Elle ne le "voit" plus. Le couple est brisé. Celui qui survit n'est qu'un reste. Si quelqu'un s'aperçoit qu'il est encore là, sans doute s'en étonne-t-il? Si même il ne s'en indigne d'ailleurs, le survivant ne tient pas à être "regardé".

Celui-là vous fait exister, dit-on, qui vous regarde. Il vous donne de l'importance. Les plus disparus sont les vivants qu'on ne voit pas ou même qu'on n'aura jamais aperçus. Mais il est des morts présents comme s'ils vivaient encore.

Si j'admettais que tu ne me vois plus, - cela m'arrive-je ne serais ni moi ni un autre: je ne serais plus.

Tu n'es pas disparue. Je ne cesse de t'observer, de te contempler, - le mot n'est pas trop fort. Tu n'es pas un souvenir: tu existes dans mon esprit et dans ma chair. Je t'interroge, je t'entends, je te touche. Nous parlons.

Que certains morts sont vraiment des disparus, ce n'est que trop évident. Peut-être l'étaient-ils déjà de leur vivant. Telle femme qui fut aimée jeune et belle, il se peut que "les siens" (comme on dit encore) ne la voyaient plus, - bien avant que son front soit ridé. Tel époux distrait qu'on dorlote ignore peut-être que pour son entourage appliqué mais lointain, il n'est plus qu'une ombre.

On peut mourir subitement, on ne disparaît pas tout d'un coup. Mais, redisons-le, que de gens totalement disparus avant d'être morts!

Nous serons disparus, je serai disparu, Gagi, lorsque je ne pourrai plus penser. Plus penser à toi.

Je "vis" encore. Tu n'es donc pas morte.

En même temps

**Je n'ai jamais écrit,Gagi,rien que pour toi:
Des vers,-bien moins diserts que nos mutuels silences;
Des proses,-qui pesaient bien moins dans la balance
Qu'un tremblement,à peine audible,dans la voix.**

**Je n'ai jamais écrit que pour dire ma foi,
-Sans détour inutile et sans ambivalence
Sans vaine gravité,sans niaise nonchalance-
Et mon amour plus grand et tendre chaque fois .**

**La tendresse,on la tient,souvent,pour chimérique...
Les mots du temps passé semblent ésotériques:
On glose en souriant sur les émois d'antan...**

**Mais que mes vers ne soient plus de mode,qu'importe
Te parler et t'entendre encor me reconforte
Quand bien même je ris et pleure en même temps.**

Vie privée

Comme entre réalité et publicité, entre ambition et simplicité, il faut choisir. S'il se trouve que le choix s'impose ...

Difficile d'avoir des ambitions, sans ambiguïtés, sans détours. Sans comédie, c'est à dire sans masque ou sans double "je".

Sans se livrer Sans s'aliéner.

Non que toute prétention, à plus forte raison toute aspiration, modeste ou non, soit mauvaise. S'il en est qui rendent insensibles et impitoyables au point de "laisser la femme au ministre," (chez ceux-là c'est tous les jours tempête, pour parler comme Stendhal), d'autres poussent au dépassement de soi (si l'expression a un sens:)

Tous deux aimaient le théâtre mais n'avaient aucun goût pour leur mise en scène personnelle. Aux modestes enseignants qu'ils étaient, on avait proposé, pour des motifs divers, des postes plus avantageux, -et plus rentables. Bien loin de les avoir convoités, il ne fut pas question d'y consentir.

Primer, ordonner, diriger, paraître? Non!

Leur public à eux, c'était des jeunes, assidus ou distraits, doués ou mal lotis, aimables ou difficiles, qu'on avait plaisir à aider sans éclats. Tous deux partageaient leurs espoirs et leurs soucis sans en être envahis. Ils n'en tiraient pas gloire mais une juste satisfaction qui ne risquait pas de faire des jaloux.

La réussite de leur vie privée était aussi un gage de succès pour leur fonction qui était un métier, mais aussi un office, une sorte de ministère. De fait, en ces temps lointains, ce qu'on appelait le "corps enseignant" avait peu ou prou la mentalité d'un discret clergé...

Parce qu'il n'était ni retraite ni isolement, leur parcours particulier n'était pas fait de frustrations: c'était un accomplissement nécessaire et, subsidiairement, une invite à progresser.

"Attaché" quelque chose en Afrique ? "Attaché, vous ne courez donc point où vous voulez?" Merci: ils choisissaient eux-mêmes leurs personnelles "attaches" Inspectrice générale? Trop de modestie et de pudeur, de compassion et de rigueur pour juger, scruter, jauger, peser, applaudir ou dénigrer des collègues.- quelquefois, il est vrai, plus doués pour étudier que pour enseigner. Trop d'humour aussi, de la qualité de ceux qui ne prennent pas trop au sérieux leur hypothétique importance... Leurs têtes, pas sensiblement plus petites que certaines autres, ils n'ambitionnaient pas de les coiffer de gros bonnets.

L'exemplarité quotidienne de leur vie sans facettes et sans prétention leur semblait plus sage et plus satisfaisante qu'une course sans fin aux promotions officielles. Ils étaient "affectés" à une tâche, avec affection et sans "affectation"...

Certains considèrent la "vie privée" comme un enchaînement de "privations" imposées ou, à la limite, -sinon désirées, -consenties avec grâce. Leur vie à eux était un jardin où l'espace n'était pas tiré au cordeau, où coexistaient les fleurs dites sauvages avec de familières efflorescences; un enclos accueillant avec des allées secrètes.

Etre dévoré d'ambition, l'expression est éloquente. Passer le meilleur de son temps en approches, en courbettes, en manoeuvres humiliantes? Dans quel but? Pour obtenir une place dans ce qu'on nomme encore la hiérarchie avec, en contrepartie, une "descente de la cervelle dans les fesses" comme disait cruellement Jules Romains. Il est vrai qu'humilié, on pourrait aussi rabaisser; soumis, il serait possible de faire céder... La belle revanche! La belle avance !

C'est donc sans surprise et sans regret, qu'il l'a vue refuser ds places-que d'autres, moins compétents, guignaient sans vergogne depuis longtemps... C'est qu'elle ne s'était pas faite pour le devant de la scène. Naturellement trop distinguée pour se prévaloir

Sa maison n'était pas un palais, pas plus que son mari n'était un prince. L'une et l'autre lui suffisaient .

Aube nouvelle

**Voici donc un nouveau printemps !
Je ne vais pas vous le décrire:
Les mêmes mots feraient sourire
Qui jadis étaient importants.**

**Celle que mon coeur aime tant
Que pourrais-je bien vous en dire ?
La lyre passe pour délire
Sous le terne ciel de Satan.**

**Les champs sont verts, la mer est belle;
Les oiseaux chantent leurs querelles,
Renaît le songe hier exclu...**

**Mais que me fait l'aube nouvelle ?
Me manque celle pour laquelle
Le soleil ne se lève plus .**

Corpus Christi

Nous avons accompagné jusque dans l'église le cercueil d'une de vos "paroissiennes" ("Paroisse" le mot, à l'origine évoquait l'entrepôt, la boutique... Etes-vous rien d'autre, maintenant encore, pour un territoire donné, que le fournisseur patenté-avec droits, titres et privilèges- de douteuses évidences et de cérémonies convenues?)

Dans la vieille église, nostalgique des célébrations d'antan, ils étaient nombreux ceux qui s'étaient rassemblés pour un dernier hommage-selon l'expression consacrée.

De tous âges. De toutes conditions. Il y a un lien qui subsiste, à la campagne, avec les cousins, les voisins, voire les "étrangers": on se côtoie, on se rencontre, on se reconnaît, on se salue, on se parle dans la rue, à la foire, au marché. On est là pour la réjouissance ou la compassion. On est ensemble à la Maison des jeunes ou au Club des vieux (du "Troisième âge!"). Et ce qui fait la "classe", c'est bien moins l'argent que le talent: le métier est un office et confère un magistère. Le cœur a ses raisons...

Quelconque était l'office qui devait être ce qu'autrefois on appelait la messe, puisqu'eut lieu ce qu'on nomme encore communion. Une file se forma dans la grande allée: plutôt des femmes, et pas des plus jeunes. À chacune, en leur déposant l'hostie sur la langue ou dans la main, vous répétiez, très "clergé moderne", avec un air de ne pas trop y croire, "corpus Christi". Machinalement.

Le "corps" du Christ? Symbole, sans doute, mais bien chétif; et tellement hypothéqué! Le "corps" seulement ?

*

Que savait-il d'ailleurs, vraiment, du corps, ce fonctionnaire, même dévoué et sincère, qui prétendait le soumettre à "l'âme"? Peut-être réduisait-il l'adoration à l'agenouillement; et la crucifixion au signe de croix ? S'était-il laissé parfois "juger" par son propre corps, comme le voulait Camus qui lui reconnaissait la valeur de l'esprit. Il y a des actes que non la pensée mais l'instinct seul peut expliquer, -sans les réduire.

"

In paradisum" clamait-on jadis aux enterrements, et c'est tout juste si certains n'étaient pas disposés à accompagner le défunt outre-tombe! Jadis... Il y a bien longtemps!

Plus question d'un pareil lyrisme ! Quelques bonnes âmes, rassemblées dans un bras du transept, couinaient vaillamment des mièvreries, sans même l'aide de l'antique harmonium remisé dans un fond de sacristie.

Le "corps du Christ", s'il faut rester dans le mystique, n'était-ce pas ces femmes et ces hommes, avec leurs faiblesses et leurs délires - qu'on appelait bien vite péchés? Avec leur désir d'infini, qu'on dévoyait vers des pratiques dévotes et dérisoires, si même on ne les condamnait pas comme des excès ? Ces pauvres gens, trop pleins de leurs frustrations ou décontenancés par leurs défaillances...

Le paradis ? On avait dès leur enfance tenté de leur en fermer inconsciemment les portes et de les enterrer vifs, en traitant comme un orgueil leur volonté de sortir de terre ! Ou comme une bassesse, leur désir d'y garder racine.

J'aurais aimé qu'en cette église, on se purge de tout blasphème. Face à l'horreur et à l'obscénité de la mort, chacun aurait baissé la tête, accablé. Mais non: il y avait un "ministre du culte", plus enclin à dépister le sordide dans le sublime qu'à chercher le diamant dans la boue. Engoncé dans son fauteuil, il attendait, confortable et serein, la fin de la quête. Inévitable conclusion du mystère, plus tangible que la parousie.

Peut-être que dans l'assistance, malgré lui, malgré eux, quelques-uns, qui voulaient ouvrir des livres sans en avoir la clé, appréhendaient parfois l'éternité ou persistaient à en rêver...

Un cri ?

**Temps coulé...
Le visage
Sous l'image
Refoulé ...**

**Terre et ciel.
Références,
Révérences,
Miel et fiel .**

**Clair obscur .
Anecdotes
Antidotes.
Soleil dur**

**Mouvement?
Faux sublime
De l'abîme !
Scellement .**

**Grands écarts!
Fiers symboles
Herbes folles.
Jours épars**

**Des émois
Apparences .
Cohérences
Hors la loi..**

**Temps aimés
Consumés ...
Seules armes:
Des larmes**

**Un écrit?
C'est un cri .**

D'amour.

Félicités anciennes

**Près de la gare Montparnasse
Où les trains s'en vont vers la mer,
L'espérance est une menace
C'est en vain qu'on veut changer d'air.**

**Ne rôde pas auprès des gares;
Ne cherche pas d'autres chemins;
Le voyage même t'égare:
Le trajet est sans lendemain..**

**Heureux qui voit la vie en rose,
Aux pires avatars soumis:
Le bonheur est dans la névrose
Quand l'avenir est l'ennemi.**

**Sache, pour être la victime
D'un beau fantôme appelé Dieu,
Qu'il est des histoires sublimes
Qui pourtant n'ont jamais eu lieu.**

**On aimerait sans doute y croire
Mais si l'ivresse est dans l'aveu,
Pour un délire dérisoire
Ne boit que celui qui le veut.**

**L'avenir est comme une épée...
Qui tient commerce avec la mort ?
Autant de vie en fleur, coupée,
Ne laisse-t-il aucun remords ?**

**La vie encor a fait des siennes:
Elle nous a tous deux quittés...
O ces félicités anciennes
Au goût si fort d'éternité!**

Saisons

.Quand la vie apparaît aux couleurs du printemps
C'est à seize ans qu'on fait ses plus fervents poèmes
Que les mirages sont aussi vrais qu'en eux-mêmes,
Et qu'un simple regard vous fait le coeur battant,

·
Tout doucement les jours s'approchent de l'été
Vient le moment heureux des mains qui se sont jointes.
Quand on aime,il n'est pas de bonheur hors d'atteinte
Les lèvres ont alors des goûts d'éternité

Lorsque surgit l'automne aux rouges horizons...
On rêve encor,-dès lors qu'on demeure poète-
Mais la mélancolie a sa part dans la fête.
Et le songe a bien plus d'attrait que la raison...

.....L'hiver est la saison complice des tombeaux !
.La démarche paraît moins sûre;et la main tremble
Mais on chemine encore,en souvenir,-ensemble.
Et le passé se mue en modeste flambeau.

pour Silva,
20 avril 2003

Paysans, jadis...

En ce sens, originel et noble, qu'ils faisaient partie de la maison, ils étaient de nos domestiques.

Ils nous rendaient le service que mon père leur avait, à l'occasion, prêté, en labourant la terre de qui n'avait ni cheval ni soc, ou en faisant les foins de qui ne possédait que sa faux.

Le soir, ils étaient nos convives et lapaient allègrement la soupe où ma mère n'avait pas ménagé la crème. Puis chacun sortait son couteau de poche et taillait discrètement dans le lard salé pour accompagner le chou ou la moquette. On s'essuyait la moustache avec la manche; c'était comme un rite, une fois le verre vidé, après un claquement de langue satisfait. Assise au bout de la grande table, ma mère veillait à ce que chacun en ait pour son appétit. "Reprenez-en !" conseillait-elle. Il arrivait que mon père, -qui oubliait parfois ses pâques -ajoute, avec un clin d'oeil malicieux: " Cette charcuterie, c'est bien meilleur que le bon dieu!"

On parlait peu, juste ce qu'il fallait pour les convenances, et sentencieusement mais avec de grands éclats de rire si quelqu'un en racontait une bien bonne.

Ils savaient se répartir, selon les besoins et le nombre des bouches à nourrir, les anguilles qu'ils pêchaient ensemble dans les marais.

Ils étaient présents aux mariages comme aux enterrements.

Paysans ce qui veut dire, bien plus que campagnards- ce dont ils n'avaient pas honte-, compatriotes, nés et grandis, formés, conformés et déformés sur les mêmes terres, pliés aux mêmes travaux, travaillés par les mêmes espoirs et les mêmes soucis. De même pays.

Tous étaient à la merci des mêmes sécheresses et des mêmes tempêtes. C'était une époque où l'on partageait l'espérance et la peur, l'allégresse et le chagrin, les comptes et les légendes. Chacun savait les carences et les talents de l'autre mais s'il s'en faisait juge, c'était sans hargne et sans jalousie.

Le paysage fait le paysan.

Cependant, si on y cultivait le houblon et non la vigne, si on y chassait le chevreuil et non le garenne, si on y portait toujours le lederhosen alors que les maraîchins avaient abandonné la blouse, Tôrwang avait des connivences avec Beauvoir: ses Bavarois, même déguisés le dimanche comme des sapins de Noël, étaient bien cousins des Maraîchins, cérémonieux pince sans rire.

Pour les uns et les autres, mêmes approches des terres, des bêtes, des saisons et des horizons. Les appétits se flattaient de sauces différentes mais les instincts restaient les mêmes. Avec une retenue égale devant le mystère: la nature du chagrin ou du rire ne se dégage pas au scalpel dans les rides ou le zygomatiques.

Les critères de la préséance étaient, chez eux, le mérite et le savoir-faire. Avec cette considération qu'induit la chance ou cette compassion qu'apporte le malheur, Nul d'entre eux n'était assez savant pour raisonner de travers, comme eût dit Montesquieu. et s'il ne savait pas toujours calibrer ses colères, il oubliait rarement de se moquer de ses excès.

Ce n'est pas un hasard si, -loin cependant de nos terroirs singuliers, - nous nous sommes trouvés: nous étions tous deux des produits régionaux de semblable origine. Au cours de nos voyages, les gens ne nous étaient pas indifférents, mais nous retenaient d'abord les paysages, qui forment les âmes autant que les corps. A l'horizon, comme à proximité, se renouvelait notre vie intérieure.

Toi, Gagi, tu percevais, d'intelligence et d'instinct, en même temps l'apparence et l'intime. Sensitive et tendre, tu touchais le vivant. Tu voyais ou devinais le réel... Moi, je ne dirai pas que je ne faisais que l'imaginer mais il y avait dans mon regard moins d'invention et de perception, que de sentiment et de surprise.

Le cantique aux créatures, de François d'Assise, nous le chantions silencieusement et inconsciemment ensemble, en retrouvant à chaque printemps l'enfance de la terre,

Paysanne, tu l'étais partout.

A Antony, tu n'arrosais pas les fleurs, tu leur donnais à boire quand elles avaient soif. Obligation? Non! Simple savoir-vivre. Plus encore, tendresse pour des êtres familiers: les tulipes, les marguerites, les jacinthes, les oeillets étaient nos hôtes, nous leur devons secours et amitié.

A Kerruc, tu ne plantais pas un rosier, tu accueillais un être vivant, tu le recevais. Tu l'hébergeais. Et tu le soignais.

Sans doute remerciais-tu inconsciemment les framboisiers quand tu faisais ta récolte sous les pins d'Eyne et nous en dégustions les fruits avec ferveur. Nos lys des Pyrénées que tu aimais tant, je les ai replantés ici: ils restent nos communs compagnons et je m'entretiens de toi avec eux en les choyant.

Que de conversations graves et de mots doux avec ton cheval quand vous vous promeniez, à son gré autant qu'au tien, dans les bois et les prairies au flanc du Cambre d'Aze.!

Et que de douceurs offertes à ce pauvre Pitou, chien abandonné dans la montagne, que les coups sans doute avaient habitué à se méfier des caresses. Chez nous longtemps hébergé dans sa niche, il est maintenant endormi à jamais dans la terre de notre jardin !

Vieillir, est-ce rien d'autre qu'une avancée, consciente ou confuse, vers un avenir qui se dérobe?

C'est aussi un long regard sur le trajet poursuivi; une recherche des repères sur le chemin, une quête de réponses aux problèmes de la jeunesse et de l'âge mûr. A part la montagne pour toi et la mer pour moi, nous étions partis tous deux des villages et des champs, avec leur terre à nos sabots.

Il y a des campagnards qui jouent les citadins et des gens de la ville qui se veulent fermiers. Toi, tu ne jouais pas, tu ne voulais pas. Tu étais toi-même.

Simplement. Comme toujours.

Nous étions du même pays.

Paysans!

...c.Le plus beau présent de la vie

" C'est la liberté qu'on vous laisse d'en sortir à votre heure",affirmait Breton

Ce provocateur sympathique n'était pas à un paradoxe près

Il s'agit d'un "mot"qui se veut dérangeant ou simplement plaisant.La vie,on en sort souvent quand on ne le voudrait pas et il arrive qu'on n'en sorte pas quand on en aurait envie

Si nous quittons la vie,c'est qu'elle nous a abandonnés.Mourir n'est pas un moment"choisi"

La mort,ce n'est pas le moment ultime où l'on rend(à qui?)une âme peut-être depuis longtemps éparpillée;c'est une suite,prolongée ou subite,de sécessions psychiques ou physiques dont on est la victime aveugle ou lucide.La mort est un pluriel.

Choisir "le" moment,ce n'est pas échapper au destin. Ce n'est pas fuir la gueuse.C'est se soustraire à sa vilénie.

Mourir dans la dignité,est-ce une affaire de nantis.soucieux d'être "respectés" jusqu'au dernier moment?Car,il faut le constater,-pour s'en offenser,s'en désoler et tenter d'y remédier,-dans ce domaine même,existent,comme dit l'autre,"les gens d'en haut" et ceux" d'en bas

L'opportunité de mourir dignement est un fait:le père du sénateur Caillavet,l'écrivain Roger Vailland,l'ancien ministre Quillot,la mère de Lionel Jospin et bien d'autres avaient les moyens culturels-et chimiques - requis.Leurs adieux furent décidés,programmés,tranquilles On le sait et nul ne s'en offusque.

Par contre, le maçon de Plozévet, encore jeune, qui s'est pendu;

la vieille dame qui s'est jetée dans son puits,

telle autre qui s'est balancée du haut de la falaise au Raz de Sein,

et celle-là, mourant d'un cancer et hurlant malgré elle, à qui un morticole imbécile criait, furieux "Vous allez la fermer, vot'gueule" (sic) ... et tant d'autres,

ont laissé à ceux qui les aimaient un souvenir désolant. Ils n'étaient que des "gens d'en bas", qui n'ont pu trouver les mots ou l'écoute qu'il fallait, pour s'en aller sans mal et sans bruit.

On vous fera sans difficulté un topo sur la mort. Parler de Montaigne au cours d'une réunion de gens qui se veulent lucides, pour la plupart âgés donc inquiets, n'est pas difficile... Cultivé et bien disant, le conférencier saura quand il faut cesser de se faire comprendre.

Une rencontre, entre gens qu'intéressent forcément des problèmes semblables sinon parfaitement identiques, -une vraie rencontre, -c'est-à-dire un partage chaleureux et un affrontement courtois- serait mieux venue, chacun exprimant ses questions, -et proposant ses réponses, s'il en a !

Gardons le mot "euthanasie" puisqu'il est à la mode. Bel oxymore!

Que, par compassion, on doive, si on ne peut l'en guérir, délivrer du mal un être vivant, rien n'est plus évident. Mais rien n'est plus difficile que de le décider pour un autre et l'on comprend, même si on ne peut l'approuver, l'effroi qu'en éprouvent des médecins par ailleurs compétents et chaleureux..

... Pourtant si on la demande, cette mort, comme un dû et non une faveur, qui va s'arroger le droit de la refuser ? Au nom de quoi ?

Et si je me la "donne" ? La mort n'est plus remise en d'autres mains, réclamée ou sollicitée; elle est autogérée. Où est le mal ?

On ne parlera plus dès lors d'euthanasie, terme politiquement correct. Mais de suicide !

Le mot a paru longtemps infamant. De fait, s'occire (sauf si c'était sur un champ de bataille, par ordre supérieur - auquel cas la mort qu'elle s'infligeait faisait de la victime un héros tombé au "champ d'honneur", comme on l'appelle encore sauvagement le lieu du crime !) fut longtemps considéré comme une infamie: il était déclaré tel au nom d'une mystique (sauf si vous vous étiez livré aux lions: vous aviez alors la "gloire" du martyre...) qui avait tôt fait de se muer naturellement en politique.

Pourquoi féliciter Socrate d'avoir choisi d'avalier la ciguë si, en déclarant que le suicide est le "sacrement" du stoïcien, vous confondez religion et philosophie ? Heureusement d'autres parlent de simple et beau courage...

Dira-t-on qu'ils exagèrent ? Ils ont reconnu non pas une prière qu'on fait mais un droit dont on dispose.

..... Quoi qu'en ait statué Camus, la fin "dernière" n'est pas méprisable. Dans une sérénité triste mais résolue, elle est pénible même si elle est devenue inévitable ou simplement et lucidement souhaitable. A cause de ceux qu'on laisse à jamais !

Il fut un temps, dans mon village vendéen, où celui qui avait mis fin à ses jours, était porté (jeté) directement au cimetière.

Non seulement on ne "bénissait" pas la tombe, ce qui restait sans importance, mais il ne "passait pas par l'église"! Or ce "passage par l'église", bien plus qu'une cérémonie religieuse, était alors un rite social: un rassemblement de compagnons, croyants ou non, autour du disparu comme pour le saluer une dernière fois, et autour de la famille pour participer à sa peine. Ce refus d'un lieu qui était propriété commune, et dont le prêtre n'avait que la garde, était une forfaiture. Et une sorte d'exécution publique de quelqu'un dont la seule faute était d'avoir désespéré! C'était le juge qui alors devenait infâme

Le suicide peut être la conclusion digne, qui pourrait donc être honorée, d'une vie respectable.

Celui qui sait avoir bénéficié, jusqu'à un âge avancé, d'une existence rare

celui-là, dont personne n'a plus besoin et qui n'a donc plus d'obligations ,

et, à plus forte raison, celui qui n'a jamais rien pu donner parce qu'il n'a jamais rien reçu,

n'est-il pas de leur droit -et de leur dignité éventuellement, ou même de leur devoir- d'en finir à l'heure de leur choix? Qui peut s'autoriser au dernier moment à les priver de leur liberté, sans recourir aux obscures poussées d'une vieille idéologie encore à l'affût dans nos cervelles?

Tu l'aurais pensé comme moi, Gagi. Ou plutôt nous aurions tous deux ignoré ce genre de fête individuelle

Quand s'est-il agi pour nous de mourir, sinon ensemble?

Le sort nous a pris de court, qui en avait décidé autrement ...

" Il va bien manger sa sousoupe,le pépère ! Oh!
mais il a fait pipi,je sens ça ! On va lui changer ses couches.
Comme ça,il fera un bon petit dodo !"

Choses vues et entendues ...

Le pire n'est pas "la"mort.C'est la déchéance.

Les mots ne font plus mal à ceux à qui on les
adresse,-si toutefois on parle encore à" quelqu'un".Des coups,-
qui ne sont pas toujours exclus-seraient à peine pires.

Mourir dans la dignité,c'est aussi se refuser à
gâcher,par un spectacle épouvantable,la vie qui reste à ceux
qu'on a aimés.

L'éternité,elle est dans le sang des vivants non
dans la cendre des morts.C'est à chacun d'en savourer la félicité
et d'en reconnaître les limites...

Mais,devant la mort,la vôtre ou celle des
autres,de quelque vivant qu'il s'agisse,fût-ce un bête dite
sauvage,à plus forte raison si c'est votre chien ou votre cheval,il
vous faudra une belle inconscience,une indifférence
phénoménale ou un fameux toupet, pour annoncer qu'il existe un
dieu d'amour !

Vivre pour aimer et tant qu'on aime.La vie
alors aura beaucoup de beaux"moments"

Laissons à René la peine de "bâiller sa vie":ce
devait être supportable puisque,sans se décrocher les mâchoires
il a tenu quatre vingt ans

Si je t'appelle dans la nuit...

**Si je t'appelle dans la nuit,
Non, ce n'est pas dans le délire
Et ne m'y pousse pas l'ennui
C'est seulement que je désire**

**Nous rappeler le temps qui fuit
Emportant les pleurs et les rires...
Le Temps, le plus profond des puits
Dans lequel, un jour, tout chavire...**

**Dans la nuit, funèbres cymbales,
Comme sur des pierres tombales,
Sonnent les heures du passé...**

**C'est pour en revoir les images,
Avant que, sans leur rendre hommage,
Le Temps n'aille les effacer.**

Autre temps.

C'était un autre temps. Il devait en être de même trois siècles plus tôt dans ce bourg encore éclairé avec des lampes à pétrole!

Les semailles et les moissons, les processions (Rogations, Fêtes-Dieu) et les foires (la Saint Michel), la taille des vignes et les vendanges, la sortie et la rentrée des bêtes dans les granges, les naissances des enfants et des poulains, les enterrements (après de courtes maladies car on se soignait avec parcimonie: la Sécu n'existait pas encore) tel était le rythme des ans, en mil neuf cent vingt deux.

C'était les grands moments...

Ceux qui ne faisaient pas date mais n'en étaient pas moins appréciés, c'était avant ou après (avec ou sans) la messe ou les vêpres du dimanche, les sonores parties de cartes (la lulette !) où on trichait avec un aplomb jubilatoire et quelquefois avec un défi ostentatoire, entre copains (qui pour le rite, étaient allés chez le coiffeur se faire raser la barbe et tailler la moustache). Puis on vidait les chopines (comme à Törwang les chopes) en parlant de la guerre et des Boches, avec une fureur et une compassion où perçait la sympathie et même l'admiration devant le courage et la misère de "ceux d'en face". Avec eux, après avoir peut-être fraternisé la veille, on s'était battu au corps à corps (pour mon père, bon cavalier, c'était au sabre). "Celui d'en face", sans doute un paysan comme eux, plus soucieux de sa ferme et de ses vaches que de l'Alsace-Lorraine du cousin Clémenceau.

Le pot-au-feu marquait le souper ce jour-là, autour de la famille rassemblée.

Un autre temps

C'était vraiment une "durée" Il fallait être dur à la peine, intraitable face aux désagréments. Une journée à marcher dans les sillons avec de mauvais souliers derrière la charrue, dont les mancherons résistaient, laissait un souvenir durable dans les bras, les épaules et les jambes. Mais il n'était pas d'autres moyens de durer que d'endurer. Aussi, d'instinct, se payait-on du bon temps dès qu'on en trouvait l'occasion. Mais alors, quelles "bosses de rire", comme on disait .

Le temps,c'était de la sueur et du sang,du chagrin et du rire,de l'abattement et du rêve.

On mesurait la journée à la hauteur du soleil : la montre,souvent en panne,était l'ornement du costume du dimanche.Le temps,comme l'âge,avait d'autres dimensions:celles des semis et des lunaisons,des espaces et des orages.

On vivait dans une histoire.Il existait un destin.L'homme était le roi de la "création".Rien à voir avec l'épinoche ! La Terre demeurait au centre de l'univers.On n'avait pas couru le monde mais l'environnement était plein de repères,sensibles ou supposés.

Certes,la Poméranie,les Dardanelles,le Maroc n'étaient pas des abstractions puisque certains y avaient passé la guerre.Mais le clocher roman de Beauvoir que l'on apercevait immuable,du lointain des marais ou du large de la baie de Retz,était un incomparable point fixe."Hier" et "demain","ici" et "ailleurs"relevaient autant d'une sorte de viscérale métaphysique que de la géographie et de l'histoire.On se fichait pas mal du "temps de Planck".

On vivait son temps,avec quelques doutes discrets sur une éternité qui risquerait de paraître bien longue à la fin. A quoi faire?On se demandait si on pourrait encore y pêcher des anguilles,(mais où pouvait-on en trouver autant que dans leur marais?),aller à la foire avec des copains (sans anges gardiens:ces gars-là ne savent peut-être pas tenir leur langue!) Et.qu'est-ce qu'on boirait "là haut";on a forcément soif,surtout à ne rien faire!En secret,sans en parler au curé,ce prétentieux qui savait tout sauf faire son propre jardin,chacun pensait qu'après un petit séjour poli chez le bon dieu,il pourrait revenir sur terre avec sa femme.Des fois qu'une vache serait en peine de vèler ? Ou que les lapins brouteraient les jeunes carottes. Et puis il faudrait bien sulfater les vignes !

Heureux temps qui n'était pas mathématisé ! On le disait "compté" par un créateur qu'on imaginait fantasque ou tout au moins distrait,quand il laissait par exemple l'orage dévaster les récoltes,le feu détruire une grange.ou un marin pêcheur couler au large de Noirmoutier.Mais s'il fallait compter avec Lui, on pouvait alors compter sur lui,moyennant quelques"Notre père",une neuvaine de messes ou surtout l'intercession du saint local,plus compréhensif et plus indulgent par nature puisqu'il était du pays,-une vieille divinité topique

On parle maintenant de seize milliards d'années par ci, de référentiel d'Einstein par là, de galaxies à des années-lumière. On évoque la mort du soleil, après en avoir mesuré d'avance le temps d'agonie. Chamboulement universel! Naines brunes, naines rouges, naines blanches, -fusions d'hélium et d'hydrogène-réactions nucléaires en chaîne, les étoiles s'effondreront, nous affirment, en parlant encore de dizaines de milliards d'années, les astronomes, aussi fiables, -parfois de leur propre aveu-que les astrologues...Le "ciel" dans tout ça ? Et l'éternité, si tout se casse ?

"On verra bien" dirais-tu en souriant devant ces prévisions d'apocalypse.

On ne verra pas, on n'a pas tout vu: il faut se faire à notre soupir d'existence. Vivre l'instant ! La science (fiction) laisse encore pousser la primevère qui goûte le soleil devant ma porte, Gwena qui vient se faire caresser, le pinson qui fait des avances à sa dame.

Surtout ton souvenir, Gagi ne finira qu'en même temps que moi. Avec tout le reste...

Peu me chaut d'être une poussière d'étoile.

On dit encore que le soleil courbe l'espace, que les planètes décrivent des ellipses et que le temps ne s'écoulait pas avant que le bing bang n'ait fait surgir "notre" univers. A chaque temps sa chanson.

Que le ciel était beau quand il était habité et que nous étions vivants ensemble ici-"bas".!

Sandales

**Trop de rêve fumeux qui monte des grimoires
Et se dissipe au gré des prestiges savants !
Il est bon d'écouter les chants de la mémoire
Si l'on garde les yeux ouverts pour les vivants**

**Nous sommes les héros de notre seule histoire:
Rien n'est banal dès lors que l'esprit est fervent !
La vie inimitable est une échappatoire:
Discrètement la veille ourdit le jour suivant.**

**Espoir ou désespoir, il n'importe ! Mais quand
Tu rejoindras les dieux dans les feux du volcan,
Fauté d'avoir reçu des ailes de Dédale,**

**A l'intention de ceux qui ne vont que pieds nus
Et qui marchent sans fin vers des cieux inconnus
Pense, au bord du cratère, à laisser tes sandales ***

***Empédocle avait gardé les siennes: une seule
fut rejetée par l'Etna..**

Le pays où l'on a grandi

Ces dieux qu'inventent les mythologies, - multiples, plus ou moins baroques, vicieux, souvent, méchants ou amusants, terribles ou séducteurs, avec femmes et enfants, - nous ressemblent trop. Ils nous font moins peur qu'ils ne prêtent à rire

Dieu... En est-il un seul, plusieurs ou pas du tout.?

Le dieu de la Bible aussi est à notre image. Sinon pire ! Sabaath encourageant le massacre des ennemis d'Israël? On vous abandonne cet enragé.

En quoi serait-il unique? On veut le révéler tout en le refaçonnant selon les intérêts. Qui reconnaît encore le dieu de Jésus? Mesquin, vengeur, irascible, on le proclame notre père. Bien médiocre idée de la parenté!

Ai-je cru, dans mon enfance, en ce dieu-là? Je ne sais. J'en ai eu peur, sûrement, quelquefois. Comme du diable!

Ce qu'on appelait 'foi' n'avait rien à voir avec le Symbole de Nicée ! "Il voit tout et connaît tout, jusqu'à nos plus secrètes pensées" disait le catéchisme de Luçon. Quelle minable indiscretion! Donc ce que je n'aurais pas dit à ma mère " j'ai pris des fraises dans le jardin du père Beda" ou ce que je voyais de si intéressant mais défendu à travers la robe de Denise ou les gros mots que je marmonnais contre le curé parce que la messe n'en finissait pas, Dieu le savait et il en faisait tout un plat! Allant jusqu'à nous promettre une éternité dans les flammes. "Mierda ! se disait le gamin en son prudent espagnol. Il est dangereux, celui-là! Il faudra que je fasse gaffe d'enlever mon béret quand je passe devant le calvaire ! Sinon, ce sera écrit dans le calepin là-haut et gare quand j'arriverai!"

Car, on y insistait: c'était ou le paradis ou l'enfer. Mais, autant le prédicateur était vague sur les délices éternelles (c'était une manière de célébration sans fin, des chorales dirigées par des anges, une sorte de messe qui n'était jamais assez dite, des voluptés plutôt maigrichonnes et sûrement très surveillées), autant les tourments qui attendaient les "méchants" étaient décrits avec une précision sadique, comme si l'on cherchait à en exaspérer la terreur quand on aurait dû, en toute "bonne nouvelle" en expliquer le symbole pour en atténuer la portée.

Moi qui avais si mal quand un chien prenait des coups, je ne pouvais admettre qu'un dieu, juge inhumain, soit à ce point fâché par nos faiblesses qu'il nous laisse à jamais brûler sans pitié.

A jamais ! Comment pouvait-on si pieusement insulter la divinité ! Nous pensions, sans lever le doigt, que le juge, appelé bon dieu par antiphrase, était plus horrible que les coupables. Damned ! L'au-delà n'était pas drôle ! Heureusement il était loin. On avait le temps d'y penser.

L'éducation dite religieuse était-elle plus libérale et plus sereine à Munich ? Ou bien avais-tu le cœur trop pur et l'esprit trop éveillé pour te laisser piéger par ces fables ? Je ne t'ai jamais entendue parler d'un "au-delà"... Tu vivais dans le présent qui n'est pas vide de projet ; dans le concret, qui ne rejette nullement le rêve. Dans son logis, ton imagination ne se faisait pas folle. Le bonheur, qu'on se donne et qu'on offre, se réalise heure par heure et jour après jour. S'il finit, c'est en même temps que nous.

Ce qu'on aime, c'est ce qu'on désire. Les clergés ont bien failli me couper l'appétit. Heureusement, j'ai cherché d'autres nourritures, dont je sentais le besoin. Les pontifes, ces faux-ponts, barraient le chemin qui menait au divin ? L'enfant que j'étais avait sans doute assez de santé pour refuser de prétendues agapes d'où l'on sortait affamé, - et pour en inventer d'autres !

Cependant m'était restée cette hantise de l'infini, cette boulimie de fantasmes qui risque d'affadir ou même d'abolir ce qui est offert à la table quotidienne. Heureusement, tu étais là. Ta simple présence faisait de ce monde une offrande incomparable et bien réelle.

Je ne pense pas avoir jamais cru dans l'Eglise. Trop de bondieuseries qui se voulaient piétés ; trop de manigances qu'on réputait sacrées ! Trop d'appareil ! Trop d'apparat ! Trop d'apparences !

Qu'on s'est trompé lourdement, il n'est pas facile d'en convenir. J'étais dans une sorte de cercle, - encerclé au sens propre. Il fallait voir dehors ; j'ai fait le mur avec, - tout arrive - l'aide de l'évêque ; je suis parti à Lisieux où de chaleureux et loyaux experts mettaient consciencieusement à bas les clôtures cléricales.

Ce fut ensuite l'usine, comme je l'ai déjà dit. Mais, de l'exil, on ne fait pas une patrie. Décidément doué pour l'utopie, je crus encore en ce que je désirais: changer le Monde ! Le comble, pour moi qui n'avais jamais aimé les papes, j'en adoptai un. ! Que j'admirai: "l'homme que nous aimons le plus Joseph Djougachvili, dit Staline." Pas dieu, mais son prophète. En fallait-il un besoin de sublime ! Mystique, quand tu nous tiens !

"Les lendemains qui chantent"

J'avais trouvé non pas "la" foi, mais la mienne., partagée avec des compagnons de lutte. Sans m'embarrasser des dogmes tout en conservant des rites.

Nos défilés de la Bastille à la République ressemblaient bien un peu à d'anciennes processions et nos slogans avaient parfois des airs de litanies. Mais l'inspiration était sacrée: le Beau et le Bien étaient au bout du chemin. Il y avait nécessairement un Dieu, inconnu mais certain, qui nous conduisait tous. Nous avons la Bonne Nouvelle. ! Enthousiastes et naïfs, fanatiques et crédules, inquisiteurs irréprochables...

J'avais cru longtemps je ne savais trop quoi, -ce que j'avais envie de concevoir - avec une fougue parfois bien proche ou de la niaiserie ou du désespoir.

C'est grâce à toi, Gagi' que ma vie fut heureuse! Grâce à toi Gagi, comme si tu étais une preuve de la Bonté suprême. J'ai souffert, comme d'autres, du Mal: la méchanceté, la bêtise, la vanité, l'indifférence, le besoin d'avoir et de paraître qui minent tant de malheureux. Nous avons essayé d'y parer ensemble, dans notre espace et notre temps.

Je n'aime plus, -sans vraiment parvenir à n'y plus croire du tout, -un Dieu que j'avais tant besoin d'admirer. Je m'étais juré qu'il était la Vie... Je pensais qu'il était le Vrai... Il s'est laissé empocher par des malades ou des charlatans. J'espérais l'éternel. De toutes parts on affirme qu'il est mort, et ce n'est pas contre toute évidence...

J'en cherche pourtant un Autre !

Je ne crois pas que nous nous retrouverons. Et je l'espère en même temps !.

On m'assure que le ciel est vide et je ne cesse pourtant d'y quérir, -à cause de celle que je voudrais naïvement savoir près de lui-un Absent qui s'y cache.

Les vrais paradis, on n'en finit pas de les imaginer. Pour qu'ils existent il faut, tant bien que mal, faire durer les rêves.

Cet Inconnu, qu'on blasphème aussi souvent qu'on le nomme, parce qu'on le définit, parce qu'on veut le vendre ou l'acheter, je peine à y croire et j'exulte à l'espérer

Avec l'image qu'on m'avait jadis refilée, j'ai longtemps eu des rapports orageux: je ne la voulais pas telle qu'on la montrait!

J'avais faim d'un Dieu vivant et on me présentait une idole vulgaire et déplaisante.

Toi, réservée et sereine face à l'incompréhensible (que serait un Dieu qu'on pourrait comprendre ?) tu t'étonnais de mes questionnements intimes, furieux et naïfs ("secrets"-que tu perçais facilement).

Pour moi, Dieu était l'Amour, c'est à dire le Bonheur qui ne finit pas. L'Amour a duré. Le bonheur n'est plus qu'un beau souvenir ...

Dieu? Une chanson qu'on se fredonne. Un "non" qu'on dit de mauvaise grâce, un "oui" qu'on requiert -en secret.

Un foi aporétique-qui ne peut être qu'une espérance vague et délibérément ingénue mais qui s'avère tenace...

Le pays où l'on a grandi, on ne le quitte pas sans nostalgie ..

Sans pareille

Je n'écris pas pour me remémorer. Ton souvenir ne me quitte pas: je n'ai pas à le solliciter.

J'essaie même, sans trop de difficulté, d'imaginer ce que tu as vécu avant notre rencontre. En regrettant de ne pas t'avoir vue plus tôt. Même ces images de toi, à partir d'anciennes photos, font le bonheur de ma mémoire.

Je n'écris pas comme on commémore. Ce n'est pas un rite qui se déliterait en usage, en accoutumance, en routine. Moins encore un cérémonial conventionnel qui suppose un public et risque de tourner en spectacle. Avec des témoins qui forceraient l'intimité.

J'écris pour être avec toi un peu plus que d'ordinaire, pour n'être qu'avec toi.

Tu marches dans le jardin ou tu lis à ta place préférée, sous le pin. Tu parles ou tu te tais, - ce qui est bien mal dire car ton silence même exprime, mieux parfois que des mots, ce que tu sens, ce que tu veux, ce que tu es. Tu m'accompagnes à la cuisine, avec malice et tendresse, et nous partageons, avec moins d'appétit que d'humour, l'improbable régal que j'ai tenté de mijoter.

Tu dors près de moi et j'essaie d'oublier que nous t'y avons étendue et veillée durant la dernière nuit.

Tu es ici, Gagi. L'impossible absente.

Vivante, tu me fais vivre, comme ce fut dès le moment où tu es venue t'asseoir près de moi sur le bateau. Vivante, tu donnes vie à cette maison qui sans toi serait ma tombe.

Nous n'avons plus ni toi ni moi, de projets... Mais que de beaux souvenirs illuminent le présent! Dans l'allégresse et le chagrin, avec une infinie gratitude, c'est pour les vivre encore que j'écris.

Pour revivre.

Pour survivre ...

Ces derniers jours d'avril sont toujours des
fins de mois difficiles. Trop d'images désolantes les encombre
contre mon gré! Des images, cependant que je ne puis oublier .
Plus dure encore, si j'en ai conscience, sera
la fin de "moi". Ne plus te voir, ne plus t'entendre, ne plus
te parler, ne plus t'aimer, ce sera vraiment ne plus exister !
Même pas l'absence : le néant .
Ce sera notre commune et définitive mort .

Ty Gagi"

Sachez qu'elle n'est pas vide ni solitaire
La demeure où jadis nous nous sentions si bien
De l'âtre chaleureux et du pain quotidien !
...Le ciel nous paraissait descendu sur la terre !

Elle est, cette maison, bien plus qu'une retraite.
Sereine, elle demeure au-delà des saisons
Le témoin innocent de l'ultime horizon,
Et de jours enchantés la mémoire secrète.

*

Pauvre vieille maison à tous les vents ouverte,
Où la terre battue abritait un pommier,
Sans fenêtre, sans huis, -dont pas même un fermier
N'eût voulu, la voyant si proche de sa perte !

Rien n'est jamais si vrai que ce qu'on imagine !
La mesure, à nos yeux, était comme un château.
Déjà nous saluaient les voiles des bateaux
Devant lesquels la mer avait plié l'échine.

Sous le sombre plafond étoilé d'hirondelles
Rêvait, de pains dorés, un rustique fournil.
Un troglodyte avait dissimulé son nid
Dans le lierre du puits au bord de la margelle.

Au soleil printanier s'ouvraient les marguerites...
Dans la haie, un pinson s'était mis à chanter..
Nous fûmes tous les deux également tentés:
C'était vraiment l'endroit rêvé pour sybarites!

D'autres aussi, charmés, couraient chez le notaire.
Nous n'en fûmes alors ni surpris ni troublés
C'est nous deux, au milieu des badauds assemblés,
Qui serions, à n'en pas douter, propriétaires!

**Tout fiers d'avoir au Cap Sizun un domicile
(Bien modeste au regard attendri des voisins !)
Hier étrangers pour eux,nous devînmes cousins:
Pour un coeur satisfait,toute approche est facile**

**Dans nos regards brillait une sereine flamme...
En avons-nous planté des clous,refait des murs!
Notre premier été nous fit des raisins mûrs,
Cadeau de notre treille avant de rendre l'âme**

**Des arbres ont poussé qu'abattit la tempête
Mais sont restés debout des cyprès et des pins.
Les fruits dont les oiseaux nous laissaient les pépins
Tombaient sur les oeillets,les trèfles,les violettes.**

**Nos chiens furent heureux,couchés devant la porte
Au soleil,-ou courant dans la lande au matin.
Lancelot y connut son ultime destin...
Nous ignorions alors qu'une autre y serait morte !**

**Quand nous lisions,le soir,près de la cheminée
Où,fleurant bon,le bois brûlait allégrement,
Gwena,sur tes genoux,s'allongeait tendrement,
Lourde-sans avoir l'air,pas plus que toi,gênée.**

**Brigitte, Eckart Evi,Walter l'ont tous aimée
Et bien d'autres,qui sont,au cours des ans,venus:
Elle était gaie et quand passait un inconnu
Elle semblait sourire,ouverte et désarmée.**

**Oui, pendant quarante ans,bien belle fut l'aurore,
Tout comme sur le Raz de Sein,les lents couchants...
Ce n'est jamais en vain que,triste,te cherchant,
Je retrouve tes yeux pour tout revoir encore .**

La mort nous paraissait un revers impossible...
Peut-être que, pourtant, nous nous disions, tout bas,
Dès lors qu'une maison est comme un coeur qui bat,
Que le sort prend souvent ceux qui s'aiment, -pour cible ...

Bien logés dans mon coeur tout comme dans ma tête,
Je ne demande pas où sont les jours d'antan...
Ne se chagrine pas des heurs d'anciens printemps
Qui peut en célébrer les très anciennes fêtes?

La demeure n'est pas silencieuse ni vide.
Elle reste pour moi la rime et la raison
Quel que se montre ailleurs le ciel -ou la saison,
Quand le coeur se fait lourd et le regard, humide?

*

Cette maison fut l'un de nos communs poèmes
De ceux que l'on écrit bien mieux qu'avec des mots.
Chaque fleur, chaque pierre y dit comme en écho:
"Ty Gagi" ! Vit encor ici celle que j'aime .

I mai 2003

* "Ty Gagi": das Haus von Gagi(en breton)

pour Else, Brigitte, Eckart

Juste avant

Juste avant de mourir, je voudrais qu'il me soit
donné de te revoir,
Au moment, le dernier, où vraiment le présent et
le passé ensemble se conjuguent,
Pour un petit moment, le ciel miraculeux pourrait
n'être plus noir
Et nos souvenirs se répondraient et se
poursuivraient comme dans une fugue.

Bien sûr, nous le saurions que, pour nous, tout va
finir et pour toujours,
Que, ne nous voyant plus, nous allons disparaître
et que de nous ne restera nulle mémoire
Mais peut-être, toi qui sans prétendre changer le
monde, t'appliquais à tirer parti des circonstances, m'aideras-tu à
le prendre avec humour:
Elle fut si belle et si prodigieuse et si rare notre
commune histoire
D'amour.

On dit que ceux qui vont mourir revoient comme
dans un éclair toute leur existence :
Quelle lumière, Gagi, sur notre vie commune et sur
le temps d'avant et sur le temps d'après,
La petite au regard grave, avec son beau ruban
noué dans ses cheveux
La fillette au Jardin Anglais, sur l'eau du lac gelé,
fière de ses patins,
La jeune fille dans Florence près de la moto
appuyée aux cyprès
La compagne d'hier qui sera celle de demain et se
donne avec joie et décence
La femme contemplant le nouveau-né à qui elle
vient de donner naissance;
Les fleurs et les maisons, les enfants, les amis et
tant de voyages merveilleux

Maintenant l'éternelle absence ?
Il ne nous a manqué, Gagi, que d'avoir inventé Dieu.

**Non, le passé n'est pas une plage déserte;
Ce n'est pas une mer sans trace sur les eaux;
C'est l'éternel bonheur d'une présence offerte
Même après que la Parque a saisi ses ciseaux.**

Je n'aurai pas besoin de me faire violence !

Tu seras de nouveau là .Vision?

Dévoilement,révélation?

**Qu'importe ?Nous nous parlerons à travers le
silence.**

**Nous n'avons jamais eu besoin de beaucoup de
mots pour discourir !**

**Il me sera donné,peut-être,de te revoir,juste
avant de mourir,**

**Je te dirai:"Nous allons, pour ne plus jamais nous
séparer,nous retrouver!"**

"Me le dit l'Inconnu dont j'ai toujours rêvé !

"Nous serons à jamais l'un de l'autre tout près

"Juste après!"

2 mai 2003

Adhérences

Chacun a sa personnelle syntaxe.

Cette grammaire qui savait jadis "régenter jusqu'aux rois" a-t-elle jamais été aussi individuelle, inconsciente et incohérente? Peut-être est-elle, de ce fait, plus encore qu'au temps de Montaigne, "occasion de troubles". Rien n'est plus précaire que ce qu'on nomme développement psychique et chacun devrait se résoudre à reconnaître, voire à intégrer, dans sa démarche, ce qui demeure anachronique à ses yeux, -même s'il n'est pas toujours, il s'en faut, un trésor archéologique ...

Philosophique, sûrement.

Ce ne sont plus les mots ou les phrases qui collent mal, mais les idées. L'idéologie choisie, consentie ou subie, a de la peine à se faire aux autres. Toutefois le pire serait le bon voisinage ou l'affrontement continu de nos propres pensées entre elles. Je ne sais si l'inné est irréversible mais ce qu'on nomme l'acquis le marque modérément, surtout quand s'approche la grande confrontation entre le réel et l'imaginaire, -si toutefois la mort s'accompagne d'un reste de conscience.

Les nouvelles adhésions ne sont pas sans laisser perdurer d'anciennes adhésions. "Soixante deux mille quatre cents répétitions font une vérité", on l'a assez... "répété" depuis Huxley. Conjectures, croyances, certitudes, mille fois émises bien avant nous, insérées dans le plus obscur de notre conscience ! Que de séquelles dont on peine à se détacher. Sans doute est-il des orants qui s'ignorent, -dans des incroyants déclarés et sincères !

On a cru innocemment; on culpabilise d'imaginer, d'espérer, de vouloir encore ... Ceux-là mêmes qu'on a vus foncer avec tant de fougue dans les joutes métaphysiques ou même simplement montrer des dispositions pour les entrechats du discours, se retrouvent, -au moment des derniers regards qu'on jette sur soi-même-, démunis et pitoyables!

L'on s'améliore ou l'on s'abîme;on ne se refait pas Je suis resté quelque peu-j'en suis conscient et confus-l'enfant que j'ai été,gêné,génant,turbulent -et fervent!

Derrière les questions que je me posais ingénûment,dès ce temps-là,au-delà même des véritables révoltes qui ne m'ont saisi qu'avec l'expérience,il y avait une réponse ou une attente :Dieu.

Rien que ça ! Touchant et comique.

Le trouble,l'insurrection demeurent.Ils se sont approfondis.Mais le lyrisme,l'enthousiasme aussi.De même,la réponse.Je ne peux plus croire...et je me refuse au refus! Croire,c'est peut-être cela: ne pas savoir à qui ni à quoi se fier...Je plains,mais je l'envie,celui qui ne doute de rien,qui ne connaît ni l'extase ni la terreur.

L'inné.

Ces questions naïves et maladroites face à l'inconnu du monde,cette demande de mystère,trop modeste pour tourner délibérément en frustration;cette révérence et cette appréhension,à la fois jouissance et souffrance,qui sont souvent congénitales dans nos pays,marqués et démarqués par les générations qui passent...

Cette impatience de ma mère,non pas devant les dévotions simples mais à l'égard des sornettes convenues,réponses futiles à des interrogations graves...

Cette politesse distante ou amusée de mon père,moins sensible aux prêches qu'aux rites,ouvert aux échanges non aux vassalités.et qui savait semer ses rêves en labourant ses champs....Pour la renaissance du blé et la saveur du pain.

Religion? Si l'on veut, comme, à leur façon, savent appréhender le surnaturel, ceux qui vivent de la nature, la respectent et la sauvegardent. Une bonne et belle vache laitière, un maïs florissant, des ceps généreux parlaient mieux, étaient plus fiables que le sermon du curé. Là étaient en même temps, et inséparables, la pesanteur et la grâce .

L'acquis ? Qu'est-ce d'autre que l'inné cultivé, la tige que nourrissent les racines.

J'aimais traduire les Géorgiques mais j'étais bien plus paysan que Virgile Les blagues d'Aristophane m'amusaient: Lysistrata aurait bien fait rire mon père.

"Fou, niais, tout rêveux et rassoté" pour parler comme Rabelais, je risquais de le devenir (ou de le rester !)... Si j'ai eu, non pas un destin, mais une raison d'être, ce fut pour t'avoir connue, toi, toute sensibilité et raison. L'acceptation de soi mais contrôlée et sans s'y attarder, l'ouverture au monde qui est échange et non dilution, la tête plutôt bien faite que bien pleine, la tendresse qui ne tourne pas en sensiblerie... je n'en finirais pas de te dire telle que tu as toujours été. Avec ton aide si naturelle qu'elle en était inconsciente, grâce à ta présence qui ne se prétendait jamais exemplaire, je suis devenu le même plus un autre. Avec de saines adhésions. Et de vivantes adhésions. La foi, ce n'est pas ce qui répond et rassure; c'est ce qui interroge.

Ce que j'ai appris, ce fut en rêvant; ce que j'ai voulu m'était naturel mais quelquefois moins près du sol que des nuages. Je sais ce que je dois à des maîtres qui étaient tout le contraire de pédants ..

Mais c'est toi, Gagi, qui m'as aidé vraiment à grandir en gardant les pieds sur terre .

Merci, mon absente, si présente !

3 mai 2003

Barrières

Allopatric. C'est le terme savantissime dont usent les biologistes: il indique le terrain où se développent de nouvelles espèces, par le fait d'une barrière géographique.

Ce genre de clôture semble ne pas exister pour l'espèce humaine, - dans les pays dits développés tout au moins. De nouvelles "espèces" apparaissent sans aucune limite physique ni culturelle.

Jadis, la quasi totalité des gens se mariaient dans leur commune et ne quittaient guère le canton qu'une fois ou deux par an à l'occasion de la foire de Challans, à dix km! C'était un court environnement. Mais si l'horizon était rétréci, les racines étaient profondes et solides.

Quelques-uns avaient des livres qu'ils lisaient avidement le soir, rassemblés autour de la lampe à pétrole. Des journaux de "droite" ou de "gauche" le dimanche. Point d'électricité, point de radio ni de télévision. Chacun cherchait sa vérité au-delà des bruits, du dehors, et des catéchèses commerciales.

Maintenant les "clubs de 3ème âge" entraînent, jusqu'à Amsterdam ou Grenade, des adhérents, - s'ils ne sont pas vraiment éclopés-qui, dans leur enfance, n'étaient pas même allés de Beauvoir jusqu'à Nantes. L'année prochaine en Tunisie, proclament-ils. Ou Tahiti? La télé ne leur dit que ce qu'il faut (et qu'ils veulent) entendre. Plus de barrage au politiquement correct!

Nous avons tous deux passé des barrières géographiques, le Rhin et les Pyrénées, pour nous rencontrer sur la mer qu'on dit vagabonde, à bord d'un bateau qui allait aux Baléares. D'une "espèce" culturelle commune qui transcendait nos milieux sociaux différents, nous pouvions, sans crainte exagérée, avoir une commune descendance; nous n'étions pas allopatriques!

Il avait fallu des millénaires, pensait-on (mais deux siècles à peine en certains cas) pour qu'une espèce évolue. Pourtant si, par chance, nous nous retrouvons sans trop de peine, dans nos enfants, nous ne pouvons déjà plus nous imaginer sortis du même biotope originel que la génération suivante.

Dans ce monde "évolué", comme on dit, "avancé" au sens d'un peu gâté (qui sent mauvais), l'enfant, sorti de ses langes mais tout de même encore fienteux, s' imagine des droits sur tout, - rien désormais ne l'étonne. Bien vite, les voyages, les nippes, les jeux, les amours, tout va de soi. Des droits, pas de devoirs! Locutus, causa finita.

Un banc de sable, pour des cichlides, était-il infranchissable? La population ainsi enclose se développait singulièrement au point de ne pas reconnaître ses congénères ! Les barrières tombent-elles ? D'autres choix se font jour en même temps que d'autres séductions, tant pour les mâles que pour les femelles. Les espèces s'assimilent et parfois se dégradent. Mêmes nourritures, mêmes habits, mêmes envies, mêmes modes, - jusqu'à la coupe de cheveux! Mêmes idées, - si l'on peut dire. L'ennui !

Au Honduras, trois cent cinquante jours de travail, plus le droit de cuissage (et le renvoi immédiat et sans indemnités si elle s'en trouve enceinte) sont payées trois cent cinquante euros, au plus, à une jeune femme de seize ans. Moins encore à une fillette de douze ans qui trime au Caire ou à Assouan pour la fabrication de tapis ! Que représentent trois cent cinquante euros dans nos pays riches ? Quelle barrière cérébrale empêche donc nos enfants de comprendre leur chance (peut-être) et de s'indigner du sort des autres ?

On ne crie plus: "Aux barricades!" mais "Au Club Med"! Autrefois l'engagement politique, s'il pouvait être illusoire, était du moins le signe d'un élan commun, d'un rêve qui pouvait être généreux... Maintenant trouvez un " militant"! Attendez plutôt d'une carpe qu'elle chante la Marseillaise!

Il n'y a plus de barrière, plus de patrie et peut-être plus bientôt d'espèces. ?

Familles ? Qui parle encore de descendance ? Le notaire .

Il n'y a plus que le genre, le "bon".. Dites engendrer mais ne parlez pas de générer, qui marque la dépendance. Pour "génération" se reporter non au dictionnaire mais à la télévision: on y retrouvera le logos et les logos pertinents .

Famille ? Patrie ? Concepts périmés !

Patrie ? Ce bon temps des quatorze/ quinze ans! A cet âge même le désespoir devient un chant; or nous étions débordants de généreuse et joyeuse ambition. Dans notre collège catho de Vendée, nous avons formé un club de défense de la République: nous étions moins de dix mais quelle énergie et quelle violence (surtout verbale !) contre les Camelots du Roy(y de rigueur) qui osaient se manifester dans les murs. Gesticulations sur une terrasse .

Avec un rien d'emphase bien naturel à cet âge, notre groupe, nous l'avons intitulé Union des Républicains Patriotes. Il y avait dans ce mot "patriotes" plus que des réminiscences des guerres de Vendée au cours desquelles nos ancêtres, fâcheusement dévoyés par des "seigneurs" (plus désargentés que leurs métayers), avaient lutté avec Stofflet et Cathelineau contre Kleber, Turreau et les colonnes infernales. Plus évolués que nos aïeux nous voulions faire oublier un passé certes épique mais révolu..

C'était un défi !

Pour entretenir la flamme, circulait un bulletin de vacances dont l'un des véhéments rédacteurs. tenait des propos enflammés, bien entendu. Il n'y eut cependant pas d'embrassement dans les chaumières: n'est pas incendiaire qui veut!

Parmi les livres de la maison, un "Esprit des lois" gravement cité quand il dénonçait "ces brigands qui se voulaient chrétiens et même très dévots " et quand il affirmait, que " Dieu pouvait avoir mis une belle âme dans un corps tout noir "Et de rappeler Voltaire dont le Candide observe, à Surinam, un nègre" à qui il manque la jambe gauche et la main droite" Nous ignorions alors l'existence d'un "Code noir" établi sous Louis XIV. Dommage.! Quel bel argument contre la monarchie, pour des garnements sincères et nigauds qui ne savaient pas encore que par la suite leur "République" n'avait pas toujours fait mieux...

Telle était notre belle époque .

"Et c'est pour cela que vous mangez du sucre en Europe "Pangloss en était resté bouche bée. Nous aussi. Mais nous étions loin de penser, nous, dans notre juvénile maturation, que "tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes"

Ainsi nous n'hésitions pas à affronter d'indignes mais costauds adversaires dans un coin d'escalier transformé en discret champ clos. L'un de nous, nettement moins fanatique beaucoup plus paisible mais supérieurement doué pour la boxe (nous l'appelions Marcel Thil champion du monde à l'époque) aussi habile pour l'esquive que pour l'uppercut ou le chopping-blow, n'était pas d'un petit secours dans ces échauffourées clandestines mais brutales, cordialement déloyales, qui devaient, sous peine de renvoi immédiat, demeurer secrètes, -ce qui créait un consensus au delà du conflit et faisait partager aux héros de la castagne, une délicieuse complicité dans l'interdit .

Quelque quinze ans plus tard, au cours d'une manif aux Champs-Élysées contre "Ridgway-la guerre j'ai été "ramassé" (comme ils disaient avec mépris) par des CRS qui n'ont pas fait dans la dentelle: ils m'ont, au sens propre (si l'on peut dire) "cassé la gueule". Malheureusement, Marcel n'était pas là. Le car de police serait rentré à la caserne avec une charretée de cadavres sous les casques!

Je l'avais échappé belle: l'éternité, pour moi, n'avait pas encore vraiment commencé!

Anomalies ?

Arrogance doctrinaire ou peur de vérités redoutées à l'égal de contagions? Que l'Eglise ne s'interroge pas sur le parcours personnel de ceux qui l'ont quittée, m'a longtemps stupéfié. Voire scandalisé.

Les considère-t-on comme des coupables, -qu'il convient de ne pas absoudre? Comme des faillis, qui n'ont pas été à la hauteur de leur "élection"? Au mieux, comme des accidentés, peut-être par imprudence, auxquels on ne saurait apporter l'aide et l'assistance pourtant dues aux personnes en danger.?

Attitude avérée dans toutes les sociétés closes.

Si c'était le contraire ?

Si le risque de quitter la voie tracée était avant tout un gage de courage et même de lucidité? Si, au lieu d'une faillite, il s'agissait d'une aisance voire d'une grâce acquise? Si, bien loin de s'être égarés, ils avaient ouvert des pistes qu'on devrait découvrir avec eux? S'il s'avérait que les déviants montrent quelquefois la vraie route?

Quels qu'ils soient, c'est un fait, tous les clergés sont dogmatiques. Rien d'étonnant: il en va de leur existence !

Les détracteurs de Newton ont considéré la gravitation universelle avec dédain et n'ont eu que sarcasmes devant sa "bêtise absolue"!

Harvey a vu se dresser contre lui tous les savants de l'époque qui ne juraient que par Hippocrate.

Michel Servet fut brûlé, cet "hérétique", par un autre, Calvin, qui ne pouvait douter de soi.

Même un Lavoisier ne put comprendre la réalité d'un phénomène contraire à ses théories;" Il n'y a pas de pierres dans le ciel! "déclara-t-il devant la docte Académie des Sciences

Que dire de ceux qui, ne pouvant imaginer le téléphone, ont déclaré que ce n'était que "ventriloquie"?

Si des "hommes de science" peuvent se montrer aussi obtus et catégoriques, que ne peut-on craindre des "hommes de foi" ? Une "foi", "leur" foi, qui est d'abord un système et une discipline dont ils sont les maîtres ou les esclaves, -et peut-être les "fidèles", ce qui ne vaut pas nécessairement compliment? Celle d'une secte qui, si elle ne veut pas toujours la peau de tous les rebelles, s'accommode assez bien de leur détresse, à défaut de leur pure et simple disparition.!

M'ont toujours surpris, au mieux, l'étonnement, discret mais évident, au pire la déception, consciente ou non, d'anciens compagnons de route qui, eux, n'avaient pas "dévié" comme on dit- (changer de direction c'est pourtant un devoir et une chance dès l'égaré constaté?) En nous retrouvant, ils nous voyaient assurément heureux ... Sans doute pensaient-ils à quelque drame dont ils avaient pu être témoins (et juges !) dans leur environnement paroissial: mésentente du couple, difficultés économiques, embarras avec la progéniture etc... Puisque leurs normes n'étaient pas les nôtres, notre bonheur était, à leurs yeux, irrégulier! Une anomalie! Ils pouvaient sincèrement s'en réjouir mais sans réussir à se l'expliquer.

Les sociétés totalitaires, celle de Staline, de Mao, d'Hitler, de Franco et bien d'autres qui, pour être moins étendues, fût-ce à la dimension d'un département, d'une corporation, voire d'un village, n'en sont pas moins contraignantes, ignorent toute mémoire historique. On efface, -quitte à le réécrire au moment choisi-, ce qui déplaît, ce qui n'est pas conforme. à l'opinion commune . Orwell l'a assez démontré.

Non que toute innovation doive être, immédiatement et sans corrections, assumée!

Au moins devrait-elle être controversée. avant de subir le mépris ou la vindicte des tenants autoproclamés de la tradition.

On préfère l'exclusion, sinon l'anathème, même dans des milieux où la curiosité devrait l'emporter sur le rejet préalable. Découvrir la nécessité de l'asepsie, avant que Pasteur ait établi la réalité des streptocoques? Semmelweis sera chassé de l'hôpital où il exerçait et mourra fou(affolé ?) pour avoir pensé juste -mais trop tôt...

Norme, la sexualité des clercs en Occident.? Modeste question qui ne touche en rien la métaphysique, le dogme et la morale... Or on l'ignore délibérément, -au risque réel de souiller l'existence d'hommes et de femmes véritablement intègres. De ce côté-ci du monde, Dieu ne pourrait accepter que des castrats ou des individus dont le sexe est bridé ! A quand une recherche biologique sur les causes de toute rébellion? A quand une intervention chirurgicale sur les impétrants, qui assurerait une parfaite étanchéité entre les deux cerveaux?

Hérésie, énurésie, même combat ?

Comme si, en toutes choses et à jamais, n'existaient que le Bien et le Mal, l'erreur et la vérité, l'axiome sans le mystère, le noir et le blanc! Noirs et blancs ? D'après Véronèse, Vélasquez ou Franz Hals, il en existe vingt sept sortes! Qu'on nous laisse, vingt dieux, l'improbable et même l'inconnaissable au delà et en deçà des Pyrénées !

En te voyant avec nos deux enfants, l'ami Paul, curé chaleureux, naïf et fort traditionnel de la Maison-Dieu, s'était exclamé, ravi: "Le bon Dieu t'a béni !" Il ne trouvait pas anormal qu'un Dieu qu'il disait d'Amour, ait des faveurs pour les amoureux .

S'en prennent d'emblée à toute "anomalie", les anormaux qui prétendent tout normaliser! C'est aussi dans la norme qu'il faut savoir déceler l'incohérence ...

Sage principe: ne pas déclarer fausse ou même dangereuse, une idée, une croyance, une conduite qui ne peut être reconnue évidemment comme telle. Ne pas y adhérer pour autant... Si le scepticisme a parfois les dehors d'une élégance, il peut être avant tout la marque d'une courageuse éthique

Le masque et le visage

Pour les uns, il était...ce qu'il n'était pas: le fonctionnaire d'une multinationale, un "curé" évidemment hors normes mais avec tout ce que ce terme connote, parfois en même temps, de révérence et d'abjection.

Pour d'autres, il n'était pas...ce qu'il était, c'est à dire un militant ouvrier, simpliste peut-être mais sincère et dévoué, Pas cette sorte de "saint en enfer" qu'avait célébrée Cesbron !

Il essayait de se retrouver dans un 'moi' qui n'était pas ce qu'on en jugeait. Il finirait par ne plus se croire ni l'un ni l'autre! De fait, il en convint et se fit sa petite place au soleil.

Le milieu clérical, malgré l'appui hautement proclamé que leur accordait l'éminentissime cardinal de Paris, ne se reconnaissait pas en cette équipe impatiente et imprudente, "la Mission de Paris" qui remettait en cause, clairement ou confusément, non seulement la formulation de ses croyances et la validité de ses rites mais peut-être- pire, à ses yeux, -l'essence même de son pouvoir.

Quant au "monde ouvrier", d'ailleurs aussi sommairement conçu et insuffisamment observé, il se méfiait, fût-ce inconsciemment, des efforts réputés francs et vrais mais peut-être habiles de ces hommes venus d'un ailleurs inaccessible.

Ces deux mondes, hiérarchiquement organisés, ne voyaient pas toujours sans ombrage s'imposer des individus, certes bons militants mais rebelles d'instinct à un encadrement ou à une doxa bien définis. et qu'on ne pouvait identifier, faute d'une carte qui n'existait pas .

Quelques-uns d'entre eux étaient de prudents doctrinaires : peu pressés de se salir les mains, ils ne posaient que les questions dont ils avaient, croyaient-ils, -ou cherchaient honnêtement -la réponse .

D'autres, plus doués pour la mécanique ou se voulant "reconnus, (comme on le dit des maçons), au pied du mur", étaient portés sur la prothèse plus que sur la thèse: le cambouis était leur à-valoir. Certains, sans doute mystiques, trouvaient leur raison d'être dans le rêve de lendemains qui chanteraient...

La majorité était, en même temps ou successivement, tout à la fois. Et chacun avec son "démon" (on disait son charisme) se prenait sans doute, sans excessive modestie, et à peine inconsciemment, pour un petit cousin de Socrate ou de François d'Assise. !

Un miroir réfléchit... Il arrive aussi qu'il fait réfléchir. L'image ne semble plus belle; on refuse ce qui apparaît comme une fausse identité

La vie a cassé le miroir où il leur arrivait de se regarder complaisamment.

"Status quaestionis": annonçaient leurs vieux livres de théologie, ce qui permettait de préparer la réponse convenable.

Thèse, antithèse: l'usine s'accommodait mal d'une scolastique avec laquelle eux-mêmes n'avaient jamais eu de spéciales affinités. Le souvenir de leur vieux curé de campagne, qu'ils aimaient bien, débitant les clichés convenus sur le bon Dieu du "catéchisme pour premiers communiant" leur paraissait bien loin des réalités quotidiennes en banlieue industrielle, alors que de célèbres théologiens de leurs amis, qui seraient consultants au concile à venir, se demandaient devant eux avec bonhomie: "Dieu? Dieu? Qu'est-ce que j'en sais?" Le latin et les dogmes du séminaire étaient décidément bien inaccessibles au verlan et aux idéologies de leur nouveau monde .

Il n'est pas désagréable de faire le fou, quand c'est l'endroit, comme n'ose pas le dire, même en latin, le souverain pontife. Eux, ils avaient choisi, chacun à sa montre, le bon moment

Des malchanceux, en tombant sur le dos, peuvent se casser le nez. Pour eux, dans la grande majorité, la chute, si l'on peut dire, n'entraîna, bien au contraire, aucun accident. Ils étaient tombés de haut mais sans brutalité et avaient rebondi... En changeant de peau, ils n'avaient pas changé d'âme. Mais, fini le blasphème, cette ferveur, pensaient-ils! Terminée l'invective, cette prière !

Un jour Narcisse avait retrouvé non plus un masque mais un visage. Un "visage" qui gardait quelques traces de l'ancien déguisement mais qu'une intelligente et tendre étudiante de Munich saura découvrir, aider, aimer, reconstruire.

Heureux ceux qui ont alors fait, comme lui, la rencontre, au bon moment, d'une compagne lucide, solide, irénique et chaleureuse !

Il connut alors la modestie de se supporter.

Il reprit l'habitude de rire. De lui.

Il fut enfin comblé. Par le bonheur d'aimer.

Premier baiser

Qui, d'un premier baiser, peut dire les délices ?
Qui, d'un unique amour, peut chanter la ferveur ?
Si la terre et le ciel ne sont alors complices
A quels hasards sont dus de semblables faveurs ?

Lorsque viendra le jour où la joue est moins lisse
On y retrouvera d'identiques saveurs
Même si dans les yeux un nuage se glisse
Parce qu'à l'horizon, le sinistre fait peur

Du sort commun, savoir ignorer la menace
Et ne pas se laisser surprendre dans la nasse
Vers laquelle, sans bruit, entraîne le destin.

Premier amour, unique amour. Magique chance !
Rien n'est si beau que voir la lumière qui danse
Dans un même regard, -nouveau chaque matin .

*

Inutile- si même il faudrait qu'on y pense-
D'imaginer qu'un jour le hasard vous dispense
D'un ultime baiser sur le front de satin...

C'est alors qu'il faudra se réduire au silence
En apaisant le cri qui tout à coup s'élance
Au souvenir brûlant de votre amour perdu ...

Rassuré d'obtenir, soudaine récompense,
Partage coutumier, commune référence,
Le bonheur retrouvé d'un sourire attendu.

Perdu sur la route

Quel est ce type, âme en guenilles
Solitaire sur le chemin
Qui sans répit roule sa bille...
Ce vieux gamin !

Le voilà qui soudain s'arrête
Comme s'il avait rendez-vous
Les yeux fixes, l'oreille prête...
Quel espoir fou ?

. Il semble pris dans quelque hypnose
En toute enveloppe inchangé...
Il n'est rien d'incertain qu'il n'ose...
Grave ou léger ?

On ne sait quel regret le ronge,
Ni quel désir l'écrase tant,
Son âme enclose dans les songes,
Ceux-là d'antan ...

Etait-ce peut-être une femme
Qu'il voulait ici retrouver ?
Dans ses yeux brillait une flamme...
A tant rêver ...

Attendait-il quelque liesse
Qu'il n'a de cesse d'espérer.?
Il repart seul en sa tristesse,
Désemparé.

Combien pareil vagabondage
Va-t-il peut-être encor durer?
Compagnon, pose ton bagage
Pour mieux pleurer.

...J'étais, je suis encor cet homme
Je le suis la nuit et le jour...
Dès avant le départ à Rome,
Il était si beau, notre amour !

Les seuls voyages que je goûte ?
Ceux-là que j'ai faits avec toi !
Car il n'est plus, sans toi, de route,
Ni feu ni toit !

Des compagnons sans artifices
Sur la route ensemble, radieux.
Mêmes desseins, mêmes offices
Nous tous les deux.

Maintenant c'est dans les nuages
Lourds, légers, gris ou rouge sang
Que je vais en vagabondages
Evanescents.

Ma vie est un mors que l'on mâche,
Elle est comme un compte annulé
Ma vie est comme un frein qui lâche
Jours envolés .

Fête des mères...

Cette fête est peut-être utile,-comme un rappel. Peut-être malsaine,-comme une feinte...Mais si,pour un seul jour,elle s'efforce de transformer l'habitude en poésie...

Le mariage?Formalité...La naissance?Nécessité. Il en fut peut-être ainsi.Plus maintenant.

La fidélité? Confiance,attachement,tendresse:le vocabulaire naît et disparaît avec les moeurs...

Je plaindrai ceux qui font l'amour pour avoir un enfant!L'amour n'a pas d'heuristique Il n'est pas subordonné ni destiné.Et ne tient pas à des formules de découverte.Dans la meilleure des hypothèses,un enfant s'en vient parce qu' on s'aime.Le nouveau-né n'était ni attendu ni exclu. Une chance désirée,un risque assumé? Pas même!Un homme et une femme s'aimaient;il s'est trouvé qu'un enfant vint les rejoindre...

Quand nous avons pris le chemin de l'Italie,nous nous sommes donnés,unis sans projets,nous étions enfin l'un l'autre.Naïvement,innocemment,sans même imaginer de précautions qui nous eussent paru obscènes.La joie d'époux déjà comblés déborderait avec la promesse d'un enfant à venir.

Maternité.De ce corps qui se construisait,pesait, exigeait,bougeait,coïncait,insatiable ou assouvi,turbulent ou réconcilié,vient ce qu'on appelle durement mais non sans justesse,la délivrance.Il continuera sa vie au dehors.

Il regarde,il saisit,il touche,il devine.Lentement il se libère,c'est à dire qu'il se détache et s'éloigne.Ce qu'on a appelé le terme n'était qu'un moment d'une longue séquence,d'une succession que les hasards ordonneront autant et plus parfois que les desseins.Risque et chance,réussite ou échec:l'un et l'autre.

Le temps passera.

L'enfant déjà, l'adolescent sûrement, l'adulte à juste titre, se voudra, sera, -s'il se peut-, ou se croira, autonome. En oubliant parfois sa mère qui a dépendu de lui avant sa naissance déjà- et bien plus que neuf mois,- pendant des années, toute sa vie peut-être, -même si la naissance a été pour elle aussi, insensiblement, une sorte de libération.

Gagi a été une maman sans pareille. Prévenante mais silencieusement inquiète, dévouée au quotidien, cousant pour les petits les manteaux que nous ne pouvions pas acheter; lavant les couches d'alors (qui n'étaient pas jetables) préparant de bons repas, modestes mais généreux, parlant sans discourir, éduquant sans éclats et, quand il le fallait, contraignant sans colère.

Pendant de lumineuses vacances de Pâques, elle s'est enfermée, tous volets clos, pour préparer un diplôme qu'ils ne lui avaient guère laissé le temps de mener à bien...

Une mère!

Tout comme elle était une compagne sans pareille.

Nous n'avons pas dit "Je veux un enfant"; nous ne l'avons pas même pensé. Il nous suffisait, quand ils sont venus, qu'ils fussent de nous.

Ces deux petits bonshommes qui nous ont fait rêver, que nous avons improvisés, pour le meilleur et pour le pire, nous avons aussi tenu d'eux une bonne part de ce que nous avons été. D'autres aussi, par la suite, au hasard des circonstances (mais les "circonstances" sont d'abord en nous) les ont faits, ils ont pourtant gardé de nous une part reconnue aisément, tantôt avec fierté, tantôt avec résignation, avec humeur, avec humour mais jamais sans réciproque gratitude.

Pourtant... cette fête des "mères"...Il y a là une connotation gênante.J'aimerais qu'on célèbre les femmes,qu'elles aient ou non "fait des petits"

Fête des mères...Avec concours, médailles ? Jugerez-vous d'après la progéniture ?La plus belle nichée, la meilleure pondeuse ?Le père n'est-il qu'un tiers occasionnel dont on va bientôt pouvoir se passer,grâce aux banques (de sperme), et qui sera laissé à son anonymat?

Qui dit mari dit accouplé ou mieux, entrelacé,au sens agricole de la vigne unie à l'arbre. Laisser de côté *marital* pour *conjugal* qui connote aussi le lien,avec ce qu'il suppose de désir et de contrainte,de prévenances et d'exigences...Choisir finalement *nuptial*,à juste titre festif puisque les corps sont aussi de la fête.Faire l'amour,c'est une jouissance,une exultation,un bonheur communs,une totale allégresse.

L'attirance,même simplement physique,n'est pas luxure,-pas plus que la fierté n'est orgueil,ou l'économie,avarice."Lèvres"?N'en est pas impudique la polysémie ! Sexe,excès?Jeu de mots facile! A abandonner à ceux qu'en réalité divisent deux planètes.Dans la vie d'un couple,toute séparation délibérée du sensuel et du sentimental est insensée.Désincarné?Triste vocable,à réserver aux squelettes séchés..Les appétits sexuels, Auguste Comte,-qui n'avait l'esprit ni théologique ni métaphysique et ne passe pas non plus pour poète lyrique même s'il fut porté sur l'utopie,-les a admirablement définis comme"impulsions à développer la tendresse"

Parlons tout simplement de cet accord implicite,de cette harmonisation subtile entre un être changeant mais fidèle-avec un autre fragile aussi mais constant...De tels mots dans la frénésie de l'ambiance ? On passera pour fou !

Quand il se trouble,dit à,peu près Michelet,quand il ne voit plus son étoile,l'homme regarde sa femme.Et l'étoile qui est dans ses yeux.Rien n'est plus certain-dans un couple qui n'a cessé de s'aimer.Toute la vie.C'est la femme,cette femme,qu'il faut aimer,saluer d'abord,et fêter,-si toute son existence n'est pas qu'une fête intime,patiente et fragile

La mère? Sans doute ! Après seulement !

25 mai 2003

Notre père...

on peut réciter comme on l'a appris.Ou prier avec les mots de Jacques Prévert,-que j'aime bien.

Père...C'est un vocable qu'on emploie beaucoup.Trop! Même si on n'y ajoute pas: saint,ou révérend,ou bon,ou mon...

Parle-t-on simplement de paternité symbolique ? Cela n'offensera peut-être personne mais c'est alors par outrance qu'on s'accorde ou qu'on accepte ce titre.Un concept,un désir,pas une réalité.Vide marchandage.Bonhomie pieuse et marchande. Prétention présomptueuse.Fausse étiquette.Diriez-vous papa au pape?

Il existe certes des hommes chaleureux et dévoués,apparemment plus attentifs que des géniteurs le sont à leurs propres enfants.

Mais il n'est pas de vrai père sans une femme à qui on doit d'avoir eu un enfant.C'est d'une femme,bien singulière,de cette femme pareille à nulle autre, et d'elle seule qu'on en désire.C'est elle qui vous a vraiment fait père;c'est elle qui vous aidera à le rester.Car la paternité c'est une promotion déraisonnable qui vous oblige à progresser.

Il n'y a pas de père sans mère.Pour lui,elle demeure forcément vivante.

C'est l'amour et lui seul,qui fait les vrais parents.Lui seul authentifie même s'il n'est pas toujours indissoluble. Seulement charnelle,la paternité ne s'assume pas au plus haut d'elle-même.Purement spirituelle,elle n'est qu'un faux-semblant. Sont ici inséparables le corps et l'âme.Pour le meilleur et pour le pire.Comme toujours.

Vivre de celle avec qui on a donné la vie.Et de ceux qui vivent encore un peu de vous deux,c'est cela la vraie paternité.

.

Sociétés closes

Comme toutes les sociétés closes, bien loin de mettre en doute, en quelque occasion que ce soit, leurs dogmes et leurs comportements, les églises réprouvent les questions et maudissent les révoltes.

Or, l'élan le plus généreux, -s'il tourne en système.-devient un danger. L'apôtre se fait alors inquisiteur et le militant, -sauf si, par extraordinaire, il aime lutter mais non convaincre de peur d'asservir, -se dégrade en sectaire. Et le fanatique en kamikaze.

Le pire ne vient pourtant pas des contraintes extérieures qu'elles imposent d'ailleurs de moins en moins ouvertement, mais de cette sorte d'auto-intoxication lente qui fait qu'on ne veut plus s'interroger de peur de ne plus espérer et qu'on ne peut plus douter sous peine de se perdre.

Il n'empêche: les Eglises fourmillent de grands et de petits monarques: plus encore que le cardinal dans sa curie, le recteur fait quelquefois le maître dans sa paroisse. et le sacristain dans son réduit.

Il arrive qu'à la suite d'un heureux parcours, on franchisse aisément des clôtures, évidentes ou camouflées. qu'on avait pu croire inébranlables. C'est une chance.

Le plus difficile reste à faire, -à savoir cette incessante décantation de valeurs hypothétiques, de drogues douces, de charités barbares, d'incertitudes, de présomptions, de scrupules irrationnels d'autant plus tenaces qu'ils sont ingénus.

Heureux, ceux qui, pour un nouveau voyage, n'ont pas perdu leur boussole et, sur un même bateau, ont rencontré une compagne attentive, sereine et tendre. Je ne doute plus des miracles depuis que je t'ai rencontrée.

Il ne nous aura manqué, après un si beau voyage, que de le finir ensemble ...

à Marcel, l'ami floué

Ich hatte eine Kameradin ..*.

**J'avais une camarade ...
Meilleure, on n'en pouvait trouver
Sans éclat et sans parade :
Je ne pouvais mieux en rêver !**

**Nous faisons sans peur ni doute,
Ensemble, tous deux contents
Ensemble la même route...
Ah! les beaux vieux chemins d'antan !**

**Que de grandes escapades !
Que de hasards émouvants!
Que d'étoiles, que d'aubades,
Que d'auberges en plein vent !**

**Oui, ce fut un beau voyage
Ponts et déserts traversés,
Proches et lointains sillages...
Si tout pouvait recommencer!**

**Je vais sous un ciel maussade
Sans but, seul, désemparé...
Rendez-moi ma camarade
Sans elle, je vais m'égarer !**

*** sur l'air: "Ich hatte einen Kameraden"**

De profundis...

Dieu,...même s'il paraît souvent par trop distrait,
(Quoi qu'un théologien en dise...)n'est pas bête...
Pour le bonheur commun il n'est pas sans attrait:
Son Ego mis à part,il aime un coeur en fête.

Quand bien même on n'en peut comprendre les secrets,
Il n'a pas les défauts infinis qu'on lui prête...
Dieu d'Amour ? Dieu d'humour ? On dirait que c'est vrai,
S'il savait épargner le pire sur nos têtes ?

...Miracle ! Un bien beau jour,s'est trouvé sur ma route
Un visage,qu'on voit,qui parle et qu'on écoute...
J'ai lu,dans un regard,mon vrai chemin tracé !

Miracle ?...J'aimerais y croire en étant sage
Et penser que ce tendre et merveilleux visage
N'est pas,quoi qu'on en dise,à jamais effacé ...

...De profundis ! Ce n'est pas tant un dieu qu'on prie
Mais l'amour éternel après lequel on crie
Face à l'effroi subit d'un absurde chaos;

De profundis ? Encor faudrait-il qu'on s'invente
Hors de la confusion des légendes savantes,
Quelqu'un qui nous entende,et nous aide- là haut ...

Ta voix

Le silence peut être un authentique partage. Le bavardage, un véritable repli.

Mais, de celui qui parle la bouche ouverte, je douterai moins que de celui qui ne desserre pas les dents. Le mutisme, c'est peut-être le vide; c'est, au pire, un trop-plein qu'on retient de force pour le dissimuler. Les mots sont comme des rayons X, disait Huxley : ils traversent la chair.

Ils apaisent ou émeuvent, éclairent ou obscurcissent, glacent ou réchauffent. Il y a des mots qu'on range précieusement; d'autres que l'on cache ou que l'on crache. Ceux qu'on dit ou qu'on écrit relèvent d'une ascèse particulière : ils sont rarement neutres. J'écoute ce que tu dis; je te dirai qui tu es, tu sauras qui je suis.

.....

Il faut *se* dire à *soi-même*, avec toute la perspicacité et la franchise, l'indulgence et la sévérité possibles;

C'est une façon de s'approcher, et, sinon de se définir, de se comprendre, de s'avouer. Non pour s'absoudre mais pour se reformer s'il en est temps .

C'est aussi un moyen de se reconnaître simplement imparfait; je suis ça, rien que ça.... Ce qui est moins flatteur que de se proclamer franche crapule

Se dire aussi, tenter d'exprimer, les êtres les plus précieux qui nous entourent et qui, de ce fait, sont les plus riches et les plus mystérieux: votre femme, vos parents, vos enfants, vos amis. Ce n'est pas un remodelage, c'est un décapage: une taie s'est insensiblement déposée sur vos propres yeux.

Je n'arrête pas de me dire ce que tu étais, toi. De m'efforcer de comprendre la compagne qui fut mienne. De te voir au-delà des apparences. De te décrire à travers les mots. sans oublier que ce qui fait la vérité et la force d'un amour, c'est qu'il n'est qu'une approche, -et qu'il le sait .

Des mots lumineux et discrets, demeurent mystérieux et n'ont de sens que particulier.

Je m'irrite cependant de n'avoir pas vraiment su te le dire; je me désespère de n'avoir pas été l'excellent compagnon que tu méritais, d'avoir eu tant de chance sans en avoir toujours pris une claire conscience.

Je me suis toujours vu dans tes yeux: ce fut toujours salubre, quand même ce n'était pas sans un peu d'inquiétude. J'y lisais un encouragement, une marque de confiance en même temps qu'une surprise ou peut-être un chagrin. Tes yeux me manquent.

Je t'écoutais avant même quelquefois que tu ne parles. J'avais la réponse avant d'avoir précisé ma question. Me voilà privé de ta voix. Mais non de ton regard .

Mourir avant d'en perdre la mémoire ...

e.

Matins nouveaux ?

Quand la fin de séance est proche,
Vaine est toute péroraison;
En vain, le temps passé s'accroche:
Il faut se faire une raison.

Et si vous êtes, par malchance,
Sur le chemin, demeuré seul,
Il est, depuis ce temps, je pense,
Plié près de vous, un linceul !

...J'ai tant reçu dans cette vie,
Malgré le temps qui s'en allait,
Que j'aurai vécu sans envie
Avec tout l'amour qu'il fallait .

Pourtant connaître encor l'aurore ...
Qui peut n'en pas rêver, -d'instinct ?
Sans y croire, j'espère encore
Vivre avec toi d'autres matins!

Comment, sans en tirer détresse,
Suffirait-il d'avoir été ?
Qui ne souhaite l'allégresse
D'une plus longue éternité ?

Une si brève éternité

On compte beaucoup d'écrivains qui ont été romantiques, de leur temps. En reste-t-il encore quelques-uns qui ne s'en cachent pas? Sans pour autant se prendre pour Hamlet, Werther ou René .

Il est pourtant vrai que la raison souvent radote
Le songe est parfois plus près de la réalité .

Certes, même si on ne vit pas seulement de rêve, le "réel" peut n'être qu'un dépotoir. Il en est qui, nés et demeurés chauves, ne voient partout que des perruques. L'autrémont, qui était comte comme était consul le cheval de Caligula, prétendait "corriger" Hugo et Musset! On ne lit plus guère " le petit Roi de Galice", ni "Lorenzaccio" mais qui trouve encore son bonheur dans les "Chants de Maldoror"? Aux yeux des myopes, les vrais voyants passeront toujours pour des illuminés...

Un vieux couple se tient par la main en se promenant sur la plage. Certes elle et lui ont des cheveux blancs mais ils ont encore belle allure... Et quand bien même seraient-ils perclus ?

On les regarde(si on les voit encore) avec surprise, parfois avec gêne sinon scandale! Aberration des valeurs, qui n'auraient de prix qu'éphémères ! C'est au contraire, ce qui dure qui doit être pris au sérieux. N'est-ce pas quand l'expérience commune a été le plus longtemps et le mieux vécue, et lorsque devient plus flagrante la fragilité des jours, que la tendresse se fait naturellement plus nécessaire, plus spontanée et donc, parfois, plus évidente?

Que des êtres jeunes, au corps et au cœur par nature inflammables, prennent feu, on s'en félicitera-s'il ne s'agit pas d'incendies momentanés qui ne laissent que des cendres.

Toi et moi ne fûmes même pas de modestes flambeaux. Mais si nous n'avons ébloui personne, notre route fut tout le temps éclairée. Nous avons vécu en tête à tête, en coeur à coeur, en corps à corps. Toujours maîtresse et compagne, même s'il arrive, dit-on, qu'elle se mue en gouvernante, la femme qu'on aime, on l'a peut-être pensée, un jour, définie, définissable. Pour paraphraser le mot célèbre " Parce que c'était elle"...

Elle n'est certes pas n'importe qui ! Plus que proche, -intime. Elle reste cependant une "autre"... Naïf que j'étais sans m'en douter, j'ai cru qu'elle était ma "moitié", (comme " la moitié dépareillée d'une paire de ciseaux" disait, peut-être sans le croire, le bonhomme Franklin...)

Tu n'avais guère dépassé vingt ans quand je t'ai rencontrée. Mais je contemple tes photos à cinq mois, à cinq ans, à neuf ans, à quinze ans comme si nous nous étions connus au Kindergarten, sur les toboggans de l'Englischergarten, sur les Rodelbahn de Törwang ou au Fasching de Munich. Tu n'étudiais pas le grec mais j'aimais bien Heine. Non, ton enfance et ton adolescence, je ne les ai pas inventées, je les ai connues et j'en sais plus que tu ne m'en as dit. La femme que tu es devenue est restée l'enfant, l'adolescente que j'aurais aimées.

Il y a eu la suite, c'est à dire la conséquence d'un aussi beau parcours ..

Avec des soucis communs, et les joies des commencements et des recommencements

Avec la peine des séparations inévitables.

Avec ces sortes de retrouvailles émues, au moment où s'éloignent les enfants- nouvelles et merveilleuses mais plus graves fiançailles qui sont une vie à deux renouvelée. L'avenir existait encore puisque nous étions plus que jamais ensemble!

Il n'est que de jeunes amours.

En vérité ne demeurait vraiment que le présent, assumé dans sa totalité. Quelques jours, quelques mois, quelques années? L'éternité, c'est un moment qui n'a ni commencement ni fin et ne se répète pas: une rencontre, un baiser, un simple bonjour, revenaient mais n'étaient jamais identiques, -simples et naturels dépassements d'un quotidien qui ne pouvait être vulgaire. Tout était célébration, jusqu'à ce qui pouvait aux autres paraître routine .

Quelques jours, quelques mois, quelques années ?
Vient un moment où le temps ne se divise plus.

Ce serait s'abuser de croire qu'aimer c'est "accepter" une dépendance: l'accepter serait la reconnaître comme une contrainte. Ce n'est pas non plus un partage: l'idée inclut une sorte de calcul mathématique et, sinon un marchandage, du moins des poids et mesures..

Sexualité, qui n'est pas qu'une mutation d'ordre chimique.

Sensualité, qu'on ne peut réduire à l'émoi charnel .

Sentimentalité, qui est force et non pas névrose et jamais supercherie.

Intuition, qui perce l'apparence, puisqu'elle est aussi inspiration.

Imagination, qui réinvente sans mémoire et réalise. sans projet.

Sagesse, de qui bouge les pieds dans la vase au lieu de se tirer sur les cheveux pour sortir de la mare..

C'est cela le bonheur d'être ensemble,-à la mesure des amants,-intemporel et actuel.

Consonances et concessions sans tabous,l'amour ne se définit pas plus que l'éternité.Approche confuse ou gai savoir,seule la tendresse donne au monde ses couleurs,ses parfums et ses formes.

Tant sont nés qui n'ont jamais vécu ! Tant se croient encore vivants qui ne le sont plus !

Aveugles? C'est pire:nul ne les voit plus mais eux-mêmes ne regardent rien !

Sourds? C'est pire: ils ne se parlent plus et nul ne les écoute !

Rien ne les touche:ce n'est pas l'ankylose,c'est l'absence.Ils sont jeunes,ils sont vieux?Qu'importe!Ils n'ont même pas la mémoire d'un bonheur-qu'ils n'ont pas connu.Ils n'ont rien trouvé,ils n'ont rien perdu.Avaient-ils espéré?Le temps existe quand on attend.Se pouvait-il que rien ne leur arrive ?

Il serait impossible, et superflu,de chercher ici à relier des causes et des effets..Peut-être en est-il qui jamais ne mourront?Ce n'était pas un raisonnement,ni un pari ;c'était un refus implicite mais sans illusion de l'ncéphalogramme plat. Cinquante ans, c'est si peu de temps pour aimer !..

C'était ça ,l'éternité.

Insensible, le temps a passé comme un cyclone. Un terrifiant matin, ce fut l'impensable: tu as soudain cessé de voir, d'entendre, de respirer. Deux jours plus tard, on t'a déposée à l'endroit "où l'on repose", comme on dit. L'avenir était soudainement et définitivement aboli...

L'éternité ?

Elle demeure cependant tant que l'un de nous est "vivant": il me semble que tu passes encore ton bras souple sous le mien, que tu poses ta main chaude sur la mienne et que nous nous promenons tous deux au Bois de Verrières, au Jardin Anglais, par les sentiers montagneux qui grimpent jusqu'au Cambre d'Aze, sur le chemin des douaniers qui longe la côte de Gwentrez à Mesperleuc...

L'éternité...

Si belle !

Mais si brève... .

Plouhinec,
1 Juin 2003

Table

Pour l'absente.....	7
c.Cela s'appelle éternité.....	8
.Mon chemin n'allait pas à Rome.....	9
c.Renaissances.....	17
.c.Raconte-moi !.....	20
Calendriers.....	22
Appia Antiqua.....	24
Le mois de mai sur ta joue	25
Un rêve d'harmonie.....	27
.Routes *.....	38
Il suffirait	46
Dernier mot	47
.Etoiles.....	52
Deuils.....	57
Heureux	66
.Sapere ad sobrietatem.....	68
Un autre regard.....	71
1951. Réminiscences.....	100
.Roses.....	101
.Non,je n'ai pas rêvé.....	102
Aveux.....	104
" Habiter poétiquement.. "	106
Avoir été.....	108
Chanson.....	109
Euphémismes	110
.c.En même temps.....	111
Aube nouvelle.....	114
Corpus Christi.....	115
Un cri ?.....	117
Félicités anciennes.....	118
Saisons.....	119
Paysans, jadis... ..	120
..c.Le plus beau présent de la vie.....	124
Si je t'appelle dans la nuit.....	129
Sandales.....	133
Le pays où l'on a grandi.....	134
Juste avant.....	143
Adhérences.....	145
Anomalies ?	152
Perdu sur la route.....	159
Notre père.....	164
Sociétés closes	166
Ich hatte eine Kameradin .. *	167
Ta voix	169
Matins nouveaux ?.....	171
Une si brève éternité	172

Le vieil oiseau

Tout en haut d'un cyprès plus que d'autres venté,
Sachant qu'il ne peut plus s'appuyer sur ses ailes
Aux lointains horizons courus jadis, fidèle,
Mélancolique, un vieil oiseau vient de chanter.

Mélancolique. Et las...et cependant tenté...
Le gosier fatigué mais le cœur plein de zèle,
Au destin qui le frappe il se voudrait rebelle
Et, dans son chant, il trouve encore quelque beauté...

Mais il est alentour de plus riants plumages
Des souffles plus ardents, de plus savants ramages...
Les vents soufflent trop fort. Et trop faible est sa voix!

Il sait, devant les noirs nuages qui s'avancent,
Qu'il lui faudra tomber de son arbre, en silence,
Sans que nul ne l'entende une dernière fois.

Autres ouvrages

Chez René Julliard

"Il n'y aura qu'un visage"

sous le pseudonyme d'Alain Jansen

A" La pensée universelle"

Partis-pris

Aux "Anneaux d'Or" (Poèmes et Prose)

Les beaux jours

Le Jardin anglais

De très anciens soleils

Dires-moi qu'elle est vivante

Un si beau voyage

Gagi

Est-il un dieu dans ce jardin ?

Le temps d'aimer

(Quatrième de couverture)

L'éternité? C'est un instant, qui n'a ni commencement ni fin Un clin d'oeil qui se fait complicité, un regard qui est une caresse, un silence qui reste un dialogue, une rencontre qui ressemble à une apparition, un baiser jamais volé, un simple " bonjour ", récurrents mais jamais identiques, -épanouissements spontanés et simples d'un quotidien qui ne peut être vulgaire... La tendresse est un gai savoir .

Il me semble que tu passes encore ton bras souple sous le mien, que ta main encore chaude, tu la poses sur la mienne et qu'en souriant au passé, nous nous promenons ensemble avec nos chiens sur le chemin des douaniers qui mène de Gwen-Trez à Mesperleuc

L'éternité... C'est merveilleux... Mais si court...

Les livres ou les poèmes de Philippe Talé sont de simples gestes d'amour. Ils veulent célébrer celle qui fut son incomparable compagne.

Tous deux étaient enseignants à Paris. Il demeure maintenant à Plouhinec, en Finistère, près de l'endroit où repose la plus beau présent qu'il ait jamais reçu.

Editions " Les Anneaux d'or "

18, Kerruc
29780 PLOUHINEC

15 Euros

